23me Année — N° 22 — 15 Novembre 1916

JAN 4 1917
UNIV. OF MICH. LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Paul **Adam**	*La Terre qui tonne.* — I.	229
Abel **Hermant**	*Le Caravansérail* (3e partie)	266
Charles **de Rouvre**	*L'amoureuse Histoire d'Auguste Comte.* — I.	296
Marc **Henry**	*Berlin*	341
Jacques-**É. Blanche**	*Cahiers d'un Artiste.* — I.	380
P. et M. **de Pradel de Lamase**	*Autour de Henri V.* — I.	407
A. **Soulange-Bodin**	*L'Avant-Guerre allemande en Angleterre.*	426

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

L'APPEL DU SOL,
par **Adrien Bertrand.**

Ce livre n'est pas un vague roman plus ou moins inspiré de la guerre, mêlant à quelque histoire sentimentale des descriptions de bataille ou des tableaux d'hôpital. L'élément romanesque, proprement dit, en est presque absent ; il est remplacé par une action frémissante où les scènes guerrières se succèdent avec un intérêt tragique et continu. L'auteur a crayonné vigoureusement les divers types de l'héroïsme français : l'officier de carrière, l'intellectuel, le simple paysan. Tous obéissent avec le même enthousiasme à « l'appel du sol » menacé, et l'ensemble forme une sorte de fresque mouvante, animée par le souffle de la gloire et de l'horreur.

LA BELGIQUE ET LES JURISTES ALLEMANDS,
par **Charles de Visscher,**
Professeur à la Faculté de droit de l'Université de Gand.

Quels arguments ont formulé les juristes allemands chargés de justifier après coup la violation de la neutralité belge ; quelle série d'explications embarrassées et contradictoires ces théoriciens ont cherché à donner du premier acte de guerre de l'Allemagne : tels sont les éléments sur lesquels M. de Visscher a fait porter sa critique. Le petit livre, qu'il publie sur ce sujet, réfute clairement et méthodiquement les sophismes juridiques accumulés par les Allemands, pour fonder en droit une politique sans scrupules, qui est la négation même de l'ordre international.

Dans son prochain numéro la REVUE DE PARIS *commencera :*

L'ÉNIGME DE GIVREUSE

par

J.-H. ROSNY AINÉ

•

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement une œuvre nouvelle d'*ANATOLE FRANCE

LA TRANCHÉE ROUGE,
par **Jean Renaud.**

Ces feuilles de route évoquent, d'une touche vigoureuse, crûment réaliste et enthousiaste, les premiers mois d'attente et de tranchée pendant l'hiver 1914, les combats sur les Hauts de Meuse avant la ruée allemande sur Verdun, et surtout les attaques de février 1915, à Mesnil-les-Hurlus. On aimera le patriotisme fervent de ce soldat du Midi qu'exalte à la fois la haine du barbare destructeur et la nostalgie de la Gascogne lointaine.

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE PENDANT LA GRANDE GUERRE,
par **Michel Orcival.**

Dans la première partie de son ouvrage, qui est de beaucoup la plus longue, M. Michel Orcival discute certaines critiques relatives au dernier roman de M. Paul Bourget, *le Sens de la Mort*. Dans le seconde, il fait ressortir l'originalité des méthodes de M. G.-H. Chesterton, en son exposé de la barbarie allemande. M. Orcival possède une bonne argumentation et une solide dialectique.

LA TERRE QUI TONNE[1]

I. — ARTOIS

I

Indistinctement d'abord, l'horizon bourdonne par delà les toits longs des fermes. Puis le ciel de nues mauves et de clartés murmure. Il vibre. Il attire les regards des foules bleues. Elles piétinent dans le gros bourg encombré de prolonges, d'attelages en files, de cavaliers au pas, de wagons automobiles qui chancellent parmi les fondrières, qui beuglent, qui s'engouffrent sous les porches des pigeonniers hauts et massifs comme les donjons du vieux temps.

Entre les casques d'azur et les capotes grisâtres, mille et mille figures examinent le ciel éventé. Un chant d'orgues puissantes et lointaines s'y déploie maintenant. Les soldats s'annoncent que l'escadrille des aviateurs prend son essor afin de rompre la voie ferrée sur laquelle les troupes de la réserve allemande, ce soir, pourraient venir au secours des régiments attaqués par nous, dans leurs positions de L... F... Et tout ce peuple en armes admire, aime les insectes stridents que, peu à peu, l'on devine parmi la nuée. Ils s'en différencient.

1. La Censure a supprimé environ cinq pages de cet article. Les lignes de points ne donnent pas l'étendue des suppressions; elles en marquent seulement la place. Certaines de ces suppressions ne paraissent pouvoir s'expliquer que par des considérations esthétiques archaïques. E. L.

Ils s'en dégagent successivement. Ils paraissent trois, cinq, sept, neuf, douze, quinze. En ordre triangulaire l'essaim glisse très haut dans la lumière de l'espace. Il y chante ainsi que les orgues d'une cathédrale céleste.

En bas une sorte de dévotion pénètre les groupes, les escouades, la colonne même revenant du feu avec ses lassitudes et ses faix, ses armes, ses habits de boue. Ce chef-d'œuvre de la nouvelle science étonne toujours la multitude. Nul n'ignore que ces êtres aux élytres tendus emportent des instruments magiques, ce qu'il faut pour les mystères de la télégraphie sans fil, de la photographie précise, des explosifs alchimiques inclus en leurs bombes, des forces rapides engendrées par le moteur et son hélice dont le halo brille au soleil en tournoyant. L'essentiel de ce qu'inventa le génie récent de l'humanité vit dans l'artifice de ces machines. Les intelligences du pilote et de l'observateur y pensent. Paysans, ouvriers, citadins, les soldats adorent ensemble ce vol de l'esprit créateur. Il va, pour eux, épier les Allemands. Il les va désigner au tir de notre artillerie. Il va détruire leurs cantonnements, leurs parcs, leurs gares. Émanation visible de la force nationale, et qui plane sur l'armée hardie par les routes où elle s'avance, joyeuse dans les villages où elle cuisine, sévère dans les tranchées où elle attend son destin entre les volcans subits qui lancent au ciel ces immenses fumées noires, là-bas, qui bouleversent la terre pleine de défenseurs blottis, qui broient la masse de l'air tremblant.

Au fond des ambulances, les blessés prêtent l'oreille. Ils désertent un instant leur torture. Ils s'indiquent la mélodie éolienne. D'un bout des hangars à l'autre bout, sur les lits de planches, de tringles et de paillasses, les visages s'éveillent. Ils sourient. Leur pâleur s'éclaire entre les bandages qui ceignent les fronts et les joues. Le génie de la Nation passe au-dessus de ses martyrs. Les héros s'estiment plus fiers alors de leurs crânes fendus, de leurs moignons brûlants, de leurs mains déchiquetées, de leurs chairs lacérées, de leurs yeux aveuglés. Ils s'assurent que leur sacrifice collabore à cette puissance de la patrie envolée par les airs, telle que les anges exterminateurs de la Bible, et qui vaincra. Lui-même l'amputé, qu'on ramène livide sur la civière en sang, lève diffi-

cilement ses paupières. Il tâche d'apercevoir, entre des cils roux, le prodige de là-haut. Partout, aux fenêtres des maisons, aux lucarnes des toits, au milieu des champs et des clairières, les soldats se dressent. Ils contemplent. Les artilleurs retiennent leurs bêtes. Ils s'impatientent contre celles qui, peureuses ou rétives, exigent l'attention du conducteur. Dans les prés où ils manœuvrent, les bataillons se passionnent pour le miracle; comme les escadrons et les batteries dans les chemins creux où ils défilent; comme les patrouilles dans les bois où elles s'insinuent; comme les sentinelles casquées aux carrefours des chemins, et si pareilles, avec leurs capotes grisâtres, leurs molletières, aux chevaliers de Philippe VI qui, vêtus de la cotte d'armes, coiffés de la salade en fer, commençaient la guerre de Cent ans.

Soudain, les paroles se heurtent. Les mains s'agitent. Elles montrent l'étoile d'or éclose devant les aviateurs; puis cette autre, la troisième, les six qui s'éteignent, une à une, en de petits nuages pourprés. Ils grossissent. Ils se dilueront.

Les hussards cessent d'étriller leurs chevaux. Les canonniers ne lavent plus leurs roues. Les fantassins ne musardent plus entre les jardins défleuris. Toutes les âmes s'élèvent vers le ciel. L'escadrille s'avance avec sa musique grave et continue.

Subites, des étoiles d'or se multiplient. Nos grands insectes persévèrent dans leur direction, malgré la terre qui gronde contre eux, malgré les éclatements qui tonnent, qui font, dans le ciel, vingt, cent astres épars, bientôt évanouis ou nébuleux. En furie, les batteries allemandes foudroient l'élan de notre flotte aérienne. Elles mêlent à ses élytres les feux, les fumées des obus expansifs.

Ici, toute l'armée bleue assiste, dans l'émotion de son vœu. Des collines et des ravins, des hameaux et des bourgs, elle surgit, disparate, innombrable, pour craindre, pour espérer, pour acclamer la ferme ordonnance des libellules géantes. Leur vol en triangle s'allonge, traverse majestueusement la clarté de l'espace parmi les étoiles d'or et les petites nues ouateuses. Tragédie d'Apocalypse que cette bataille en plein ciel encore resplendissant, bien que le soleil au déclin pâlisse. Mille et mille exclamations sortent des poitrines en capotes, en vestes bleues, où les cœurs palpitent. Cependant les hus-

sards, les fantassins, les artilleurs ne cessent pas, dans toute la région vallonneuse et boisée, de contenir en ses rênes le coursier nerveux, d'enfoncer la pelle, d'influencer le volant de l'automobile, de pousser à la roue, de forger le fer, de fourbir la baïonnette, d'écumer le pot, de replier le plan, de rythmer l'allure des compagnies.

Plus haut l'escadrille monte vers un pays de nuages mauves. Les insectes s'effilent et diminuent. Ils semblent diaphanes. Ils se tassent parmi les étoiles d'or jusqu'à ne paraître plus que des mouches rousses, perceptibles à peine, confondues bientôt avec les vapeurs mauves et violettes où seuls les éclatements dorés indiquent l'ascension des insectes merveilleux, devenus invisibles. Aucun n'est tombé. La mission, sera donc accomplie. Et la joie se propage dans les cabarets de toutes les bourgades, aux bivouacs de tous les bois, le long des routes piétinées par les cavaleries, creusées par le passage des canons, martelées par le pas des régiments. Elle arrive dans les fermes où les sergents recopient les notes de leurs carnets, dans les chaumières où les téléphonistes transmettent les ordres de mouvement et de tir, dans les casemates lointaines où les officiers rédigent leurs ordres sous le terreau défoncé par la chute des projectiles, dans les tranchées profondes où les soldats fanfarons plaisantent, la manille au poing, le fusil au bras, entre les explosions qui pilent les crêtes de l'abri, et projettent, en tous sens, les cailloux avec les éclats aigus de l'acier.

Chacun s'imagine les pilotes crispés, là-haut, entre les plans de toile que crève, où siffle le fer mortel. Sous l'aile courte de son petit nieuport, et tenant, outre ses leviers de commande, le tube d'air comprimé qui fera, par-dessus sa tête, jaillir le feu de sa mitrailleuse, l'aviateur voit un albatros en reconnaissance monter devant sa vitre, à l'intersection des deux fils noirs : c'est une mire calculée. Cimier terrible de l'insecte et de l'homme, l'arme précipite alors son tir contre le Boche. Selon sa coutume, celui-ci refuse le combat ; mais crache, durant sa fuite, les balles de sa carabine automatique en position de retraite. Ainsi, dans l'éther, à deux mille mètres du sol, les deux insectes volent, de toute la force de leurs moteurs créant, par leur vitesse, les surfaces de résistance

aérienne sur lesquelles ils glissent à tire-d'aile. Le délire de la chasse enivre peu à peu le Français. Il obéit à la joie de l'orgueil, à celle même du faune qui galopait derrière le satyre ennemi emportant la proie convoitée par tous deux. Le sentiment n'a point varié depuis l'éveil du lointain aïeul soumis à l'instinct abstrait de poursuivre la fuite. Seulement le faune est devenu l'Icare et le Prométhée que complétèrent les sciences inventées, cinq ou six mille ans, par la sublime méditation des peuples helléno-latins. Et il se lance à la chasse du barbare acharné, depuis le temps de Marius, contre le génie lumineux des Méditerranéens. Cela se passe à deux mille mètres de la terre qui fut si nécessaire au vieil Antée pour reprendre des forces pendant la lutte avec le demi-dieu. L'intelligence ailée du pilote vole en foudroyant, à coups précipités, l'albatros qui semble un papillon rigide et lointain devant l'intersection des deux fils noirs. Contre son attaque pourtant il faut protéger notre essaim de libellules géantes montant au zénith parmi les feux irradiés des fusants et parmi les fumées qui se contournent dans le vide. Aplati, verdâtre et jaune, le sol, là-bas, recule. En tous sens les rubans des routes et des chemins y convergent vers les bourgs comme, sur une planche anatomique, les filaments nerveux vers les neurones de leurs ganglions, de leurs centres. De ce terrain jaillissent les feux dardés par les canons invisibles dans leurs bosquets, dans leurs cavernes, tranchées ou caponnières. Les bois, coup sur coup, flamboient. Ces vallons tonnent. Des fermes isolées, soudain, crachent l'éclair qui lance cette force un instant radieuse et criblante. La toile tendue par-dessus le chasseur d'albatros subitement se troue. Le métal du carter tinte, touché. Un fil d'acier saute hors du fuselage, fouette l'air et se recourbe. Deux soleils, devant, à droite, s'épanouissent en explosions. Ils lâchent deux monstres de fumée hideuse et verdâtre. Leurs anneaux, indéfiniment, se tordent, enflent, se convulsent.

Le chasseur de Boches aériens pense que les canonniers allemands réussissent à l'encadrer. N'importe. L'albatros donne toute sa vitesse. Il diminue dans la clarté de l'espace. Il n'est plus qu'une guêpe roussâtre et bourdonnante. Il descend vers le sol arrondi. Nos libellules géantes sont sau-

vées. Toutes les dix, elles peuvent avancer sans crainte d'attaque directe, avec leur charge de bombes. Entre les hélices de leurs moteurs couplés, les pilotes anxieux dirigent leurs machines qu'assiègent des soleils brusques, vite éteints dans leur fumée, avant le coup sourd de la détonation, et le sifflement des éclats. Les plans crèvent. L'aluminium est percé. Des échardes labourent les chairs des observateurs attentifs, en leurs scaphandres, pour photographier les ouvrages de l'ennemi, pour télégraphier sans fil aux antennes françaises de l'arrière ce qui paraît dans la jumelle, sur le tapis jaunâtre et vert : convois minuscules par les routes pâles ; fourmilières humaines dans les prairies; bois où l'on discerne les bivouacs à couvert; trains qui courent sous les volutes noires et grises des locomotives; villages remplis de chevaux oblongs allant à l'abreuvoir; automobiles en cortège transportant les états-majors, et tels, en bas, qu'une séquelle de petits hannetons bruyants.

En bas. Si loin, dans la profondeur, par-dessous l'esquif de fils, de baguettes et de toile, ce simple accessoire rigide de l'homme volant avec son orgueil ivre et sarcastique. Car il va, malgré sa peur constante d'être précipité, de s'écraser en une flaque d'os et de viandes calcinées par la flamme du réservoir qu'un éclat, qu'une balle de mitrailleuse aérienne incendierait en le perforant. L'homme va, fier de soi qui sait rire de la mort. Il sait tenir moins à cet univers de pensées brillantes, de paysages magnifiques, de voluptés nombreuses, qu'à l'honneur de faire sa patrie glorieuse et vénérée.

En plusieurs équipes, seuls ou deux, ils voguent savamment au bruit des moteurs, au gré de leurs vitesses promptes à former la résistance de l'air sur laquelle ils glissent, Ils voguent savamment bien que la haine opiniâtre de l'ennemi surgisse à l'entour, s'irradie et fulgure. L'espace, le vide à perte de vue, s'étend sous les ailes énormes et blondes. Le pilote sent aussi vibrer son épigastre selon les ascensions subites et les chutes brèves de l'appareil souvent indocile dont il faut modérer l'essor, relever à point l'aile encline à fléchir et que percent les flèches d'acier.

Voici la gare, but de l'expédition. Les trains haletent. Les quais sont garnis de troupes, de caissons, de chevaux qu'on

embarque malaisément. Partout, les foules militaires apparaissent comme des grains de chènevis répandus en multitude sur un tapis verdâtre et moussu. Des trompettes annoncent nos exterminateurs. Ils voient, à la jumelle, un peuple de microbes infimes rouler vers les refuges, s'enfoncer dans le sol, et des bêtes se rebeller, des colonnes prendre le pas de course. Déjà, nos bombes brisent la toiture. Elles se projettent avec les briques, les ferrures arrachées ; puis lancent leurs ténèbres grises qui s'élèvent comme des fantômes gigantesques déployant d'immenses linceuls noirâtres sur la panique de Lilliput.

Successivement trois, sept, neuf, vingt, trente, cinquante bombes tombent. Elles rompent les trains qui trépident, celui qui cahote derrière sa locomotive échevelée, sifflante. L'un après l'autre, ils s'embrasent. Ils flambent. Les cinquante fantômes de ténèbres jaillissent de la catastrophe. Ils se dressent. Ils étendent leurs linceuls qui montent, se diluent et s'éparpillent au vent. Les rames de wagons ne transporteront plus de réserves allemandes ce soir, ni demain, par cette voie défoncée, à travers cette gare en ruines d'où s'échappent les milliers d'étincelles et les tourbillons du feu.

Largement les quinze insectes exterminateurs ont viré dans l'air, au milieu des étoiles subites qui les harcèlent, et des nuées qui grossissent, se déforment, se dissipent. Toute la terre tonne contre l'escadrille, par ses bois, ses cavernes, ses fermes éparses d'où les éclairs sont dardés. Rapides, nos libellules montent vers un pays de nuages mauves. Elles s'y masqueront, car le tir les encadre et les crible. La mission des pilotes est maintenant accomplie. Résignés à périr, ils ont défié le destin avec leur raison plus forte que la peur. Ils peuvent, ils doivent sauvegarder leurs existences courageuses suspendues aux longues ailes blondes, à la puissance fragile des moteurs, et à la vélocité des hélices brillantes. Dans l'orage de la canonnade acharnée, ils continuent, tels les archanges des tableaux illustres, leur ascension. Bientôt ils pénètrent, moins anxieux, les bancs de vapeur qu'empourpre le soleil couchant. Les irradiations des éclatements y fulgurent toujours. Néanmoins, peu à peu, les pointeurs découragés se lassent. Les nerfs crispés des aviateurs se détendent. Les vies

reprennent de la valeur. Quelques explosions encore projettent au hasard leurs coups. Elles se font rares. Chacun aspire un air plus sain. Elles vont cesser. Une encore s'épanouit comme un astre verdâtre. Une autre. Le silence enfin s'est établi dans le ciel, autour des libellules énormes. Leur vol triangulaire se dirige majestueusement vers les lignes françaises avec des penseurs certains de leurs forces harmonieuses, et fiers d'elles.

II

Ainsi les conçoit l'armée bleue regardant de ses bois, de ses hameaux et de ses routes, les grands insectes sortir du nuage qui les dérobait au tir de l'ennemi. Nous avons quitté l'automobile de la Croix-Rouge pour mieux suivre le spectacle. Nous nous plaisons à lire tant d'admiration sincère dans les yeux de ces figures paysannes, ouvrières, marchandes, que coiffe le joli casque d'azur. La plupart de ces gens conservent leurs mines de civils. Quelques-uns, pourtant, ont, en ces longues années de guerre, récupéré les types militaires de la nation. Près de nous bavarde le sergent à chevrons de la Crimée. Il a gardé sa longue moustache blonde et grise sous le nez aquilin, sa taille efflanquée, son profil narquois, son képi vers l'oreille. Il parle au grenadier de Napoléon. Lui, sous le bonnet de police, montre sa trogne saure de vieux grognard brûlé par les neiges et les soleils, ses sourcils touffus comme ses oreilles, ses favoris courts. Il se pavane. La stature est rigide, la poitrine bombée dans la capote de 1812, les hautes jambes bien cambrées dans le drap des molletières. Bien qu'en pantalon ample, couleur de moutarde, le zouave de Magenta, long-barbu, souple et ricaneur, leur décoche en passant un brocard de 1859. Sous l'uniforme des hussards, il y a de petits mousquetaires à la moustache en crocs, le poing sur la hanche, et qui font les coqs devant les bouvières poussant leur troupeau dans la venelle. Un lieutenant vient nous chercher. Figure d'un Cinq-Mars entre le casque et l'ample manteau bleus dont les nuances un peu diverses sont mariées par les cache-nez d'un bleu plus sombre. Figure fine, intelligente et

blonde, d'une élégance soigneuse qu'atteste la couleur bleu pâle des jambières assorties au camaïeu du costume. On reconnaît ceux de la Ligue, puis des cavaliers huguenots échappés à la bataille de Moncontour. Ils y ont perdu leur fraise godronnée, mais non leurs petites barbes en pointes, leurs pourpoints, leurs culottes, leurs houseaux, leurs profils aigus qui coupent le vent. Des dragons gaulois chevauchent, la lance au poing. Toutes les époques militaires de notre histoire sont représentées par de sympathiques revenants.

Dans une large cour de ferme, entre les bâtiments agricoles affectés aux bureaux d'un état-major, à ses postes téléphoniques, à ses automobiles de liaison, ils vont, viennent, causent avec des messieurs fort élégants, devenus chauffeurs d'armée, aviateurs, télégraphistes ou motocyclistes. Ceux-ci portent, sur des visages fraîchement, soigneusement rasés, le monocle, les quelques poils en brosse de la lèvre supérieure, marque distinctive du meilleur genre, même si l'on vit en capote boueuse, et les mains noircies par les huiles du carter.

Le général nous a priés de le rejoindre seulement à la nuit tombante ; car, nous explique le sosie de Cinq-Mars, la poussière de l'automobile qui roule derrière les tranchées, sert, en plein jour, de cible mobile, et attire, sur leurs défenseurs, un supplément d'obus ennemis. Mieux vaut éviter à nos poilus cette malechance imméritée. Le convoi de trois voitures se forme. On nous avertit que la route est périlleuse vers les bois de L... F... La veille, une seule torpille y a tué douze hommes et blessé quelques autres. N'importe. Nous devons, là-bas, visiter un poste de secours casematé. Peut-être saurions-nous y installer nos appareils de radiographie et de stérilisation, afin de permettre, assez près du feu, les œuvres chirurgicales immédiates pour les cas urgents : blessures au crâne et au ventre, artères coupées, membres trop abîmés, etc. Il n'y a qu'à partir puisque les ombres du crépuscule s'épaississent. Déjà les lampes de six heures s'allument dans les bureaux.

Nous roulons par des chemins creux et fangeux, dans l'attente vaguement inquiète du premier projectile qui saluera notre course. A la sortie du village, les bœufs paissent la prairie mouillée d'octobre. En des vallonnements verts et boisés, nous croisons le retour des patrouilles bavardes, des estafettes au

trot. Les voitures grises ramènent les blessés vers l'ambulance, vers cette cité de halles démontables en bois numérotés que nous dépassâmes, et où des usines automobiles engendrent l'électricité des courants nécessaires à la radioscopie aussi bien que l'air chaud des étuves, des séchoirs. Assis dans leurs fourgons, les uns enturbannés de gazes sanglantes, les autres soutenant leurs poings emmaillotés, celui-ci couché les jambes pendantes à l'arrière du véhicule et la capote ouverte sur une poitrine qui souffle et gonfle les bandes larges, d'aucuns blottis, comme recroquevillés autour de leur douleur intense, les pauvres guerriers sourient encore. Ils plaisantent à notre passage.

Nous nous engageons dans une voie encaissée entre deux plaines de terres jaunâtres. Ici et là les marmites teutonnes ont creusé la surface. Près d'un cheval éventré, quelques soldats approfondissent une fosse. La malheureuse bête fut atteinte entre les jambes de devant. Par l'entaille, déborde la graisse en lambeaux. Il faut une large fosse pour cet alezan qui s'est roidi, la tête tendue et les flancs soufflés, dans le harnais qu'on ne déboucle pas facilement.

Nous roulons. Des arbres maigres et dépouillés bordent la route où déjà marchent les compagnies de relève, dans la lueur affaiblie du jour. Au pas elles marchent bleutées, alignées, rigides, à la façon des bonnes troupes. Dans l'air grisâtre, une voix, dix, trente s'essayent à chanter. En sourdine pour ne pas éveiller, sans doute, l'attention des aviateurs ennemis, la *Marseillaise* est timidement murmurée en chœur par des centaines d'hommes graves. Murmurée comme un hymne de dévotion envers la patrie et ses idées libératrices. Dans l'obscur du soir, cette piété s'exhale de tous les guerriers allant au sacrifice consenti. Et cela nous vaut une émotion intense de la pensée. La musette au flanc, le bidon sur la hanche, le sac au dos, le casque en tête, les files s'allongent. Elles rythment leur pas militaire. Elles mêlent le refrain au son de la canonnade qui, dans l'horizon indistinct, gronde maintenant. L'âme collective des régiments se dédie à l'œuvre de nos traditions, de nos espoirs nationaux. Les individus ont abdiqué tous les égoïsmes, et les plus naturels. Par ce chant calme, unanime et modéré, ils se donnent sans passion, fraîchement, à l'avenir des peuples.

Notre vitesse, trop tôt, les abandonne. Des obus ont fouillé les champs et la chaussée. Nos trois autos basses, métalliques, longues, également grises, tour à tour sursautent pour franchir les cratères successifs. Des escouades jasent, en avançant avec prudence, le long du talus qui les protégerait. Le lieutenant me vante leur adresse pour éviter les mauvais coups. Nos soldats savent la guerre à présent. Depuis les premiers mois de la lutte, comme ils ont changé ! On devine, à leur aspect, toute cette expérience décrite par Stendhal nous présentant le caporal de Waterloo qui montrait à Fabrice la manière de se battre utilement. Toute cette expérience que le sergent Bourgogne sut nous faire comprendre en relatant ses aventures et la retraite de Russie. Notre guide aime, lève ces hommes larges qui piétinent lourdement, la pipe à la bouche, sous le faix du sac. Le fossé, au bord de la route, semble, à mesure que nous avançons, plus creux. Les soldats bleuâtres y cheminent à l'abri. Un peu plus loin cela devient une tranchée dans la terre beige. Des guetteurs veillent près des embrasures ménagées entre les mottes. Puis la tranchée s'enfonce. Sa crête basse découvre la plaine jaunâtre, mal boisée, ici, là, de broussailles, de baliveaux, jusqu'à l'horizon qui va s'obscurcir.

Brusquement, du sol qui flambée tout près de nous, à la surface, l'obus part. L'air résonne comme la tôle frappée par la tringle. Une pièce enfouie fume très peu sans qu'on la puisse apercevoir. *Boom. Dzinguuece.* Une autre tire, et l'air vibre longuement au passage de l'acier. De point en point, les champs ainsi envoient leur colère tumultueuse contre la nuit naissante de l'occident. Nul n'apparaît à la surface toutefois, ni dans les éteules, ni dans les labours, ni près des bosquetteaux. Il y a seulement les cris tonnants de la terre active pour sa défense, et le frémissement prolongé de l'air au loin.

Nous descendons par un village en ruines. Toutes les tuiles se sont éparpillées. Les lattes et les chevrons, squelettes des toitures, se sont rompus. Ils pendent sur les pans de murs calcinés, ébréchés, sur les salles à demi comblées par les moellons et les débris. Pourtant des escouades bivouaquent dans ce qui subsiste. Une cuisine mobile, énorme marmite, derrière ses deux chevaux paisibles, mijote dans un courtil. Elle

exhale le fumet de la soupe à la viande, que des gnomes, des escogriffes et des hercules attendent gaiement derrière les faisceaux. Une lampe électrique de poche éclaire, sur une cheminée survécue, le gros fourrier. Debout dans une chambre sans toit, il rédige un état, et remplit de chiffres les colonnes d'un cahier. Ailleurs on distribue les pains à une troupe bruyante, amusée, disparate, que n'inquiète guère le bruit éolien annonçant par sa croissance l'arrivée de la torpille. Elle va s'engloutir dans la boue et rejaillir en éclats, en ténèbres, en flammes, au milieu d'un pré, à quelque cent mètres de là.

Encore une chaussée de fondrières, de cratères et d'ornières caillouteuses. Les ressorts de l'automobile vous lancent au ciel. Des cavaliers se hâtent au petit galop de chasse. Des compagnies en file indienne prennent le pas derrière le talus, pour la relève. Le lieutenant me conte vite les exploits quotidiens de ses hommes, et leur confiance dans le général qui les conduit au succès. Succès locaux, victoires tactiques, mais succès constants. Les Boches sont toujours battus, si l'on avance peu. Aussi le moral de la victoire habite-t-il dans les têtes rustiques ou citadines de ces foules grises et bleues, partout, allantes ou posées, attentives. Elles croient leur chef invulnérable. Près de lui le lieutenant, au fort du combat, aime se tenir, tant il est sûr de partager cette chance du héros.

On arrête nos voitures derrière l'éboulis d'une maison trouée, sans toit ; cible ordinaire de l'ennemi, mais rempart suffisant. Nous faisons quelques pas le long de la tranchée. Les soldats, debout, grignotent leurs pains. Et par un boyau, sur un plancher à claire-voie, nous descendons vers le palais souterrain du général. De leurs gîtes taillés dans la terre, à droite, à gauche, des soldats, pour nous éclairer, projettent les rayons de leurs lanternes électriques. Dans le vestibule, une tenture s'écarte. Nous sommes accueillis par les officiers nu-tête, en capotes. Du reste ils ne quittent pas les cartes étalées sur la table de planches. Aux téléphones, les ordres sont énoncés. Chaque détonation extérieure déplace de l'air qui abaisse les flammes des quatre lampes à pétrole illuminant cette salle de lattes, de poutres soigneusement ajustées par les soldats du génie. Des graphiques et des plans la tapissent. Les fils de transmission s'alignent sur plusieurs rangs, le long des parois. On

entend, après des explosions plus fortes, le sable couler partout derrière le lambris, et les solives craquer. Cela ne gêne point le travail des capitaines. Aux artilleries, aux infanteries, ils dictent la pensée du général devant les plaques vibrantes.

Vingt mille hommes répartis dans les tranchées, dans les postes, dans les villages bombardés, dans les cantonnements des réserves, savent qu'ici la raison des chefs prépare leurs destins.

Les artilleries, ce soir, précipitent leurs coups, comme avant une attaque. Tout autour les champs tonnent, et les obus, en partant, font sonner la résistance de l'atmosphère que brutalement ils broient.

Semblables aux clameurs aiguës et longues d'une forte tempête sur la mer, les voix des trajectoires allemandes grandissent, culminent au-dessus de nous, puis s'en vont diminuer là-bas après la chute de chaque 150 qui sourdement éclate, et retombe, pluie de pierrailles, de ferrailles, de terreau. Nous attendons, silencieux, la seconde où il nous sera permis de solliciter l'autorisation nécessaire à nos devoirs de Croix-Rouges.

Jeune, et le masque très mobile derrière la moustache noire, sous la brosse des cheveux noirs, le général rappelle, par la figure, tel portrait de samouraï que le plus illustre graveur du Japon sut éterniser. Entre le chef et nous, ses yeux voient certainement toute la configuration du pays à reconquérir, tous les détails du paysage : vallons et crêtes, hameaux, plaines, bois, fermes, prairies, boqueteaux, ravins, avec les troupes tapies en ces endroits, les nôtres et les autres, avec les emplacements des terribles mitrailleuses en caponnières que notre artillerie cherche, opiniâtre, à piler. Librement l'état-major donne ses avis. Celui-ci confirme. Celui-là rectifie. L'un objecte. L'autre approuve. La bonne humeur règne, et, parfois, des facéties s'échangent. Le maître d'hôtel, superbe Sénégalais que décore la croix de guerre, demande la permission de mettre la nappe et de dresser le couvert. On le rabroue gaiement. Le travail n'est pas terminé. L'orage des artilleries gronde plus. Les flammes sursautent dans les verres des lampes.

Le général nous fait les honneurs de son cabinet, pièce voisine, plus petite. Nous nous asseyons contre la table. De là

sans cesse il change et complète ce qu'il entend dire aux téléphones, à travers la porte de planches. Cependant il examine les plans des positions ennemies, de leurs boyaux, outre ces photographies prises à 2 700 mètres de hauteur par les avions, et qui sont d'une singulière, d'une suggestive netteté, grâce à l'excellence des lentilles. En molletières et culotte rouge, son képi relevé, le général calcule. Il dicte, posément, le programme des opérations pour la nuit, le nombre de 75, de 120, à lancer sur tels et tels objectifs, le rôle des bataillons amenés maintenant à pied d'œuvre, les parallèles de départ à creuser en avant de la première ligne pour la sortie des troupes qui mèneraient une contre-attaque possible, au cas où les gens de Bavière se décideraient à l'assaut. C'est merveille d'entendre cette intelligence lucide s'exprimer tranquillement, comme si, d'une éminence, en plein jour, le général apercevait les divers lieux de combat, mesurait l'espace et les distances. Le pays entier s'étale, clair, dans ce cerveau comme sur les plans déployés partout, striés par les lignes rouges et bleues qui signifient les tranchées, les boyaux allemands, leurs places d'armes, leurs redoutes, caponnières et mitrailleuses, leurs redans mystérieux pleins d'embûches et de mines secrètes.

La colline boisée, devant nous, fut prise, perdue, reprise maintes et maintes fois. Ce soir encore, nos troupes vont l'escalader. A cette heure, elles s'apprêtent dans leurs tranchées. Sous ce tir formidable qui vient de commencer, qui secoue l'air et la terre, des centaines d'hommes, par la pelle et par la pioche, étendent les parallèles de départ, taillent les degrés dans la glaise, élargissent les boyaux dans la masse boueuse. Un officier entre, tout jeune, blond, sérieux. Il annonce que l'ennemi canonne les travailleurs frénétiquement. Le colonel de nos batteries, à son tour, propose les ripostes efficaces que le général approuve ou modifie, sans rien omettre de ce que lui représente ce grand être aquilin et chauve, nu-tête, dans sa longue capote où paraissent mal les cinq très petits galons de son grade. Avec la mine d'un savant préoccupé, fort scrupuleux, l'artilleur note, sur son calepin, les décisions. Puis il se redresse. Il se cambre. Il salue. Il soulève la portière, toile d'emballage entre les deux poteaux. Il se retire dans la nuit de tonnerres, d'explosions, de pas innombrables pié-

tin nt la fange où deux convois inverses, cahotent et s'embourbent.

Le maître d'hôtel se présente, la nappe sur les bras. On l'a raillé en repliant les cartes, en transportant sur des planchettes les registres d'ordres où l'on continue d'écrire, tandis que le couvert s'aligne, que les convives s'introduisent, le revolver au flanc, le bonnet de police sur l'oreille.

Trapu, tout rasé, vif, entre le lieutenant interprète. Il questionnait à l'instant un prisonnier bavarois, singulier personnage, très spirituel, difficile et sans peur, qui doit tout savoir et qui ne veut rien dire. Le médecin principal déclare, en s'asseyant, que le corps du capitaine défiguré par l'explosion est bien celui de X... Un sergent de son bataillon l'a formellement reconnu. Toutes les inhumations sont terminées. Content du devoir accompli, le médecin déploie sa serviette. Il savoure le potage. Il désigne les postes de secours où nos automobiles de stérilisation et de radiographie seraient opportuns pour les interventions urgentes. Souvent tel blessé gravement atteint par les éclats de quelque torpille aérienne, doit subir un transport de deux ou trois kilomètres, le long des boyaux en zigzag, sur une civière qu'il faut élever, abaisser, faire passer de travers, à la rencontre du ravitaillement ou de la relève, en ces étroits couloirs. Et ce trajet dure parfois des heures. Quand le malheureux arrive au poste de secours, il a perdu trop de sang. Des impuretés altèrent déjà la plaie. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Nos automobiles amènent où l'on veut une salle d'opération aseptique, une salle de stérilisation, les étuves, un hôpital volant de vingt lits sous la tente qui se déploie, intensément éclairée par notre voiture électrogène. Tout cela peut se monter en trois heures, se démonter en deux. Il importerait que l'on nous permît de camper en première ligne, aux postes de secours établis immédiatement derrière la tranchée. C'est l'autorisation que nous venons demander au général. . . . . .

. . . . . .

Or, notre compagnie fut fondée pour offrir nos services sur la ligne de feu, aux postes de secours les moins pourvus : ceux de l'avant. Pour cela seul, le comte de Beaumont et nous

avons réuni deux millions de francs, construit cent cinquante automobiles, leurs appareils, organisé nos équipes, prouvé notre aptitude de Flandres en Champagne, à Verdun, et vu mourir tels de nos compagnons sous les obus de l'ennemi, citer à l'ordre du jour tels autres grièvement blessés dans l'exercice de leurs fonctions. Nous sommes là pour ça.

Ainsi prêchons-nous durant ce repas de guerre éclairé par les sursauts de flammes dans les verres de lampes où s'engouffre l'air que bousculent les explosions du dehors. De minute en minute la sonnerie du téléphone appelle l'un, l'autre. On se lève. On répond. On énonce des chiffres. On répète au général les questions de l'artillerie, de l'infanterie, du génie, les avertissements du front. Dans cette galerie de planches et de solives vacillantes, tapissée de cartes, de plans, de fils transmetteurs et de notes manuscrites, le cerveau de la division pense. Il décide. Intelligence ferme, ardente que composent ces huit officiers. Ils nous semblent indistincts de la bataille, tant elle se prépare et s'active dans leurs propos de buveurs prompts, de mangeurs rapides. La bataille se décrit au bout de tous leurs gestes. Elle se calcule en toutes leurs paroles. L'un ou l'autre bondit, se casque, court dans la furie de la ténèbre. Tout à l'heure, avec le renseignement, il reviendra. Selon ses avis, le général dictera de nouveaux ordres. Il téléphonera vers le corps d'armée. Il faut que l'artillerie multiplie ses actions, que les batteries canonnant nos travailleurs soient réduites au silence, que tel régiment s'apprête dans ses tranchées, que tel autre se fait file par ses boyaux vers le terrain d'attaque, et qu'il se forme en longues vagues prêtes à courir derrière les mille éclatements de nos obus, derrière ce masque de fumées, d'explosions dangereuses et proches.

III

Nous trébuchions dans l'obscur, vers les cris des conducteurs qui ramènent les cuisines roulantes, les trains de blessés. Nous sommes sortis du palais souterrain. Devant nous se balance, au bout d'un bras, la lanterne électrique. Un large

abat-jour en tôle dirige les rayons contre terre. Ainsi ne peuvent-ils attirer l'attention de l'ennemi, mais seulement nous indiquer la fondrière, la mare, le trou où nous allions chopper. Épaisse, la nuit sans étoiles ni lune, est encombrée de foules cliquetantes. A droite, à gauche, en avant et en arrière, nos batteries invisibles tirent précipitamment. Elles nous assourdissent. On ne s'entend plus. De toutes parts nos obus partent en sifflant. Ils font retentir l'air longuement comme une tôle immense frappée par la tringle, comme un gong sans limites ému par le maillet. Nous enjambons des obstacles informes. Nous évitons les voitures qui dévient. Des cavaliers soudains et au galop nous éclaboussent. A la mémoire s'imposent les vers antiques décrivant le passage de l'Achéron, la multitude plaintive des ombres. C'est évidemment celà que les poètes grecs et latins avaient imaginé avec le Styx, le batelier Caron, le chien Cerbère, l'empire sinistre de Proserpine.

Des fantômes bleuâtres se profilent. Ils s'évanouissent. Ou bien ils se dressent en masse dans un rayon vite éteint, dans la lueur d'un éclair subit qui précède à ras du sol les détonations de la batterie enterrée. L'air sonne. Parfois il est un immense mugissement qui se prolonge, grossit, s'éloigne et s'apaise, avant d'être une explosion lointaine, indiscernable dans la nuit. Brusquement des objurgations, des cris, des injures s'excitent à notre gauche. Une foule nerveuse nous insulte. Elle nous commande. Il faut éteindre le falot. Ces tirailleurs indistincts, alignés derrière un talus, craignent que notre lumière n'offre un point de mire à l'ennemi. L'éclair des canons nous les montre nombreux, vociférants sous les casques, le fusil au poing, et qui nous menacent. Ce bataillon bleuâtre mal ébauché dans l'ombre nous apparaît quatre fois en une seconde, aux quatre foudres successives de la batterie. Vision singulière et terrible d'une force furieuse.

Notre planton éteint sa lanterne. Alors nous pataugeons au hasard. La vision des soldats irritables s'est éclipsée pendant qu'on recharge les pièces. Nous allons aveugles dans le cataclysme, dans l'air secoué par le passage des projectiles et des ondes brisantes. C'est l'attente de l'explosion que les fantômes courroucés nous annoncèrent, et qui nous déchirerait en

morceaux pantelants sur cette fange où plongent les roues des automobiles, des fourgons. Interminable file. Mouvement d'ombres dans l'ombre tumultueuse vers le ciel de brumes.

J'ai sans doute engagé ma chaussure dans quelques fils de fer. Cette liasse m'entrave, et, de ses ronces, égratigne le cuir de mes guêtres. Je titube au bras du médecin principal qui nous guide, qui nous avertit de prendre garde au trot des estafettes brutalement surgies du brouillard. A travers l'obscur, passent des convois sans fin, des colonnes en marche, des caissons, des attelages en cortège, des cohues, piétinantes et silencieuses.

Ces infanteries s'infiltreront tout à l'heure par les boyaux qui s'ouvrent ici et là. Vers les tranchées du front, elles glisseront lentement. Un à un, les guerriers se suivront entre les murs de glaise qu'illuminent sans cesse les explosions des marmites allemandes. Ils s'effaceront devant les cortèges de civières lourdes et sanglantes où gémissent les martyrs, devant les groupes de blessés se dirigeant à tâtons avec des bras emmaillotés, des têtes bandées, des mâchoires en mentonnières, devant les porteurs d'ordres et de renseignements qui se croisent, anxieux d'arriver à point. La bataille qui revient rencontre celle qui va . . . . . .

. . . . . D'autres se pansent. D'autres disent : « Ça barde ! — Ce qu'ils en jettent, mon poteau ! Tu vas voir ! » On marche dans une odeur de sang et de sueur, en levant des kilos de boue à chaque pas englué. L'air semble presque solide dans ce couloir large de quatre-vingts centimètres, parfois moins, où les musettes et les revolvers des voisins s'accrochent, où les corpulences se heurtent, où les jambes s'embarrassent. Cent mains vous touchent. Elles vous écartent. Elles vous poussent. Elles vous arrêtent. Elles vous tirent. Le feu des cigarettes, des pipes éclaire seulement les trognes poilues. De-ci, de-là, les parois s'écroulent après l'explosion proche qui fit sursauter le corps, non l'esprit plus accoutumé. On va, sous un ciel de fumées courantes et vagues . . . . . .

. . . . . Les fracas du cataclysme, là-haut, vous empêchent de parler, d'entendre. Cha-

cun est une vertèbre de l'énorme reptile qui s'allonge et se traîne par le couloir tortueux. Au-dessus, les explosions resplendissent un instant, vous fustigent de pierrailles, vous giflent de leurs mottes arrachées au talus qui s'éboule. Fermez les yeux, car la poussière vous éborgnerait. A quoi bon voir celui qu'un éclat vient de scalper et que le sang coiffe ; ou l'autre qui se déboutonne en jurant, car il croit son épaule béante, sa clavicule rompue. Il n'y a qu'à s'en remettre à la fatalité. Il n'y a qu'à jouir encore un peu du tabac que l'on fume, du cher souvenir que l'on évoque, de la plaisanterie lancée par un farceur vraiment spirituel pour cela seul qu'il nargue les catastrophes éclairantes, tonnantes. Visages brefs et successifs de la mort.

On va toujours, fiers d'être stoïques, de comprendre sa vigueur musculaire et sa fermeté morale, sous les mugissements de l'air troué par les bolides. Au bout c'est la halte d'un moment dans la tranchée. Sur les boîtes de fer-blanc, les tessons de bouteilles, les tas d'ordures. . . . . dans une ombre impénétrable au regard, la cohue halète fanfaronne, exaltée. Elle vous étouffe de ses tiédeurs, de ses odeurs, de sa pression. Les corps tremblent contre les corps. Les voix grognardent en chevrotant avec des haleines chargées de cognac et de rhum. Les officiers scandent leurs recommandations que les sergents répètent à tue-tête, que personne n'écoute, tout à ses sentiments intérieurs. Crainte atroce ou résignation morne. Ou volonté qui lutte pour dompter la peur. Ou rêve ivre de se croire la force de l'armée prête à tout vaincre.

Les mains voisines se serrent : « Hein, on ne se lâche pas, nous deux ! C'est dit? C'est dit. Ne t'en fais pas. » Le sens grégaire se forme. Il vous pénètre. On est soi de moins en moins, et le troupeau de plus en plus. Avec lui chacun se baisse, se redresse au passage épouvantable des obus qui tombent et rejaillissent volcans, tout près du trou où l'on se masse, où l'on se coudoie, où l'on suffoque incapable maintenant de suivre une idée aussitôt éliminée par une autre qu'une troisième a chassée, celle du voisin, celle de l'escouade, celle de la section, celle de la foule unanime.

Avec elle on a bondi, escaladé, sauté. Et l'on se trouve

hurlant, galopant au milieu de fantômes bleuâtres qui hurlent, galopent, brandissent leurs baïonnettes, sans vouloir comprendre pourquoi tant de soldats buttent, titubent, s'affaissent, s'abattent sur la terre. Elle éclate. Des cratères s'ouvrent. Ils dardent au ciel leurs hautes flammes, leurs fumées noires, plus noires encore que la nuit du ciel si bas sur cette tempête de cohues ruées, d'explosions tonnantes, de rages vociférantes. Cela jusqu'à ce que l'on se sente déchiré, avec son cri, par la foudre qui vous laisse, horreur et douleur, tournoyer stupide, vous affaisser, gémir près de votre membre en lambeaux, d'où le sang fuit.

Arrêter d'abord cette fuite de la vie. Et, pour cela, se raisonner, se calmer, garrotter sa cuisse avec la cravate ôtée du cou, serrer, en fermant les yeux, de toute sa vigueur, en dépit de la souffrance, voir enfin le jet saccadé de l'artère goutter seulement; tarir. Puis se retrouver seul en vie là parmi des monceaux épars d'uniformes. Ce sont peut-être des morts; des agonisants. Quelques-uns gémissent. Voilà ce qui s'est passé en quelques minutes. A moins que, plus heureux, on ait, avec les autres, dégringolé tout à coup dans une fosse . . . . . .
. . . . . A moins qu'on ait, par hasard, évité le coutelas du démon agile qui vous égratigna la tempe. A moins qu'on ait dardé l'éclair de son browning contre la belle tête à barbe rousse de l'hercule, s'il vous manqua de sa crosse assenée. A moins qu'on ait mis une balle dans le dadais au cou blanc qui vous embrochait la vareuse, et qui râle, une lèvre pendante sous ses mèches de filasse, à la lumière des fusées. Et aussitôt de saisir pelles et pioches, d'empoigner les sacs à terre, de retourner les gabions vers la contre-attaque. Déjà la précède le tir allongé des batteries allemandes.
. . . . . .
Les brancardiers emportent les plus atteints d'abord. Et les cortèges de civières saigneuses s'acheminent par les boyaux, en croisant les porteurs d'outils, de grenades, de gabions, les compagnies de renfort.

Une, deux heures de pénible voyage, et les patients arrivent enfin dans le souterrain casematé où le docteur Proust les reçoit dans sa blanche salle. L'acétylène éclaire la table de

toile cirée pour les opérations et les pansements. Sur les étagères, des fioles pharmaceutiques sont nombreuses. Il y a des bouilloires pour l'eau, des boîtes à compresses en métal, des cuvettes où flambera l'alcool autour des instruments. Dans la chambre voisine, les soldats rassérénés, bandés, ressuscités par les piqûres de camphre, reposent en leurs civières qu'on suspend les unes au-dessus des autres. Ils ont repris confiance. Les uns savent que des ligatures adroites arrêtent leur hémorragie ; et les autres, qu'une immobilité salutaire permettra sans doute la cicatrisation des plaies intérieures faites par les balles entrées dans leurs ventres. Certains ont même allumé des cigarettes. Celui-ci n'a plus son bras gauche. . . . . .

. . . . . .

. . Celui-là ne possède plus son pied droit fauché par un éclat en lame. N'importe. Ils se comprennent hors de l'enfer, dans cette casemate dont les poutres craquent à chaque explosion, à chaque obus parti de la batterie voisine, et qui broie l'atmosphère tintante.

Le docteur Proust voulut installer ce poste de secours à douze cents mètres des feux, et le pourvoir de tout ce qui permettra la tentative d'une amputation nécessaire, d'une laparotomie urgente sur des infortunés qui ne supporteraient pas un transport plus long. Ainsi bien des vies sont épargnées. Comme nous, le docteur estime que, dans les postes de secours, il faut pouvoir donner des soins complets aux plus atteints, et non pas se borner à des pansements sommaires, inefficaces pour ceux frappés au crâne, au ventre, ou vidés par l'hémorragie . . . . . .

. . . . . .

Nous avons retrouvé notre automobile sous la lueur des éclairs que prodiguent les batteries enterrées. A tâtons nous avons dû reprendre nos places. Les adieux ne peuvent être ouïs dans le tonnerre de la canonnade, la rumeur des colonnes qui piétinent, le vacarme des convois qui se suivent de fondrières en fondrières, de trous d'obus en trous d'obus. Nous voilà de nouveau dans le noir du Styx, avec les foules de fantômes bleuâtres, de centaures surgis, évanouis, parmi les monstres de fer trépidants. Ces théories de voitures lo tes

emmènent les plaintes des martyrs. En ce fleuve de fange, d'hommes, de chevaux et de machines, nous nous engageons à grand'peine. Notre colonne descendante frôle, heurte, accroche, arrête la colonne montante de la relève, et les chariots du ravitaillement. De longues minutes, le double mouvement cesse, bloqué de toutes parts, par une rosse abattue, un pneumatique crevé, une prolonge enlisée dans un trou de marmite. Silencieusement presque, les conducteurs s'efforcent, tant ils craignent d'attirer, par une rumeur, l'attention de l'ennemi. Soudain il nous éclaire intensivement. Du ciel une sphère lumineuse descend avec lenteur. Elle révèle nos convois qui se remettent en route, cahotant et disparates, nos groupes de fantassins pesamment chargés, nos croix rouges sur les écussons blancs des automobiles gris ; la plaine rase et morne. Toute voix humaine s'est tue. Recueillis, les soldats attendent, en étouffant leurs pas, la stridence aérienne de la torpille. Elle va, du zénith, tomber, ici peut-être, et susciter le volcan où périront, comme hier, douze vies, où souffriront dix-neuf blessés.

Attente sublime et tragique ; car nul pourtant n'interrompt sa tâche. Les fantassins marchent. Ce conducteur maintient un sous-verge bourru, très rétif quand il plonge dans une fondrière, et s'y empêtre. Les officiers surveillent. Du geste, ils rectifient l'alignement. Ils pressent l'allure. Ils réfrènent l'impatience des cavaliers. Toutes les figures apparaissent, la plupart simples et normales, quelques-unes crispées, d'autres narquoises pour l'inquiétude évidente d'un conscrit que la grande lumière effare. Peu à peu cette clarté faiblit. Les lointains s'assombrissent. Les deux fleuves d'hommes et de voitures en marche redeviennent des fantômes bleuâtres et des monstres imprécis dans l'obscurité qui noie la route, ses ornières montueuses, ses talus pelés, ses arbres grêles, ébranchés. De nouveau la sombre nuit enveloppe les colonnes et les convois, les âmes plus à l'aise, bien que le péril ne soit point écarté pour cela. Près de nous, la terre darde ses foudres brèves dans l'air qui tinte si loin déjà.

Enfin nous quittons le cortège des ombres. Nous allons par une traverse. L'automobile y récupère le droit de courir à toute vitesse. Quelqu'un dit : « Nous voilà sortis de la bagarre.

— Non, non, réplique en riant le soldat assis près du chauffeur... Les obus tombent ici, et bien au delà. » Cela semble l'amuser fort. Nous passons, en effet, par des villages déserts, écornés quelque peu. Nos phares, de leurs rayons, poursuivent les matous affolés.

IV[1]

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

C'est le lendemain de la bataille. Un jeune médecin sort, les bras nus et lessivés. « . . . . . Depuis minuit je n'ai pu me reposer un moment. Quelle heure est-il ? Comment ! Trois heures de l'après-midi ! Entrons ici, voulez-vous. » Nous montons par un plan incliné dans le fourgon automobile qui contient la chambre noire de la radioscopie, vide en ce moment. Le savant ôte ses lunettes d'écaille. « Quel courage ! Quel stoïcisme !... s'écrie-t-il. Jamais je n'aurais cru l'humanité si belle. Ces paysans, ces ouvriers dont la vie dorénavant sera l'humiliation de la faiblesse et de la laideur ! Pas un qui récrimine. Pas une parole qui accuse ou maudisse. Presque pas de gémissements ni de plaintes dans les tortures les plus atroces. Ah ! nos scepticismes, nos ironies ! Comme il faut chasser tout cela. Tous, des christs sur la croix. Et ils ne sont pas dieux, pourtant. Un idéal en fait des martyrs sans pareils pour la constance et la fermeté. Et point de gloriole. Des muets stoïques, les dents serrées. Un sourire faible pour remercier... Voilà tout. Nous devrions vivre à genoux devant eux !... A genoux ; désormais ! »

Le chirurgien s'enthousiasme, malgré la fatigue qui lui rend les paupières pesantes. Il dormirait là, debout, adossé contre le poteau qui soutient la bâche de ce couloir menant à l'établi du radiographe, à la boîte en accordéon du rayon fluorhydrique.

1. Ici se trouvait la description d'une salle d'opérations.

Le docteur se secoue. Il nous emmène à l'air sur le plateau qu'assainit le vent de l'Artois. Plusieurs halles en planches brunes furent là parallèlement édifiées. Au milieu de ces hôpitaux, la salle d'opérations est desservie par des magasins automobiles contenant, celui-ci le laboratoire du radiographe, celui-là le matériel de stérilisation, cet autre le groupe électrogène, cet autre la buanderie pour laver, sécher, aseptiser pas l'étuve les linges de pansement, et en très grand nombre à la fois. Autant d'usines sur roues. Elles se déplacent avec leurs annexes démontables, derrière l'armée, pour secourir les blessés qu'on ne peut expédier tout de suite à l'intérieur du pays.

On les soigne dans ces longs bâtiments de couleur brune que le génie sait rapidement ajuster. Chacun repose sur un lit de fer garni de matelas. Beaucoup semblent en voie de guérison. Ils mangent, soutenus par leurs traversins, des mets appétissants. Ils reçoivent les visites des camarades qui combattirent avec eux, des chefs qui les commandèrent et qui viennent les remercier, les consoler, les glorifier. Sur tels oreillers brille la médaille militaire. Nul ne se plaint.

Le dragon étendu sourit, lui-même, un peu, de sa bouche entr'ouverte. Il semble heureux de la paix survenue après tant de labeurs et de luttes, après tant de fracas que perpétue l'orage grondant de la canonnade. Bel homme et fort, aux poignets velus, aux mains indulgentes, à la chevelure épaisse, aux sourcils, à la moustache noirs, le dragon dort enfin, tel qu'un amant après la volupté. . . . . .

. . . . . .

Il n'a pas eu le temps de se dévêtir. La salle de réception l'accueillait ainsi que ceux-là, tout empotés dans leurs capotes de boue sèche, dans leurs bottes de fange, dans leurs casques cabossés, et que l'on délivre tour à tour de linges rougis. Afin de rassurer, et de se rassurer aussi, ils déclarent leur blessure bénigne. Pudiques, ils la défendraient presque contre l'indiscrétion du praticien. Même ce joli blond, l'artilleur. Son ventre est ceint de bandages empourprés. Son bras pèse dans l'écharpe. Son pantalon est fendu sur une cuisse en maillot de toiles . . . . . « Ce n'est rien », assure-t-il.

Dehors, ils arrivent en foule, par convoi d'automobiles, par

colonnes de piétons, par groupes. Escogriffes et gnomes, nains et géants, le pot en tête, clopinent. Ils s'appuient sur des branches arrachées. Ils soutiennent le camarade boiteux. Ils guident l'aveugle. Ils surveillent des Boches abasourdis que les grenades terriblement défigurèrent, et dont l'hémorragie violaça les tuniques. Tout ce monde engorge le portique ménagé dans la palissade qui entoure le camp sanitaire. Les infirmiers, les gestionnaires accueillent, trient, séparent, notent, et dirigent vers les diverses halles. En dépit de l'encombrement, le service s'accomplit au mieux.

Au départ, notre torpedo, un temps, côtoie la multitude infinie des éclopés, les convois des voitures grises à croix rouge, pleines de ces martyrs stoïques et silencieux. Ils viennent de Neuville-Saint-Vaast, de La Targette, du bois de La Folie, par toutes les routes, par tous les chemins, par toutes les sentes. Des automobiles découverts ramènent les plus atteints, couchés sur leurs civières dont les poignées s'appuient contre les dossiers d'arrière et d'avant. Notre vitesse nous éloigne de cette brigade ensanglantée, orgueilleuse de sa douleur. Et nous courons par les campagnes plates, dans l'air frais de l'automne.

Nous ne rencontrons plus que des régiments au repos chez les villageois. Aux carrefours, sous le casque si pareil à la salade ancienne de la guerre de Cent ans, et dans la cotte d'armes qu'est aussi bien leur capote azurée, des sentinelles nous évoquent le temps des idées aïeules. Le guerrier d'Antioche et celui de Bouvines, les voilà debout, aux confins de ce bourg où tant de soldats bleuâtres adossés en rang contre les murs des granges, se chauffent dans la pâle lumière du soleil. Ils ont la mine de gens qui goûtent leur loisir à la campagne. Ils parcourent leur journal, et ils fument la pipe, sans autre souci. Beaucoup assaisonnent des mets savoureux dans les cuisines des fermes. Des camarades se taquinent en jouant aux cartes. Ils rient aux éclats. Des séducteurs courtisent les bergères. Au lavoir, ceux qui savonnent leurs hardes, agenouillés, et le képi de travers, ne paraissent point s'ennuyer entre les commères hilares. . . . . .

. . . . . .

Nous avons franchi la forêt de Lucheux où j'ai souvent

chassé, dans ma jeunesse, le lièvre, la bécasse, le sanglier même. Nous allons.

Plus tard, au creux du chemin, nous frôlons un automobile arrêté, des sapeurs. Il supporte le dévidoir du câble et le réservoir du gaz qui retient, qui gonfle le ballon rose, en forme de « saucisse », flottant là-haut parmi les vapeurs du ciel. A droite, à gauche, d'autres aérostats semblables planent en retrait sur nos premières lignes. On songe à quelques monstres de fête chinoise. De leurs nacelles, les observateurs épient, avec des jumelles très puissantes, les mouvements de l'ennemi sur la campagne. Cette séquelle de monstres aériens, de monstres rosés oscillant sur l'espace, indique le contour de nos positions. Nous sommes à l'ouest d'Arras. Une canonnade hésitante, sans cesse interrompue, bat l'horizon. On pense aux grands tapis d'un château que fustigent des valets indolents sur la pelouse de quelque parc.

A D..., devant la maison d'école, aménagée en infirmerie, stationne, dans la cour, une couple de nos voitures. La baraque aux opérations est montée, comme la tente de la radioscopie et de la stérilisation. Quelques blessés trop mal pour aller jusqu'à la gare de triage sont traités là. Contre la grille passent à cheval des hussards crottés, casqués. Ils évoquent nos souvenirs de reîtres au XVIe siècle. Par escouades, des fantassins trotent aussi, lourds, épais, solides, azur et boue. Trognes hâlées. Pipes fumeuses. Barbes d'épagneuls. Ils admirent la voiture électrogène béante : « Une usine entière, quoi!... affirme l'un... — Et une belle! » Nous causons. Ils plaignent le lieutenant observateur dans la nacelle de la saucisse : « Il gèle là-haut. — Et il faut y rester du matin au soir. — La jumelle « porte » loin. — Pensez-vous : une lorgnette de sept cents francs. — Et vous? — On n'est pas trop malheureux. — Oh non ! — On s'habitue. — C'est une vie comme une autre. — Il y a des avantages. — Plus de propriétaires pour vous réclamer le terme ! — Plus d'épicier pour crier si la poule ne leur verse pas tout l'argent de la quinzaine ! — Et puis, tenez : moi je suis retourné en permission. La petite avait la coqueluche, et l'aîné une bronchite. Ça toussait. Ça crachait. On ne s'entendait pas. La pauvre femme elle n'a pas embelli. Ça non. — La mienne non plus ; elle a

perdu toutes ses dents. — Ce n'est plus des jeunesses. — C'est de la territoriale, quoi ! — Et du ventre ! — Enfin... c'est pas un reproche qu'on leur fait. — Pensez-vous? — Un reproche ! — Bien sûr que non. — La mienne, elle m'a fait scier le bois pour l'hiver. — Elle se fâche, la mienne. — La mienne m'a reproché de lui boire son allocation chez le bistro. — Alors quand je suis reparti, ça m'a fait moins que le jour de la mobilisation. — C'est comme il dit. — Chacun de son côté ; on vit tout de même, pas vrai? — Sûr. — Moi, je me demande si je pourrai jamais retourner à l'atelier après la guerre ! Verser toute la journée de l'huile dans des trous... C'est un métier idiot. — Ici, on respire. — Ça change. — On est à cheval sur Calypso ! — C'est Calypso qu'il s'appelle? — Elle a du corps. — Ah oui. — Et elle aime le sucre? — Tu penses. J'en ai toujours pour elle dans mon volver ! Ce qu'elle est farce. J'ai jamais tant rigolé de ma vie ! »

Ils entourent Calypso, la flattent de la main. Le cavalier tire de son étui à revolver une bribe de sucre, et l'offre à la bête. Les exploits de la jument sont décrits copieusement. Et chacun de renchérir, d'émettre ses opinions sur la psychologie des chevaux, des chiens... Et de rire ! Cependant, derrière les arbres dépouillés, par delà cette butte rousse, la canonnade se prononce à quelque distance. Ces braves gens respirent dans leur atmosphère de péril consenti. Ils l'oublient. Tous font campagne depuis le début. En Lorraine, en Champagne, ils ont marché, en Picardie, en Flandre. Les voici en Artois, pareils et quiets. Leurs âmes simples s'amusent. Bavarder, paresser, l'arme à la bretelle, la pipe à la bouche, la jugulaire retroussée sur la visière du casque, c'est de l'aise, en somme. Nous les interrogeons. La bataille? Ils en voient peu de chose. Pour eux cela consiste à tirer contre des buissons, contre une crête, contre un bois. On ne distingue jamais le Boche, sauf mort dans les champs ; ou prisonnier sur les routes. La tranchée? C'est à l'ordinaire une sorte de logis baroque, mal commode. L'on s'y installe pour le mieux. On y boit le café. On y dort. On y joue aux cartes. Parfois « il y a du vilain ». Ça passe. Le tran-tran de chaque jour se poursuit. La nourriture abonde. Sauf la faction au poste d'écoute, la nuit, et les patrouilles rampantes vers les fils de fer alle-

mands, il n'y a rien à craindre. « Vrai. — Les obus, ça n'attrape pas le monde. — On se gare, d'abord. — Le son vous prévient. — Les balles, c'est traître. — Oui, mais quand? — La mitrailleuse? — Ah! ça, méfiez-vous. — Faut s'aplatir. — Ça fauche! — On a laissé des copains en route. — Oui. — Pas tant! — Nous pas tant que ça. — On n'est pas immortel, hein? »

En jasant nous avons cheminé par le centre du village, entre les pommiers des prairies et les fermes aux larges porches, jusqu'au poste de l'aide-major. Une voiture d'ambulance régimentaire arrive cahin-caha. A l'arrière, un garçon se cramponne suspendu par les bras. Il tient raide sa jambe qu'empourpre l'hémorragie. Le gros soulier montueux est tout de pourpre aussi. Le pauvre n'a pu s'asseoir, ni s'étendre à l'intérieur tant il souffre. Les infirmiers le prennent sous les bras. Lui, grimace, gémit et pleure. De lourdes larmes gouttent sur ce visage bis, rustique, enfantin presque, n'étaient la carrure, la taille du gaillard en capote sanglante, et nu-tête. On ne peut le laisser ainsi pourtant. Il ne veut pas qu'on le touche. Un garrot fait d'une cravate bleue étrangle les lambeaux du pantalon, ... « Mon petit, voyons mon petit!... — supplie l'aide-major, — laisse-toi faire... On va t'arranger ça. Laisse-toi faire... » Nos compagnons interviennent : « T'es pas fou? Tu vas pas rester pendu par les coudes jusqu'à la fin du monde, peut-être, hein? Ça se raccommode tout ça... Allons. Appuie-toi. Lâche d'une main. Pas de celle-là. De l'autre!... » A six, ils décrochent doucement le garçon en larmes, et qui grimace. Le difficile c'est de faire basculer ce poids, cette douleur criante, rétive, pour l'allonger dans la civière. Ils la dressent contre le dos. Peu à peu, ils inclinent le tout en arrière. Ils l'abaissent. Les cris s'apaisent, cessent. Le cortège s'éloigne par le petit jardin de choux et de tournesols, vers la maisonnette de briques.

Les autres blessés, des « blessés assis », selon la formule, descendent tout seuls. Le zouave trop barbu, montre son œil poché par le caillou qu'un éclatement rejeta. Le territorial courtaud boite, la cheville rompue, en s'appuyant

sur un fusil. Le flandrin blond porte son coude gauche avec respect. Le chasseur, dépoitraillé, a dans l'épaule un trou de balle. Ils répondent gaiement aux facéties des spectateurs, que distrait soudain le sourd crépitement d'une mitrailleuse en l'air. Tout le monde lève le nez. « Un taube qui attaque la saucisse ! » En effet, une mouche rousse bourdonne, presque invisible dans l'azur, entre les cumulus. Le bruit de sa mitrailleuse la désigne plus que sa forme. Aussitôt les flocons des shrapnells s'épanouissent au zénith. Ils encadrent l'agresseur. Notre artillerie le vise. Des fermes, des étables, des villas, sortent précipitamment infirmiers, soldats, hussards, paysans, commères, écoliers, fillettes. Hors de la forge, le maréchal entraîne même la mazette qu'il ferrait, et qui renacle. Le combat dans les airs les émeut tous, en dépit de sa fréquence. Trognes, binettes, profils et minois contemplent la danse des fusants autour de l'avion. Un ballet au ciel. Les flocons s'échevèlent, tourbillonnent, se diluent de la plus gracieuse façon près de l'insecte. Il monte, descend tour à tour, afin de se dérober aux différents niveaux des éclats qu'on lui darde. On imagine un feu d'artifice réglé au temps de Louis XV, dans le style Pompadour. Bientôt le taube se laisse choir vers l'horizon. Car une sorte de poisson volant est apparu, blanc et lumineux, avec la stridence d'un puissant moteur. « Un nieuport ! » annonce le capitaine sorti de table, la serviette au poing. C'est le monoplan de chasse perfectionné à l'extrême, et dont les ailes demeurent imperceptibles au cours de la vitesse. Triomphal, le nieuport parcourt le ciel débarrassé, puis trace, autour de l'énorme saucisse rose, les cercles de sa protection.

Le public semble déçu. Il espérait voir le taube s'enflammer, tomber. On se disperse en maugréant.

Nous déjeunons avec le médecin, dans une chambre de métairie élue pour leur « popote ». Les mouches la tapissèrent de leurs vestiges. Sous un globe de verre, une Sainte Vierge en stuc bénit l'agape du haut de la commode, qui est aussi l'indispensable vestiaire. Les convives rappellent les phases de la campagne, leurs cantonnements forestiers en Argonne.

Le médecin-chef a suivi les colonnes du Soudan, du Ouadaï,

où il a lu ma *Ville Inconnue*. Nous voilà d'anciens amis. Gascons, Provençaux, Parisiens, Bretons, ces docteurs, ces pharmaciens, ces internes, ces étudiants, ces administrateurs s'accordent à merveille. Ils parlent joyeusement. C'est la gaîté juvénile d'une salle de garde dans un grand hôpital. Par instants, le caporal infirmier entre. Il annonce un blessé. Plusieurs des convives se lèvent ensemble. C'est à qui remplira son devoir le plus tôt.

Nos Croix-Rouges, deux personnages de la société parisienne, campent chez un paysan, dans la même chambre. L'un couche sur une civière, en attendant son lit. Ils se déclarent « enchantés ». Leurs nécessaires suffisent à tout. Déjà ce sont des radiographes expérimentés. Ils font, en un moment, apparaître le squelette d'une main, d'un pied, d'une jambe, sous la tente noire, dans le rayon glauque. Les patients tirés de leur couche titubent, en leurs godillots sans lacets. Le casque penche sur la nuque. La capote glisse des épaules. Le pantalon est mal attaché. Visiteur fréquent, le général, de mine cavalière, rappelle les exploits du régiment auquel appartient le blessé, la part glorieuse prise à la bataille. Le soldat est remercié au nom de la France, de la Liberté, du Droit. C'est exaltant. Le brave n'oublie point cette minute, ni cette poignée de main chaleureuse du chef, ni la magnificence du sacrifice commun.

Nous allons par les routes, de poste en poste, ainsi. Sportsmen, des Anglais élégamment vêtus remplissent certains villages, avec leurs séries d'autobus fraîchement peints couleur de bronze, les files de leurs camions énormes où les sentinelles veillent sur les caisses de gargousses. Rasés de près, vêtus de neuf, brossés, cirés, droits, mille et mille gentlemen flânent, chevauchent, lunchent, causent, fument. La pluie survient-elle? Ils s'enveloppent d'imperméables soyeux, et de prix. Est-ce le froid qui sévit? Les voilà en des confortables pardessus jaunâtres, tous, officiers, soldats. Les chevaux ont le poil lustré à la perfection. Admirable armée, impavide au feu, et qui meurt en rang, lorsque ses tireurs, les meilleurs du monde, n'ont pas dépeuplé la position de l'ennemi d'abord. Nos paysans adorent ces garçons propres, soigneux, robustes, volontiers rieurs et drôles. Clients généreux ils distribuent

aux enfants la profusion de leurs confitures d'orange, de leurs gâteaux secs, aux hommes du tabac blond.

Le village où ils séjournent un peu longuement emprunte leur apparence cossue, nettoyée. Les ornières des chemins disparaissent. Les fumiers se masquent. Les filles s'attifent. On lave mieux les tables du cabaret. Les portes sont repeintes. Des fleurs parent les croisées. La lessive sèche. Nos bergères sont redevenues gracieuses comme celles du XVIIIe siècle. Elles en portent les grands chapeaux, les corsages ajustés, les cotillons heureusement troussés sur des bas tirés. Elle a presque disparu la bouvière en bonnet de nuit, en caraco crasseux, et en sabots difformes. Le goût de plaire à nos amis anglais chassera pour toujours ces horreurs de nos paysages agrestes.

Au soir, dans le meilleur hôtel d'Amiens, capitale de l'arrière, pour l'Artois, les jeunes officiers anglais qui devisent avant de rejoindre le front, semblent de fines demoiselles travesties en militaires d'opéra. Ils ont les gestes timides et grêles des pensionnaires bien élevées. Ils cachent leurs pieds sous leurs chaises pudiquement. Ils rougissent en parlant au maître d'hôtel, malgré leurs éperons et leurs guêtres de cuir rougeâtre, leur harnachement de combat, et sur l'épaule, leurs étuis à revolver. Des jeunes filles que Botticelli a peintes, selon les modèles venus d'Angleterre, et dont il a fait les anges délicieux de ses tableaux, ces chrétiens sont les descendants héroïques. Pour le cant, il faut se battre. *All right.* On y va, les ongles soigneusement taillés, roses. Et ce sera la prise de Loos, la défense d'Ypres, les victoires au nord de la Somme, les cadavres allemands tassés en monticules. De la tranchée où elle persiste, du ciel où elle vole, cette fine jeunesse fusille les gros garçons des Allemagnes, et les extermine.

V

Après une côte assez rude, et à la sortie de la sapinière que borde tant de clarté, l'espace de la campagne se développe contre le ciel très pur. Tout là-bas voici Notre-Dame-de-Lorette, à gauche, ce grand promontoire de terres blondes,

leur éperon qu'on se disputa, qui nous reste. A notre droite, par delà ce village dont un gros obus troua le clocher rose, maintes collines forestières tonnent, jusqu'aux tours en ruines de Saint-Éloi. Magnifique paysage de bataille au soleil d'automne qui décèle les avions du zénith, entourés, par instants, de flocons et de panaches, menaces des artilleries vigilantes.

Par le chemin qui traverse ce plateau, où nous marchons en dominant l'étendue, trottine un cheval gris devant le tapecu du paysan pressé de vendre ses poulets aux vatels des états-majors. Sauf ce fermier, personne dans les champs. Trop de « marmites » ont creusé partout ces excavations circulaires encore fraîches. Nous sommes seuls, le docteur F... et deux Croix-Rouges, à jouir de ce clair spectacle, de cet air limpide et frais qui frémit au passage des bolides, qui se plaint. La qualité de la lumière permet l'appréciation des longues distances très loin, par delà les bois de Bertonval, vers cette région où flamboient les éclatements des obus. Partis du nord allemand et de l'est français, ils pilent, après s'être croisés, les positions face à face des adversaires. On discerne nos fumées grises, celles plus noires des Boches. Les unes devant les autres, elles bondissent. Elles s'élèvent comme deux farandoles de fantômes qui se défieraient, qui s'épouvanteraient à l'envi par leurs gesticulations, par l'enflure rapide et prodigieuse de leurs formes, bientôt enfuies, évanouies dans l'atmosphère radieuse.

La gloire de la nature enveloppe la bataille des peuples luttant pour leurs vérités, pour leurs justices. Lutte qui s'exprime par ces danses de fantômes noirs et gris, là-bas, face à face, par ces jeux, au zénith, d'insectes stridents et de flocons empanachés, par cet orage grondant à l'horizon de la campagne et de l'azur, par ces coups sourdement assénés qui froissent l'épaisseur de l'air, par ces longs mugissements des trajectoires avant les chutes, avant les éruptions des volcans subits.

Qu'il fait beau ! Des pigeons voyagent à tire-d'aile. Des centaines de passereaux pépient dans les buissons. Ils ne semblent guère s'inquiéter des coups-sur-coups que l'artillerie lourde masquée dans les bois décerne à l'ennemi du Nord.

Pourtant l'air frissonne et tremble, broyé par les vols successifs des obus. Nous entrons dans les bois. Une ramille à la bouche, deux soldats casqués, la capote ouverte, musardent le long d'un sentier. On les croirait permissionnaires d'un dimanche flânant autour de leur garnison. Dans le fond d'une sablière, dans la mare, quelques autres savonnent du linge à carreaux. Tout un camp s'abrite sous la futaie. Des chevaux sages s'émouchent attachés à la file. Devant les cabanes, il y a des bancs, des tables rustiques, faits d'arbres voisins. Les sous-officiers écrivent. On joue aux cartes paisiblement. On répare des harnais. On fourbit des armes. Nous suivons la lisière de la forêt. Elle se hérisse sur la hauteur. Dans le bas, la vallée est pleine de troupes assises, en attente, derrière les faisceaux. Sur la route qui la limite, l'antique chaussée de Brunehaut, les convois se succèdent; les escadrons et les batteries trottent; l'infanterie marche dans la poussière. Au delà, vers le sud-ouest, c'est la campagne plate, nue, dorée par le soleil contre lequel défilent ces artilleries, ces bataillons, ces prolonges. Sans fin, toute la force d'une armée se déplace en retentissant. Dans le ciel, les insectes mécaniques se poursuivent, se mitraillent, s'attirent la menace de nombreux flocons.

Au pas et par quatre, ses capitaines à cheval, en un chemin d'ornières sèches, de cratères, de cailloux bousculés, un bataillon débouche. Les fronts hauts ruissellent sous le casque bleu. Les échines ne se courbent pas sous le faix du sac. Ces guerriers reviennent du feu comme s'ils revenaient de la parade. Évidemment ils tirent vanité de leurs pas fidèles au rythme, de leurs files en ordre, de leurs mains gauches qui balancent ensemble, de leurs fusils pareillement obliques sur toutes les épaules. Cela pour l'admiration des camarades accourus de leurs huttes champêtres, comme si la vue d'un bataillon leur était une distraction rare. On se murmure le numéro du régiment modèle. Il donna l'exemple en plusieurs combats fameux livrés sur ce territoire qui supporte Souchez, Givenchy, Aix-Noulette, La Targette, Neuville-Saint-Vaast, Saint-Éloi. Tout ce sol, maintenant, nous le gardons à jamais. Debout autour de sa cuisine roulante, une section territoriale, afin de mieux voir la belle troupe, cesse de grignoter, à la pointe du couteau, ses morceaux de

bœuf. D'aucuns oublient de siroter le vin du quart. D'autres ne mordent plus leur pain de munition. Personne ne hume plus la soupe des gamelles qui luisent en tant de mains. Lui-même le cuisinier demeure immobile avec sa cuiller à pot plongeant parmi les lentilles qui mijotent dans la grande cuve de fer sur roues, entre le tuyau de sa cheminée et les deux croupes des chevaux patients.

Lourds et larges, ces hoplites nous vantent la vaillance de certains régiments, de la division marocaine qui s'élança, tel jour de printemps, vers la colline 140. Ces doigts rugueux nous indiquent vaguement la direction par delà les collines et les futaies. Là-bas, donc, la profondeur entière des lignes ennemies fut traversée. On nous le jure. On imite, du geste, l'étonnement des turcos qui, ne trouvant plus rien devant eux, tournèrent à droite. Ce point nous est indiqué par l'adjudant. Il a la barbiche de Don Quichotte. Dans le nord-ouest de Neuville-Saint-Vaast pris à revers, Marocains et Sénégalais, diables olivâtres et démons noirs, fusillèrent la masse teutonne surprise, la trouèrent de leurs baïonnettes. Ainsi nous le mime une gesticulation enthousiaste. Ils s'emparèrent aisément de mille trophées. . . . . Le monsieur corpulent, bien rasé, sous un casque trop petit, objecte qu'on ne peut faire avancer de nombreuses troupes en terrain découvert, durant la bataille, à travers les barrages du tir ennemi, parmi les cadavres, les blessés, les éclopés, sans énerver les troupes de renfort, sans les exposer à subir de graves pertes, avant même leur déploiement sur le terrain conquis. « Oui, mais,... remarque l'adjudant,... si on les amène par les boyaux et les tranchées, on consomme un temps considérable. Des heures et des heures. Aussi leur secours est-il tardif. . . . . » La solution, d'après le sacristain, consisterait à doubler ou tripler encore les effectifs de l'attaque. Elle marcherait ainsi, tout de suite, avec ses réserves. . . . . Converger tous derrière la division que les hasards du combat ont entrainée, tout à coup, par-dessus les lignes ennemies. La dynamique de l'eau. C'est la théorie énoncée par les meilleurs chefs. La masse doit suivre le courant qui se fraye

passage. . . . . .
. . . . . C'est également l'avis du monsieur trop large pour son casque, banquier sans doute au civil. Le rubis de sa bague déclare son opulence, bien qu'il ait les mains graisseuses en ce moment. Ses chaussures fauves de veneur ne décèlent pas moins des habitudes quelque peu fastueuses.

Il cite un article du *Times*. Mais l'apparition au ciel d'un avion, que pourchassent à grand bruit des shrapnells floconneux, détourne de cette intéressante controverse l'attention des autres territoriaux. Ces événements célestes, malgré leur fréquence, amusent toujours les fantassins. Ils s'excitent comme aux courses. Un peu plus ils useraient du pari mutuel. Ils se croient sur la pelouse. Néanmoins l'adjudant frondeur s'intéresse davantage à ses critiques. Il aime parler, se faire valoir. Suivant lui, on eut bien tort de battre en retraite si précipitamment après Charleroi, jusqu'à la Seine ; ou presque. Il était de cette retraite . . . . . .
. . . . . .
. . . . . : « Sarrail les tenait à la gorge dans l'Est, ... ajoute l'adjudant dont la barbiche frétille. — Le vingtième corps les battait à plates coutures devant Nancy, ... rappelle un petit jeune homme malingre et caporal.
. . . . . .
. . . . . Ils ne pouvaient, ils ne peuvent qu'être battus, chassés, reconduits sur le Rhin, rejetés sur Berlin. Ce sera dur. Ce sera long. Ça se fera. Depuis La Marne les Barbares ont été battus partout, sauf à Soissons. « On les aura ! » Et, sur un coup de sifflet, les faisceaux sont rompus, les rangs formés, les fusils en main. La colonne bleue gravit la pente, s'enfonce par le bois. Cependant sa cuisine qui repart vers l'arrière emporte, au pas de ses chevaux, la vaisselle d'étain suspendue à son ventre bouillonnant.

Nous aussi montons par la futaie. C'est un décor d'opéra, le décor de forêt à plusieurs plans, avec les sentiers obliques pour la descente du baryton, un sergent, des « fermes » pour la mise en groupes des chœurs, le défilé des cyclistes, et l'ascension du héros vers le ciel, son glaive au flanc, son ut de poitrine à la bouche. De la gueule d'invisibles canons, mais tout proches, le

départ, coup sur coup, des gros obus fait retentir l'espace, frémir les feuillages et sursauter les nerfs. Le sol gronde. L'air tremble. Le ciel doit se fêler par-dessus les voûtes épaisses de verdure. Ce fracas épouvantable dans les bocages que traversent les rayons de lumière horizontale ne gêne pas les joueurs de manille assis sur le vieux chêne abattu devant leur cabane, que des feuillages dorés ou rougis par l'automne enguirlandent. Les feux de bivouacs flambent les chaudrons des artilleurs qui menuisent des poutres à la doloire. Sous un dais de branches se dissimulent ici l'automobile de liaison ; et là, le bureau des téléphonistes. Des lessives, en séchant, pavoisent une clairière où des chevaux broutent, tranquilles malgré les mouches. Véritable paysage d'églogue. La mémoire se récite les vers très connus de Virgile. Il y a même une croix sur un tertre pour l'élégie. Les artilleurs sont les faunes de ces bocages. Les dryades et les oréades se cachent. L'air est trop fracassé, à chaque seconde. Il faut descendre dans les combes, escalader les buttes, et, vers l'orée du bois, en haut d'une cime, on voit de jeunes hommes à la file porter sur l'épaule, chacun, leur obus brun qu'ils viennent de choisir au fond d'une cave casematée.

Les monstres sont là, tout en haut de la crête, sous une nef de verdure épanouie. Du plus proche, le long col d'acier vise le ciel, crache un étendard de feu, tonne ; et l'affût recule selon le tour de ses roues engagées dans leurs chapelets d'épaisses palettes, afin de ne pas s'embourber au cœur du sol ameubli. L'oiseau de mort vole. Il déchire l'air longuement, très loin, à travers les bois, par-dessus les monts, vers la plaine qui s'étend de Souchez à Vimy, car la race barbare s'y tapit encore dans ses tranchées, dans ses cavernes, dans ses gîtes pouilleux et puants.

Les voix des chefs commandent, claires, mâles, le feu de la batterie qui s'active. Une buée blanchâtre plane autour des canons, des servants. Ils courent. Ils s'empressent. Ils se crient les nombres fatidiques de la visée. Plaisantant, ils font tonner les monstres énormes et s'envoler maints oiseaux de mort. Leur mugissement grandit, s'exalte, décroit, murmure et s'éperd sans que nous entendions le cataclysme de l'arrivée, sans que nous puissions voir le volcan bondir là-bas

avec ses fantômes de flammes et de ténèbres sulfureuses, comme sur le plateau de Bertonval.

Au sortir du bois, par l'est, j'ai dû reconnaître les tours de l'Abbaye de Saint-Éloi en ces ruines, d'ailleurs superbes, que nous sculptèrent les hasards du bombardement. Deux aiguilles de pierres rosées, dentelées, toutes droites dans l'azur, une sorte de donjon éventré, dont la partie supérieure a fondu toute au feu des catastrophes : cela se dresse si noblement douloureux dans l'or du jour limpide. Entre ces ruines et l'éperon de terres blondes qui supporte Notre-Dame-de-Lorette, une suite de hauteurs s'allonge couronnée par le plus beau paysage forestier, et qui tonne à pleine voix, coup sur coup. Au pied de ces collines, les bataillons d'une brigade bleue bivouaquent, multitudes casquées, armées. Pareilles aux foules saintes des croisades, elles sont prêtes à risquer franchement leurs mille et mille vies, leurs mille et mille jeunesses, leurs amours et leurs espérances, leurs voluptés, afin que le Barbare soit chassé de cet Artois plantureux. En arrière, sur la Chaussée de Brunehaut, l'armée défile dans le poudroiement du soleil, avec ses artilleries trottantes, ses automobiles rugissants, ses infanteries solides, redoutables, attentives pour le beau combat des avions rapides et des shrapnells floconneux aux prises là-haut, dans la profondeur de l'azur.

(La fin prochainement.)

PAUL ADAM

LE CARAVANSÉRAIL[1]

IX

LA VIE QUOTIDIENNE

Irène pouvait-elle ignorer que déjà l'heure civile ne coïncide pas avec l'heure astronomique, mais que le temps de la sensibilité concorde bien moins encore avec celui que marquent les horloges? On mesure celui-ci au pendule, dont les oscillations sont en nombre égal chaque jour que Dieu fait : pour la sensibilité, qui ne compte pas les heures, et qui les sent, il est des journées plus longues que des années entières, d'autres sont comme si elles n'étaient pas.

Parce que son cœur avait mené un train fou cependant que la petite aiguille faisait à peine deux fois le tour du cadran, Irène se flattait de continuer ce vertige, de vivre désormais une « vie intense », qui l'effrayait un peu, mais qui surtout l'enivrait. C'est qu'elle avait peu d'expérience ou de philosophie. Ces belles heures de début, toujours si pleines, ne présagent rien pour l'avenir. Il faut se hâter de les cueillir, de les goûter, prendre au comptant ce qu'elles nous offrent, et ne nous point payer de promesses qu'elles ne nous font pas. Par comparaison, les heures qui suivirent parurent à Irène

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre et du 1er novembre 1916.

lentes et mornes. Ces petites comédies de la vie sont toutes dans le premier acte. Ensuite, elles traînent, et ce n'est pas la réalité qui leur donne, ce sont les personnages eux-mêmes qui leur supposent un dénouement.

Irène s'attendait qu'à l'auberge, au caravansérail, comme elle disait, la vie fût quelque peu bohème. Elle ne craignait pas la fantaisie : elle eut une surprise, et même une petite déception. Le *Titanic* n'était pas le couvent ; mais la règle, sans être austère, y était rigoureuse.

Elle ne tenait pas à déjeuner, tantôt sur le coup de midi, tantôt sur le coup de deux heures, comme c'était l'usage rue Saint-Dominique ; elle ne cessait point de pester, en temps normal, soit contre le retard invraisemblable des repas, ou leur avance, à tel point excessive que ce n'était plus avance, mais, pour emprunter le langage des prophètes modernes, « anticipation ». Elle vit qu'elle n'avait pas su connaître son bonheur, quand elle fut astreinte aux heures fixes, et appelée au réfectoire par la cloche.

On laissait bien aux pensionnaires une certaine latitude, et quand ils paraissaient dans la salle à manger un quart d'heure ou une demi-heure plus tard que ne voulait la discipline, on ne les accueillait pas avec moins de grâce ; mais on leur faisait délicatement comprendre qu'ils dérangeaient le service, en les servant avec une lenteur ou une précipitation également désespérantes. La cuisine, assez bonne, cessait d'être comestible. Il manquait ceci ou cela. Enfin, on ne grondait pas les coupables, mais on avait l'air de les mettre en pénitence.

L'obligation fâchait Irène, mais elle obéissait à l'horaire, pour déjeuner et dîner en nombreuse compagnie. Parmi les « résidents », les uns lui étaient agréables à voir, les autres désagréables, tous lui étaient déjà nécessaires, par la force de l'habitude. Au surplus, la princesse était intraitable sur l'article de la ponctualité.

— C'est, — disait-elle, — une question de convenance.

Et quand elle avait dit *C'est une question de convenance*, c'était comme si le notaire y avait passé. Elle alléguait d'autres raisons, d'économie domestique, à quoi elle se piquait de se connaître depuis les événements.

— Lorsque l'on a, — disait-elle, — tout ce que nous avons

ici, pour un prix dérisoire, fabuleux, pour douze francs par jour...

— Pardon, — interrompait Irène, — nous payons par jour deux cent quarante francs.

— Parce que j'ai fait la folie — que je ne regrette pas — de louer un appartement ravissant ! Mais nous n'aurions pas un plat de moins pour douze francs si nous logions au troisième. Monsieur Orcemont, monsieur le baron de Chambly et monsieur le marquis de Sainte-Honorine logent au troisième étage ; ils paient douze francs par jour l'un dans l'autre...

— Maman !... « l'un dans l'autre » !

— Ils paient douze francs par jour, — poursuivait Sophie-Daphné sans perdre pour si peu le fil, — et je n'ai jamais observé qu'on les mît à la ration. Eh bien, je vous répète que ce bon marché est inouï. Il n'est possible que si on supprime le *coulage*. Vous ne savez pas ce que c'est que le *coulage*. Moi qui dirige ma maison, je le sais. Moi qui tiens la queue de la poêle...

— Toi ?

— Je vous dis que le gérant de cet hôtel fait chaque jour, deux fois par jour, un véritable tour de force. Nous avons intérêt à lui faciliter ce tour de force. Nous serions dans de beaux draps s'il fermait boutique !

— Bah ! — disait Irène pour la taquiner, — cela durera bien autant que nous.

— Autant que nous?

— Vous savez bien ce que monsieur de Chambly vous a parié : dans trois mois, jour pour jour...

— Eh bien, ma chère, si vous teniez les comptes d'une maison, vous sauriez qu'avec le *coulage* cela ne durerait même pas trois mois.

Si attentive que fût la princesse à ménager les intérêts de l'administration, à respecter les convenances et à n'humilier point les autres pensionnaires, elle n'aurait pu s'astreindre à un horaire fixe, si elle n'avait eu de surcroît des raisons de le faire médicales. Presque tous les mobiles d'action de Sophie-Daphné étaient de l'ordre médical.

Naguère, lorsqu'elle se désheurait de parti pris, son incohérence naturelle n'en était point cause : elle suivait les conseils

d'un original de médecin, dont la spécialité était la cure des malades imaginaires, et qui les guérissait fort bien en les ahurissant. Comme elle se figurait avoir perdu l'appétit au point qu'elle le perdit tout de bon (elle qui ordinairement dévorait), ce médecin lui persuada qu'elle devait chaque matin, au moment juste de son réveil, fixer d'inspiration l'heure de son repas, et s'écrier, par exemple : « Tiens ! aujourd'hui j'aurai faim à onze heures trente-cinq », ou : « J'aurai faim à midi vingt-deux. » Ensuite elle n'en devait plus démordre. On ne saurait nier que ce régime absurde lui réussît parfaitement. Elle était prête d'en changer, dût-elle reperdre l'appétit ; mais elle eût préféré, cela se conçoit, en changer sans le perdre.

Elle rencontra au *Titanic* même, à point nommé, un jeune médecin, qui logeait à l'hôtel bien qu'il fût mobilisé. Tous les médecins lui inspiraient confiance, mais plus particulièrement, en temps de guerre, les médecins-majors. Elle commençait même à douter de son précédent sauveur, qui n'avait jamais porté l'uniforme, et de plus était mort depuis plusieurs années. Elle consulta en tremblant le jeune major. Il admira sans restriction le traitement de son grand confrère, mais assura à Sophie-Daphné qu'une telle hygiène n'était bonne que pour la paix, et lui ordonna de se régler comme une machine jusqu'à la fin des hostilités. Elle était trop tyrannique, elle aimait trop d'ailleurs M. Gilet et Irène, pour ne pas les régler aussi comme des machines, dans leur intérêt.

Rosa entrait donc chez elle invariablement à neuf heures.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, — disait invariablement Sophie-Daphné. — Avertissez à l'office que je déjeunerai dans mon appartement.

Elle sonnait une demi-heure plus tard pour annoncer qu'elle allait faire l'effort de se lever et qu'elle essaierait de déjeuner à table. A midi vingt-cinq, elle apparaissait dans la salle à manger, distribuait des sourires aux quatre points cardinaux, s'asseyait, et voulait être servie aussitôt assise : de même que les souverains veulent que le rideau se lève dès leur arrivée, quand ils honorent le théâtre de leur présence.

De même encore que les souverains à leur grand couvert, elle déjeunait pour la galerie. Elle ne doutait point que tous les assis-

tants n'interrompissent leur repas afin de la voir prendre le sien, et elle semblait croire que ce fût une des fonctions de sa charge. Cependant, elle soutenait à très haute voix, pour que nul n'en perdît rien, avec Irène et M. Gilet, une conversation à bâtons rompus, qui n'était qu'un perpétuel soliloque. Elle causait comme les étoiles jouent *la Dame aux Camélias* en tournée, en coupant toutes les répliques d'Armand Duval. M. Gilet était dans le troisième dessous, et Irène réduite à regarder dans la salle. Irène ne s'en plaignait pas : elle regardait Serge, mais ne pouvait, hélas ! le contempler qu'à peine un quart d'heure, puisque, bien avant la fin du service, il partait pour le collège.

Après déjeuner, les convives, qui se levaient tous la fois, échangeaient par procédé quelques mots, d'autant plus insignifiants que c'étaient toujours les mêmes. La guerre devant, ne fût-ce que par convenance, passer au premier plan, ils commentaient d'abord le communiqué de vingt-trois heures, bien qu'ils l'eussent déjà fait hier soir. Ils en étaient quittes pour se répéter, à moins que la nuit, qui porte conseil, ne leur eût inspiré quelques réflexions supplémentaires; mais, ordinairement, ils avaient plutôt dormi que réfléchi.

Ils se demandaient ensuite s'ils avaient les uns ou les autres des nouvelles de contrebande ; mais c'était le privilège du baron de Chambly, qui ne voulait faire part de ses clartés que dans le salon, tout en prenant le café. On le suppliait en vain. Les plus inoccupés avaient cent choses à faire, pas un instant à perdre, et étaient résolus de prendre le café dans la salle. La curiosité l'emportait : ils passaient dans le salon au moment même qu'ils disaient qu'ils n'y passeraient point, et les maîtres d'hôtel les y suivaient en maugréant :

— Ils ne savent pas ce qu'ils veulent !

Dès que l'on se trouvait réuni dans le salon, c'était de nouvelles cérémonies et des compliments de style. L'on recommençait de se souhaiter la bienvenue chaque fois que l'on changeait de place. Toutefois l'influence du milieu modifiait plaisamment les formes de la politesse. Les hôtes du *Titanic* n'oubliaient point qu'ils étaient dans un hôtel et n'y pouvaient avoir que des états d'âme de sanatorium. Ils ne se posaient

point de ces questions oiseuses que l'on n'écoute que d'une oreille et à quoi les gens les mieux élevés ne prennent seulement pas la peine de répondre. Ils s'interrogeaient avec la dernière précision sur leurs diathèses et sur leurs divers régimes. Ils se demandaient, avec un intérêt sincère, ce n'est pas assez dire : avec une véritable compassion, comment ils avaient supporté la nuit précédente, et si leur réveil avait été bon ; ils se répondaient comme les malades minutieux et accoutumés au dédoublement psychologique répondent au médecin. Ils expliquaient leur caractère et leurs affections. Ils n'allaient pas jusqu'à s'aimer les uns les autres : ils se plaignaient les uns les autres, C'est toujours cela.

Après cette confession, ou plutôt cette consultation publique, on entendait les oracles du baron de Chambly. Il les proférait d'un ton suffisant, mais d'un air de distraction, et n'assistait pas à la critique. Il s'en allait, disait-on, là où il avait coutume de rencontrer des duchesses. On se livrait alors, en prenant ses fausses nouvelles pour thème, au petit jeu des « considérations ». Celles de madame la princesse de Samos étaient toujours les plus originales. Malheureusement, M. Moreau-Delval était bientôt obligé de « s'arracher », appelé dehors par ses affaires de finance. Madame Moreau-Delval tenait un peu plus longtemps. Elle prêtait à Sophie-Daphné une attention infiniment respectueuse. Mais, le devoir avant tout, et quand elle lui avait prêté attention un quart d'heure, elle déclarait en soupirant qu'elle ne pouvait pas faire attendre davantage ses chers blessés.

La princesse jetait alors un furtif regard sur sa montre, et voyant qu'il était trois heures, elle poussait les hauts cris. Elle déclarait, dans les mêmes termes chaque jour, que ne pouvant faire toutes les innombrables choses qu'elle avait à faire, elle aimait mieux ne rien faire du tout que d'en faire la moitié. En conséquence, elle était libre comme l'air, jusqu'à cinq heures. A ce moment, Démètre, qui ne s'était pas encore manifesté, avait toujours à lui proposer quelque partie, qu'elle acceptait avec une joie contrainte et de petits gloussements de timidité.

— Vous êtes trop aimable, lui disait-elle,

Elle entendait à la lettre qu'il l'était trop ; mais rien n'eût

déterminé la princesse de Samos à humilier M. Démètre Lilienthal par un refus.

Démètre ne variait guère ses propositions : non qu'il manquât de fantaisie, mais Paris n'était plus ville de ressources. Les grands jours, il entraînait Sophie-Daphné à la maison de danses (où elle jurait chaque fois qu'elle ne remettrait pas les pieds) ; les jours ordinaires, il la régalait de muffins et de thé au Ciro's, chez Rumpelmayer ou à la fameuse pâtisserie hongroise, qui avait dû fermer le lendemain de la mobilisation parce qu'elle était hongroise, mais qui venait de cesser d'être hongroise pour rouvrir. La princesse ne se lassait point de goûter dans cette pâtisserie, chez Rumpelmayer ou au Ciro's ; elle ne se lassait pas non plus de protester qu'elle était révoltée positivement d'y rencontrer tant de gens qui ne paraissaient point se douter qu'il y eût la guerre.

Irène souffrait de cette vue bien davantage, mais était douée d'une inconséquence héréditaire et jurait aussi chaque jour qu'on ne l'y prendrait plus : il suffisait que Démètre lui assenât un regard de ses trop beaux yeux, et dît, négligemment : « La princesse Irène vient avec nous? » pour qu'elle répondît de la plus mauvaise grâce, mais avec une obéissance passive :

— Naturellement ! Où voulez-vous que j'aille?

Cette docilité, à quoi elle-même ne concevait rien, la mettait hors d'elle. D'où procédait le pouvoir de cet individu, qu'elle subissait? Pas de ses yeux, toujours ! Elle en avait vu bien d'autres en Orient, où le premier marchand de nougats venu a des yeux des mille et une nuits. Elle enrageait d'obéir à Démètre, elle se vengeait par d'inutiles rebuffades, et finalement lui cédait toujours.

Elle lui dit une fois :

— Pourquoi avez-vous la manie de m'appeler princesse Irène? Est-ce pour les garçons? Je ne suis pas princesse ! Maman, à la rigueur : pas moi. Moi, je m'appelle mademoiselle. Mademoiselle Irène Crandiropoulo.

Sophie-Daphné eut une crise de nerfs. M. Gilet intervint.

— Voulez-vous faire mourir votre mère? — dit-il d'un ton tragique.

— Si votre père était là pour vous entendre... pauvre prince !... — dit Sophie-Daphné, — il vous renierait.

— Parce que je ne le renie pas? C'est impayable !

— Je crois, — dit le Démètre avec une admirable impassibilité, — que je ferai mieux d'aller chercher le taxi moi-même : les chasseurs n'en finissent pas.

Quand il revint, Irène avait consenti d'oublier qu'elle s'appelait Crandiropoulo et qu'un prince de Samos n'est pas né.

Irène acceptait chaque jour l'invitation de Démètre, qui était pour elle une corvée ; mais chaque jour, quand madame Moreau-Delval disait : « Je ne puis faire attendre mes chers blessés », elle mourait d'envie de dire : « Je vais avec vous », et jamais ces mots si simples n'avaient pu sortir de ses lèvres. Elle s'était promis d'abord de fréquenter le moins possible les neutres ou les civils bien portants de l'hôtel, de voisiner avec les héros de l'hôpital ; et depuis qu'elle avait vu devant la porte, sur une civière, un vrai blessé, de la veille, encore revêtu de la boue illustre des tranchées, elle n'osait plus lever les yeux sur eux. Quand elle rencontrait même, dans les couloirs, un convalescent, elle se rangeait. Ce n'était pas répugnance physique, ni peur, mais plutôt une timidité. N'importe, elle en avait honte et remords. Elle rougissait de n'avoir pas su se vaincre, ni revendiquer l'humble et noble tâche où elle aspirait de tout son cœur ; de mener, dans ce Paris sublime de la guerre, une vie parisienne d'avant la guerre, la plus vaine, la plus futile, — la plus assommante —, à la remorque d'un rastaquouère suspect, qui ne lui répugnait pas moins physiquement que moralement, et qui avait anéanti son libre arbitre.

Du moins, la gêne quotidienne prenait fin à quatre heures trois quarts. Sophie-Daphné, à ce moment précis, déclarait qu'elle n'avait que le temps de rentrer pour sa réception. Elle ouvrait ses salons, chaque jour, de cinq à sept, ainsi qu'elle l'avait fait pressentir à Son Altesse Royale madame la duchesse Ulrique-Éléonore.

Elle ne les ouvrait point, par principe, aux pensionnaires du *Titanic*, à ceux même qu'elle honorait de sa plus particulière faveur. Grâce à cette exclusion, Irène était délivrée de Démètre deux heures durant, et ne manquait donc point de rentrer avec sa mère ni de l'aider à recevoir. Mais le plaisant est qu'elles ne recevaient à peu près personne.

Les relations de la princesse étaient considérables et de la plus comique diversité. D'abord, elle était censée faire partie du faubourg Saint-Germain. En qualité d'orientale, elle pensait avoir des obligations envers toute la colonie ottomane, grecque, balkanique, les Égyptiens et les indigènes de l'Asie Mineure. Comme étrangère, à un titre plus général, elle se faisait un devoir d'accueillir tout ce qui était parisien de résidence, et d'origine étranger, depuis les gens les plus honorables jusqu'aux chevaliers d'industrie et aux aventurières. Enfin, elle avait un faible pour les Transatlantiques, c'est-à-dire pour les Américaines qui passent l'eau, et par leur entremise s'insinuait dans le monde des théâtres sans se décréditer dans le grand monde : attendu que les unes ont épousé des nobles de France ou d'Angleterre, les autres sont devenues comédiennes, mais ni les duchesses ni les actrices n'oublient qu'elles furent amies d'enfance ; elles vont prendre le thé aux mêmes endroits, et parlent français pour avoir l'occasion de se tutoyer. Sophie-Daphné avait même des ramifications, si l'on peut dire, dans le monde du commerce, toujours grâce aux Transatlantiques, dont la plupart témoignent une sorte de génie pour l'ameublement : elles ne seraient pas américaines si elles ne tiraient point parti d'une faculté qui peut être d'un bon rapport.

Toute cette armée de relations s'était dispersée dès le début de la guerre. Les Transatlantiques avaient repassé l'eau. Les Orientaux faisaient déjà preuve d'une prudence et d'une réserve dont, un peu plus tard, on a démêlé les motifs. Quant aux amies françaises de Sophie-Daphné, outre qu'elles étaient fort occupées à leurs œuvres de guerre, elles ne se souciaient point, jusqu'à nouvel ordre, de fréquenter trop ouvertement chez une princesse de Samos. Quelques-unes vinrent, et ne revinrent pas. Les autres ne trouvèrent même pas le temps de répondre à son invitation. Sophie-Daphné n'en accusa que la poste. Elle se vit presque uniquement réduite à la duchesse Ulrique-Éléonore, qui, elle, vint dès le premier jour, et ensuite tous les jours, tantôt seule, tantôt escortée de M. le comte de La Baule. La première visite, qu'elle fit seule, n'avait pas été cependant pour l'encourager.

Elle ordonna au valet de pied d'explorer les abords du

Titanic, pour s'assurer qu'en descendant de voiture, elle ne s'y trouverait point, comme la veille, face à face avec un héros blessé. Sur le rapport favorable de cet agent, elle se risqua. Elle dépêcha le même valet de pied en pointe d'avant-garde au bureau de l'hôtel, pour demander qu'un domestique menât Son Altesse Royale madame la duchesse Ulrique-Éléonore jusqu'au seuil des appartements de madame la princesse de Samos. Les employés et laquais d'hôtels parisiens sont un peu blasés de la noblesse cosmopolite. Néanmoins, comme ils n'en voyaient presque plus depuis le mois d'août 1914, ils firent sensiblement plus de frais pour Son Altesse Royale qu'ils n'eussent fait en d'autres temps, et on la conduisit où elle souhaitait d'aller, avec le même cérémonial que l'administrateur de la Comédie-Française conduit à leur loge les souverains étrangers : il n'y manquait que le flambeau, superflu en plein midi.

Le laquais du *Titanic* pénétra dans l'antichambre privée de la princesse, où, si l'on ose dire, il passa en consigne Éléonore à Eprouhimov. Ce jour-là, Eprouhimov, après une longue méditation, avait opté pour le costume de Daphnis. La duchesse fut à la fois si enthousiasmée de sa beauté saisissante et si égayée de sa tenue originale qu'elle se mit dès lors à parler toute seule et à faire autant de bruit que toute une volière.

La vue de Sophie-Daphné n'aurait point dû ralentir ce flux de paroles; mais, si dépourvue que fût Éléonore de tout esprit d'observation, elle ne put se défendre de remarquer que la princesse de Samos ne lui sautait point au cou.

Sans doute, Sophie-Daphné ne se permit aucune infraction à l'étiquette des cours ni à l'étiquette bourgeoise ; et en même temps qu'elle faisait à Ulrique-Éléonore toutes les révérences qu'elle lui devait faire, elle glapissait comme une marchande du Temple :

— Que c'est donc aimable à Votre Altesse Royale ! Irène, ma chère, voyez donc ! Son Altesse Royale la duchesse Ulrique-Éléonore qui nous fait l'honneur de nous rendre visite !

Mais le ton, qui fait la chanson, était vraiment extraordinaire. Chaque mot, si l'on tenait compte de la musique et des sous-entendus, signifiait : « Toi, je vais te servir ton paquet tout à l'heure. » Sophie-Daphné, en outre, exécutait une

mimique, dont le genre n'est pas goûté chez les grands ni dans la bourgeoisie bien élevée. Elle clignait des yeux en regardant tour à tour Ulrique-Éléonore et Daphnis-Eprouhimov couché par terre sur de nombreux coussins. Elle faisait de petits grognements, de petits ricanements d'une impertinence inouïe. Enfin, elle faillit décontenancer Son Altesse Royale, ce qui est ordinairement une entreprise au-dessus des forces humaines.

Toutefois, comme il n'arrivait rien de pis, Ulrique-Éléonore déjà se remettait. Elle accepta sans méfiance la tasse de thé que la princesse de Samos lui offrait, avec un demi-plongeon. Sophie-Daphné lui dit alors, à brûle-pourpoint :

— Il paraît que Votre Altesse Royale est *philoboche*? Parfaitement ! C'est un bruit qui court. Je n'ai pas à critiquer les opinions de Votre Altesse Royale. Elle pense ce qu'Elle veut. Moi aussi. Le devoir m'oblige de L'avertir que moi, j'ai horreur des Boches. J'en ai horreur. Parfaitement ! Les amis de nos ennemis ne sont pas nos amis. Voilà ce que je devais dire tout de suite... tout de suite... à Votre Altesse Royale, afin qu'il n'y eût pas de malentendu entre Elle et moi.

— Comme vous avez raison ! — s'écria la duchesse, interloquée cependant.

— Je crois me souvenir, — poursuivit Sophie-Daphné avec une aisance remarquable, — que Votre Altesse prend trois morceaux?

— Deux seulement, — dit Éléonore.

Sophie-Daphné se tourna fièrement vers sa fille (qui, pour tout l'or du monde, n'eût point manqué une pareille séance).

— Vous voyez, Irène, — dit-elle, — que je ne mâche pas ce que j'ai sur le cœur.

— Tu as le courage de ton opinion, — dit Irène.

— C'est très beau ! — s'écria la duchesse... — Merci... Un nuage à peine... C'est très beau... Nous ne sommes pas habituée... Et comme je vous remercie de m'offrir une occasion de m'expliquer publiquement ! Je dis « publiquement »...

— Irène, présentez donc ces excellentes galettes de plomb à Son Altesse Royale, *qui n'a rien à se mettre en bouche.*

— Merci, mais je ne dînerais pas... Je dis « publiquement » bien que nous soyons entre nous ; car je ne doute pas que vous

n'ayez à cœur de me disculper vous-même et de publier mes propos... Oui, je sais, chère princesse... Il est exquis ! Le prenez-vous toujours avenue d'Antin?... Je sais que de méchantes gens ont raconté sur moi cette perfidie. N'a-t-on pas été jusqu'à prétendre qu'il était question de m'expulser?

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit ! — s'écria Sophie-Daphné avec la dernière maladresse.

— J'en étais sûre ! — dit la duchesse. — Vous savez que j'adore la France.

— N'en parlons plus, — dit Sophie-Daphné qui avait hâte d'être persuadée.

— Je ne suis pas raisonnable, — dit Ulrique-Éléonore, qui, dans son trouble, dévorait toutes les galettes. — Le pain est mauvais et j'ai grand'peine à me passer de croissants, mais la pâtisserie n'a pas déchu. Paris est toujours Paris.

Malgré le dénouement pacifique de la scène, malgré le plaisir qu'elle éprouvait à contempler les jambes d'Eprouhimov, ses bras et une au moins de ses épaules, elle avait une certaine impatience de s'en aller. Elle brusqua les adieux. Sophie-Daphné, qui n'avait pas compté d'être si brave, trépignait, à la lettre, et n'attendit pas même que la porte fût refermée pour laisser éclater sa joie.

Tout cela n'empêcha point Ulrique-Éléonore de revenir le lendemain, et même de revenir beaucoup plus tôt, afin de ne trouver pas la princesse à l'hôtel, et de l'attendre. Sophie-Daphné, en effet, n'était pas encore rentrée, et ce fut Eprouhimov qui tint compagnie quelques instants à Son Altesse Royale. Il avait peu de conversation. Cependant, la princesse de Samos, Irène et M. Gilet entendirent dès le vestibule le bruit d'une dispute fort vive. Un peu émus, ils firent irruption dans le salon Louis XV, où ils trouvèrent Narcisse — Eprouhimov était déguisé cette fois en Narcisse — ils le trouvèrent à si grande distance d'Urique-Éléonore qu'on doit dire que leur attitude ne laissait aucun doute : mais il faut l'entendre à rebours des procès-verbaux de flagrant délit. Ils comprirent d'autant moins qu'Ulrique-Éléonore s'écriât :

— Mais, chère princesse, vous arrivez à point! Ce maraud ne me manquait-il point de respect?

Il est vrai que cette expression peut aussi être prise dans

deux sens tout différents. Quel que fût celui des deux où le prenait Ulrique-Éléonore, Narcisse protesta de l'air le plus indigné, en secouant négativement la tête de droite à gauche et de gauche à droite avec une sincérité évidente.

Cette seconde mésaventure, un peu mystérieuse, n'empêcha point encore la duchesse de revenir et d'adopter dorénavant l'appartement de madame la princesse de Samos pour sa maison de thé. Quand elle était repue, elle demeurait encore à bavarder une demi-heure ; dès qu'elle était partie, Sophie-Daphné et Irène s'habillaient pour le dîner.

Tout se passait ensuite comme le premier soir, sauf qu'à dix heures moins cinq, Serge Moreau-Delval disait tout bas à Irène :

— Je monte travailler. Vous allez venir?

Du même ton qu'il eût dit à sa maman :

— Tu n'oublieras pas de venir me border dans mon lit?

Elle répondait d'un mouvement des paupières, d'un sourire qui n'était visible que pour lui. Au dernier coup de dix heures, elle s'échappait à son tour du salon, mais sans aucune dissimulation ni aucune hypocrisie. Elle montait très lentement, et cependant elle avait le souffle un peu court. Elle frappait à la porte de Serge. Il disait, de sa voix mal posée, mais musicale :

— Entrez !

Elle entrait. Elle le voyait sagement assis devant sa table, et déjà au travail. Il se tenait très bien, très droit. Il ne tournait pas la tête pour la regarder venir. Elle venait par derrière, posait ses deux mains douces sur les épaules un peu étroites, un peu frêles, de Serge, et lui disait :

— Voyons, qu'est-ce que nous avons à faire, ce soir?

Et ce n'est qu'à ce moment-là de la journée qu'elle commençait de vivre, — pour une heure, — à peine.

X

LE MASQUE ET LE VISAGE DE CHÉRUBIN

Cette heure que *vivait* Irène chaque soir auprès de Serge, et la seule des vingt-quatre heures où elle pût dire qu'elle

vécût, lui procurait bien la plus enivrante joie et la plus délicate, mais la moins ressemblante à ce qu'elle avait pu pressentir le jour qu'elle s'était dit gaîment :

« Ah ça, je ne vais pas devenir amoureuse de ce gamin? »

Dès que tremblante, confuse, et ne pouvant croire à un tel bonheur, elle avait approché Serge plus familièrement, qu'elle l'avait vu dans sa chambre, qu'elle s'était trouvée avec lui sans témoin, elle était tombée du haut de son rêve. Elle avait éprouvé une totale, sinon cruelle déception. Heureusement, cette déception était, pour ainsi dire, d'un ordre purement littéraire.

Elle avait cru rencontrer Chérubin : elle avait rencontré un garçon de quatorze ans, comme ils sont tous. Chérubin est la création la plus charmante du théâtre, mais la plus chimérique. L'erreur première de celui qui l'a inventé, qui contient en germe toutes les autres, se traduit par cette formule : « Il s'élance à la puberté. » Dans l'ordre réel, aucun chérubin ne s'y élance, tous y résistent, et quand elle les emporte, c'est dans un vertige : ils ferment les yeux. Ils sont bien sensuels, mais encore plus secrets ; jaloux de leur mystère, et non pas impatients de le révéler. Aucun chérubin n'éprouve le besoin « de dire à n'importe qui *Je vous aime* ». D'autant qu'ils n'aiment pas. Leur unique souci est de ne se point trahir et de n'être pas devinés.

Le plus agaçant problème est celui de leur innocence et de leur pudeur : ils sont effrontés et farouches. Leur coquetterie est alarmante, et probablement inconsciente. Elle est du moins instinctive et sans objet pratique. Peu importe qu'ils sachent ou ne sachent point : cela revient au même, parce que la science du bien et du mal, supposé qu'ils la possèdent, n'a point pénétré ni modifié encore leur sensibilité. Voilà le mot de leur énigme : avec des facultés physiques, hâtives, d'hommes faits, ils ont des âmes d'enfants. Si leur pureté se trouble, ce n'est point d'abord à la surface. On se penche sur eux, on est surpris que la limpidité de leurs yeux clairs ne semble pas encore près de s'altérer : on ne prend pas garde qu'on ne voit déjà plus jusqu'au fond.

L'illusion des adultes qui se piquent d'observer Chérubin vient de ce qu'ils savent, eux, ce que Chérubin sera dans

quelques jours, dans quelques heures, et ils anticipent. Chérubin, qui ne sait pas où il va, hésite, retarde, même quand il est d'apparence précoce. Sa mère, qui seule le voit toujours enfant, est la seule qui le voie tel qu'il est, et il se juge lui-même comme sa mère le juge. Le crépuscule même de son innocence n'indique pas que son enfance soit close. L'innocence n'est pas toute l'enfance et ne lui est peut-être pas indispensable. L'enfance n'est pas ce je ne sais quoi de négatif, mais un état très positif, spécifique, de toutes les facultés sensibles. Chérubin, même pervers, n'est qu'un enfant. C'est nous qui lui mettons un masque à notre fantaisie, et nous prenons ce masque pour son visage, que nous-mêmes avons pris soin de cacher.

Irène avait partagé l'illusion commune. Serge y avait aidé sans le faire exprès, et il avait eu bien l'air de le faire exprès. Ses manières précieuses, ses regards enjôleurs, la licence de sa tendresse ; des mots qui semblaient lui échapper, et qui en effet peut-être lui échappaient ; cette malice, le premier soir, de se faire donner par elle, au lieu de le lui dérober, un baiser devant dix personnes, sans que pas une s'en aperçût ; tout cela n'autorisait-il point Irène à prendre l'ingénu pour un roué, et à lui dire, comme Suzanne : « Tu seras le plus grand petit vaurien... »? Sitôt pourtant qu'elle pénétra dans la chambre d'enfant de Serge, elle eut l'intuition de ce qu'il était : rien qu'un enfant.

Ah ! qu'en y allant, elle était agitée ! Elle se faisait des reproches. D'abord, des reproches de pure convenance, par manière d'acquit. Elle se disait : « Je vais seule, à dix heures du soir, dans la chambre d'un jeune homme ! Si on le savait ! Et on le saura. Je suis en train de me perdre de réputation. » Elle n'en était pas bien sûre. Mais elle en était fière. Elle avait la prétention d'être rigoureusement honnête, mais affranchie. Elle ne l'était pas de toutes les superstitions bourgeoises, et elle se disait : « C'est une inconséquence. C'est une folie ! »

Un autre scrupule, plus recherché, l'embarrassait. Sophie-Daphné avait coutume de promulguer toutes les cinq minutes des principes de morale universels et nécessaires, celui-ci entre autres : « Un jeune homme ne doit sous aucun prétexte pénétrer dans la chambre d'une jeune fille. » Jamais Irène

n'avait consenti de souscrire à cette doctrine. Elle introduisait volontiers chez elle ses danseurs, « pourvu que le ménage fût fait ». Mais elle se demandait maintenant si le grand principe de Sophie-Daphné n'est pas vrai, retourné, et si ce n'est pas une jeune fille qui ne doit, sous aucun prétexte, pénétrer dans la chambre d'un jeune garçon. Elle dut faire effort pour se résoudre et pour monter les deux étages. Elle frappa si doucement que Serge aurait très bien pu ne pas entendre. Il répondit, très bas :

— Entrez !...

La scène fameuse de Chérubin et de la comtesse est possible parce que Rosine le reçoit chez elle : s'il était vraisemblable qu'elle se hasardât chez lui, les convenances en seraient peut-être plus offensées, mais toute équivoque se dissiperait. C'est l'accident qui advint à Irène ; mais telle fut sa surprise et sa joie de respirer un air parfaitement pur, qu'elle sentit à peine l'amertume de ce qui la décevait. Le souvenir même de ce qu'elle avait pu souhaiter fut effacé instantanément, et comment le regret subsisterait-il quand le souvenir s'évanouit? Cet heureux oubli lui épargna jusqu'au remords de s'être injurieusement trompée : elle ne pouvait pas avoir de remords, au moment que, selon une expression très vulgaire, mais juste et naïve, « elle se sentait meilleure ».

Irène n'avait plus devant elle qu'un enfant sage, dont la candeur évidente resplendissait. Il était flatté de recevoir sa visite : il n'était pas plus que flatté. Pour la recevoir dignement, il avait rangé à miracle toutes ses petites affaires. Le bel ordre de la chambre attestait la netteté de corps et d'âme de celui qui l'habitait. Serge était fort intimidé. Souvent encore il baissait les yeux, mais sans nulle hypocrisie ; plus souvent il les levait et regardait Irène bien en face, selon la bonne mode nouvelle que les éducateurs ont su imposer à la jeunesse d'aujourd'hui. Comme il était un peu court de sujets de conversation, il supprima les préliminaires, et dit, non sans effort, mais gaîment :

— Vous allez bien vite m'aider à finir mes devoirs. Il est déjà plus de dix heures, et maman ne veut pas que je me couche trop tard.

Il rougit en le disant. C'est que la couverture était faite : on

n'est pas servi à l'hôtel comme chez soi. Mais Irène, qui d'abord avait vu ce lit d'enfant, songeait qu'elle n'eût pas été troublée davantage, si elle y eût trouvé Serge déjà installé pour la nuit ; ou elle ne songeait plus qu'elle pût être jamais troublée. En quelques secondes, le sentiment exquis, mais douteux, que Serge lui avait inspiré, s'était purgé de péché, et transformé en une maternité tendre où rien ne demeurait plus de suspect.

Elle dit, du même ton que lui, avec le même enjouement, avec le même petit effort :

— Travaillons !

Et ce fut ainsi dorénavant chaque soir. Irène faisait en conscience son métier de maîtresse d'école. Elle n'était pas tout à fait si « calée » qu'il avait cru ; mais il n'eut jamais occasion de s'en apercevoir : elle repassait, ou elle apprenait, le matin, ce que, le soir, elle devait lui enseigner.

La monotonie de cette existence en faisait le plus grand charme, elle était toujours pareille à elle-même comme une bienheureuse éternité, elle était « quotidienne ». L'aventure la plus passionnée eût laissé dans l'âme d'Irène plus de vide.

Mais Irène pouvait craindre que Serge, puisqu'elle ne l'aimait plus « comme une grande personne », ne perdît ce pouvoir qu'elle lui avait attribué, de l'exorciser de Démètre? Il ne le perdit point. Quelle grâce inespérée ! Irène ne se sentait pas moins forte, elle se sentait plus forte contre l'inquiétant voisin, par l'entremise et par la vertu de celui qu'elle chérissait comme une mère ou comme une sœur aînée. Elle ne tremblait même plus, elle souriait avec dédain, lorsque le jour, le soir, la nuit, elle entendait Démètre rôder, s'approcher trop de la porte comme s'il eût guetté, éprouver encore la serrure. Une fois même, elle l'entendit se lever, sortir à plus de trois heures du matin, et en étouffant ses pas parcourir d'un bout à l'autre le long couloir... Elle ne s'émut point pour si peu.

Il n'est pas ordinairement de péripéties dans ces intrigues unies et innocentes ; mais il y a la guerre, qui ne pouvait manquer d'y mettre un peu de mouvement : l'épisode le plus notable fut celui des zeppelins.

Irène avait écrit ce soir-là de nombreuses lettres après avoir quitté Serge. Les loueurs du passé ont tort de dire que

l'on n'écrit plus : dans la Colonie, on écrit encore beaucoup. Irène s'était donc mise au lit fort tard, et venait justement de s'y mettre quand elle entendit au lointain les clairons. Elle n'eut point peur. Elle fut seulement fâchée d'avoir fait un faux pronostic : elle ne s'attendait plus à cette visite. Puis elle se mit en colère, mais sa pensée se tourna vers Serge. Elle ne craignit pas plus pour lui que pour elle-même. D'ailleurs, les deux chambres étaient l'une au-dessus de l'autre exactement : ils devaient, en cas d'accident, partager selon toute vraisemblance le même sort. « Nous mourrons ensemble si nous mourons. » Elle sourit à cette imagination un peu trop puérilement romanesque, mais refusa de s'y complaire. Elle ne souhaitait pas de mourir avec Serge : elle n'était pas égoïste à ce point-là. Elle fit le calcul de probabilités qui est à la portée du premier venu, et sur la foi des mathématiques, décida « qu'on ne mourrait pas ».

Certaine qu'il n'arriverait rien, elle n'avait plus qu'une inquiétude : pourvu que Serge n'eût pas entendu le *garde à vous !* Elle le savait brave, mais nerveux. Elle n'eût point aimé qu'il supportât cette épreuve avec moins de calme qu'elle ne faisait elle-même, et préférait qu'il n'apprît la chose qu'une fois le danger passé. Elle se faisait aussi une fête de se moquer de lui demain, en lui racontant la première l'alerte de cette nuit. « On dort bien, à votre âge !... » Trois coups légers, au plafond, l'avertirent que Serge ne dormait pas.

Ce signal avait été convenu entre eux, au cas qu'ils eussent lieu de s'appeler à n'importe quelle heure. Irène n'hésita point. Elle se leva, s'enveloppa d'un kimono et monta. Elle n'entra point sans frapper, mais n'attendit pas la réponse. La porte céda : il avait d'avance retiré le verrou.

Il était au lit, accoudé. Il n'avait allumé que la lampe qui était près de lui; elle éclairait bien son visage un peu plus animé que de coutume. Le reste de la chambre était enveloppé d'une ombre sans mystère. Ce clair-obscur était si doux à la vue qu'Irène se sentit apaisée. Sa colère tomba. Elle n'en voulait plus aux pirates à qui elle était redevable de cette douceur.

— J'étais bien sûr que vous ne dormiez pas et que vous aviez entendu, — fit Serge malicieusement, mais d'une voix

très basse. — Vous vous couchez toujours si tard! — ajouta-t-il avec admiration... — Chut! Ne faites pas de bruit. Papa et maman, eux, ne se sont pas réveillés.

En effet, on les *entendait* dormir, à côté, et même l'un des deux ronfler discrètement. Irène, sans trop savoir pourquoi, jugea que ce n'était point M. Moreau-Delval qui ronflait, mais madame.

— Nous leur raconterons demain ce qui est arrivé, — poursuivit Serge. — On pourra même les blaguer un peu. Ils seront vexés! Je les connais... Vous savez qu'il y a des froussards qui sont descendus à la cave?... Ils ont passé par le corridor... En faisant un chahut!... Je ne sais pas comment ils n'ont pas réveillé papa et maman... Maman surtout, qui prétend ne jamais dormir que d'un œil... D'un œil! Tu parles!

— Serge!...

— Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'exprimer incorrectement. Ce n'est pas tous les jours fête.

« Bon! Et ma maman, à moi? se dit Irène. Est-elle dans son lit ou dans les dessous? » Mais Serge la divertit vite de cette angoisse filiale.

— Et vous, — lui dit-elle, — vous n'avez pas été tenté de vous mettre à l'abri dans la cave?

— Dites donc! Vous ne m'avez pas regardé? Dans la cave! D'abord, c'est honteux. Et puis, c'est idiot. Je n'ai pas une chance contre un million d'attraper une éclaboussure, et je m'enrhume pour un rien... Non, je n'ai pas eu envie de descendre: j'ai eu envie que vous montiez. Ça m'amuse! Ça m'amuse que vous soyez dans ma chambre à une heure du matin!

— Vous n'avez donc pas peur? — dit Irène, véritablement transportée d'admiration.

Elle oubliait, modestement, qu'elle n'avait pas peur non plus.

— Non, — dit Serge avec beaucoup de simplicité. — C'est drôle, je n'ai jamais peur que pour les autres.

— Pour moi? — dit-elle.

Et, des yeux, elle le suppliait de répondre oui.

Mais il répondit bien plus joliment:

— Vous n'êtes pas « les autres », vous... Il ne peut rien

vous arriver, puisqu'il ne m'arrivera rien et que nous sommes ensemble... Non, j'aurais peur, par exemple, pour Jacques.

— Jacques?

— Mon frère, l'aviateur... J'aurais peur pour lui s'il était du camp retranché, parce que je me dirais qu'en ce moment il est en l'air. Mais il est au front.

Irène sentit comme une pointe de jalousie. Elle n'avait pas de motif d'être jalouse, au contraire. Serge ne venait-il pas de lui dire, un peu indirectement, qu'il la préférait à son frère même?

— Je n'ai pas peur, — continua Serge. — N'empêche que j'ai pris mes précautions.

— Lesquelles? — fit Irène, étonnée.

— Eh bien, je calcule qu'il y a très peu de chances qu'un projectile tombe précisément sur le *Titanic*, et encore moins qu'il nous atteigne. Mais les Boches doivent jeter des bombes incendiaires. L'hôtel pourrait flamber comme une allumette, vous savez ! On n'aurait qu'à décamper ! Alors, j'ai préparé — avant de vous appeler — un complet chaud — toujours pour ne pas pincer un rhume — et qui s'enfile très facilement. Après quoi je me suis recouché... Voilà ce qui peut s'appeler la précaution inutile... Je vous prie, ne vous asseyez pas sur cette chaise : vous seriez mal, et vous chiffonneriez mes effets.

Comme elle ne voyait guère, sauf la chaise en question, où elle pût s'asseoir, elle se posa sans façon sur le bord du lit. Serge fut encore plus flatté, il la remercia d'un gentil sourire, et tout aussi naïvement, appuya sa tête contre l'épaule de son amie. Aucune de ses câlineries n'avait jamais été si puérile, et le contact de ces joues fraîches, même de ce corps libre et gracieux, loin de suggérer de mauvaises pensées à Irène, les eût chassées d'elle si elle en avait pu concevoir. Elle se penchait sur lui ; elle l'envisageait. Il l'envisageait de même, souriait toujours, mais son sourire devenait un peu trop fixe, et son regard un peu vague ; un nuage en troublait la clarté. Ce n'était pas le mauvais ange, c'était simplement le marchand de sable qui passait. En effet, il s'endormit, tout d'un coup, comme à cet âge.

Irène fut bien embarrassée. « Je ne peux pourtant pas, se disait-elle, rester ainsi jusqu'à demain matin avec ce grand

garçon sur les bras ! » Elle mentait. Elle aurait demeuré ainsi éternellement. Elle n'était pas même tentée de poser ses lèvres sur ce beau front. C'est malgré elle si elle l'effleura, quand, à son tour, elle s'assoupit, et elle ne s'en aperçut point ! Elle fut réveillée presque aussitôt par la canonnade. Serge n'avait seulement pas tressailli. Elle pensa, comme dans un rêve :

« J'écoute le canon, et je tiens dans mes bras un enfant qui dort... »

Puis le canon se tut, et il y eut un grand silence, un silence extraordinaire. Peu après, elle entendit la sonnerie joyeuse qui annonçait que le danger était passé. Alors, très doucement, avec des soins infinis, elle posa la tête de Serge sur l'oreiller. Ainsi qu'une mère attentive, elle regarda tout autour d'elle si rien ne traînait par la chambre ; elle éteignit la lampe et dut sortir à tâtons.

En redescendant l'escalier, elle songea :

« Et maman? Il serait convenable que je m'informasse de maman ! »

Elle avait déjà la main sur le bouton de la porte, quand elle entendit, à côté, dans le salon, un bruit de voix. Elle y alla, ouvrit, et s'arrêta sur le seuil, stupéfaite.

La princesse, M. Gilet, Démètre étaient attablés ! Jean, le petit domestique, les servait. La tenue de ces divers personnages était hétéroclite. Jean, surpris dans son sommeil, avait remis son habit noir qui se trouvait à sa portée ; il avait oublié de mettre son faux col. Le veston de M. Gilet était de vigogne violet-évêque et à brandebourgs. Démètre portait un pyjama de soie à ramages. Sophie-Daphné semblait être en costume de cour, mais ce costume de cour n'était qu'un saut-de-lit. Elle était coiffée pour la nuit, c'est-à-dire en perfection.

— Tu n'es donc pas descendue à la cave? — dit Irène.

— La princesse de Samos ne descend pas à la cave, — répliqua Sophie-Daphné avec hauteur.

Puis elle s'apaisa, et dit avec jovialité :

— Je ne suis pas descendue à la cave, mais j'ai fait monter la cave chez moi. Nous avons improvisé ce petit souper intime, où nous avons prié notre voisin, monsieur Démètre Lilienthal, qui

était venu fort poliment prendre des nouvelles de notre santé. Vous n'en avez pas fait autant, ma chère ! On pourrait bien mourir, vous ne vous dérangeriez pas. On a eu cependant la bonté de vous appeler, mais il paraît que vous dormiez comme une souche. D'où sortez-vous donc, maintenant que tout est fini, l'alerte et le souper? Faites-nous au moins l'honneur de vider une coupe de vin de Champagne avec nous. C'est du Moët, impérial-brut 1904, une année hors ligne !

Irène, machinalement, allait prendre sur la table une coupe, mais ne la prit point quand elle vit que Démètre s'apprêtait à la servir. Il avait déjà tiré à demi du seau d'argent le lourd magnum.

— Merci, — dit-elle, — je n'ai pas soif.

Elle le dit cependant sans rudesse, presque aimablement. Et elle souriait. Non pas à lui : au souvenir délicieux de Serge appuyé contre son épaule et endormi entre ses bras.

XI

LE TROUBLE-FÊTE

Très peu de jours après les zeppelins, Serge dit à Irène :

— Jacques vient demain en permission de quatre jours.

Il eut ce que les gens ineptes à l'analyse appellent une drôle de façon de lui dire cela. Ils entendent, par ces mots élémentaires et mal définis, que la personne qui a une drôle de façon de dire éprouve des sentiments peu ordinaires, très complexes, à certains égards contradictoires, et que d'ailleurs ils sont incapables de s'y débrouiller.

Irène ne se piquait pas davantage de connaître le cœur humain que d'aimer le *corps-z-humain* ; mais le cœur humain de Serge était pour elle sans énigme. L'expression des émotions de Serge était un langage qu'elle savait sans l'avoir appris, comme les langues que l'on sait véritablement. Elle apercevait sans effort, par intuition, tout ce que pouvait signifier cette « drôle de façon » qu'avait Serge de lui annon-

cer que son frère Jacques, l'aviateur, venait en permission le lendemain, pour quatre jours.

D'abord, Serge éprouvait une joie immense, folle, une de ces joies qui, à son âge, font trépigner, arrachent des cris, et causent une telle impatience que les dernières heures d'attente peuvent à peine être supportées. Il ne concevait point qu'une nouvelle, qui était pour lui une grande nouvelle, pût n'en être pas une aussi grande pour son amie. Il en avait ménagé l'effet, pour l'accroître. Il l'avait su dès le matin et lui en aurait pu glisser deux mots à l'oreille dans le moment qu'il quittait la table pour aller au collège. Elle n'était alors qu'à moitié de son déjeuner ; chaque jour il venait lui serrer furtivement la main et murmurait avec une politesse timide :

— Bonjour, mademoiselle.

Il aurait pu le lui dire à dîner, ou après-dîner, dans le salon : il n'y demeurait que peu d'instants, mais il avait toujours avec elle un aparté. Il différa jusqu'à dix heures, et le lui dit quand ils furent dans sa chambre, tête à tête. Ses paupières battaient. Il éprouvait une joie immense, mais, visiblement, il avait une arrière-pensée.

Serge adorait son frère et Irène ne l'ignorait pas. Il lui en avait maintefois parlé, avec une chaleur naïve. Il souhaitait qu'Irène l'aimât, sans le connaître. Il songeait qu'elle l'allait connaître demain, voir de ses yeux, juger en toute indépendance, et qu'il n'était plus maître désormais de suggérer ni de diriger les sentiments de l'un ni de l'autre.

Serge était modeste, et par instants découragé. Il adorait son frère, un peu comme les pères qui n'ont pas très bien réussi adorent le fils qui leur ressemble et qui réussira mieux. Comment lutter? Il n'essayait point. Il se disait :

« Quand Irène le verra, je n'existerai plus. »

C'était pour lui comme un arrêt de mort. Il l'acceptait avec la résignation des martyrs; et cette résignation désespérée ne gâtait point, ne diminuait même à aucun degré, son immense joie de revoir demain son cher petit frère Jacques.

Irène sentit tout cela si bien qu'elle trouva, d'instinct, sans les chercher, des procédés d'une infinie délicatesse pour dissiper les craintes de Serge. Elle sut lui persuader que, sans

doute, elle partageait sa joie, comme toutes ses joies et ses peines, mais que l'objet même de ce sentiment ne l'intéressait, comme parlent les mathématiciens, qu'en fonction de lui. Elle eut l'exquise malice de feindre un rien de jalousie. Elle fit la moue. Elle dit tout haut ce qu'il avait pensé tout bas :

— Bon ! Je vois que, pendant quatre jours, je n'existerai plus pour vous.

Mais elle était profondément troublée. Elle avait un de ces vertiges de cœur qui signalent et en même temps favorisent les accès brusques de l'amour, comme l'autre vertige anticipe et détermine la chute. Serge, en éveillant, par une maladresse involontaire, l'attention de son cœur, au lieu de la prémunir, l'exposait sans défense à un danger qu'elle eût évité peut-être si elle ne l'eût pas d'avance connu. Le coup qui nous surprend a moins de chances de nous atteindre que celui où nous sommes préparés. Irène savait dès lors, et le lendemain quand elle fut déjeuner, ce qui l'attendait. Elle le savait même avec trop de précision, et par là pouvait être sauvée encore. Elle ne le fut point, pour un autre motif qu'elle n'avait pas prévu.

Les deux frères se ressemblaient, non comme les jumeaux : comme les frères d'âge inégal, qui ne se ressemblent pas actuellement, mais pour ainsi dire en maintenant leur distance. Le cadet use les vêtements de l'aîné, et on ne fait jamais faire que la photographie de l'aîné, qui se trouve, l'année suivante ou plusieurs années après, être le portrait frappant du plus jeune. La différence d'âge de Serge et de Jacques était de six ans. Irène voyait bien que Serge, après six années révolues, serait tel que Jacques lui apparaissait aujourd'hui. L'un était enfant, l'autre, homme ; et l'un semblait l'ébauche, et l'autre l'épreuve achevée d'un seul et même être. Irène pouvait-elle vouer à Serge un sentiment qui était l'ébauche de l'amour, sans aimer Jacques d'un amour épanoui? Cette bizarrerie s'imposait à son cœur avec un air de nécessité si rigoureuse qu'elle ne s'en étonnait point. Elle ne pouvait même pas concevoir qu'elle eût fait la connaissance de Jacques tout à l'heure : elle le connaissait au moins depuis six ans, elle l'avait connu à l'âge de Serge.

Elle ne se paya point cependant d'une excuse que sa sensi-

bilité acceptait, mais que sa raison jugeait trop subtile. Elle se révolta contre sa promptitude de cœur et pensa :

« Maman a-t-elle si grand tort de m'appeler vierge folle? »

C'était un aveu implicite, et néanmoins elle voulut nier que Jacques Moreau-Delval « lui fît le moindre effet ». Elle faillit ainsi à sa franchise coutumière, qui allait, dans les occasions, jusqu'au cynisme.

Elle se contredit encore. « Ce n'est, songea-t-elle, que quatre jours à passer. L'essentiel est que ce pauvre petit Serge ne s'aperçoive de rien. »

Il l'interrogea des yeux, avidement, dès qu'elle entra dans la salle à manger. Il semblait lui dire :

« Comment le trouvez-vous? »

Elle répondit, en souriant, d'un signe de tête et d'un regard protecteur, qu'elle ne le trouvait pas mal. Elle se tenait à distance égale de l'indifférence et de l'enthousiasme, « pour que ce pauvre petit Serge ne s'aperçût de rien » ; mais elle n'avait pas plus de secrets pour lui qu'il n'en avait pour elle.

Serge, d'ailleurs, eût été au désespoir que son frère ne parût point à son amie le plus beau des hommes. Il n'avait à choisir qu'entre deux désespoirs. Et il ne se disait pas comme Irène : « Ce n'est que quatre jours à passer » ; car il souffrait déjà de la hâte du temps, du départ trop prochain et de l'adieu.

Ces quatre jours à passer, Irène elle-même ne les passa point si facilement qu'elle avait cru d'abord. Monsieur et madame Moreau-Delval autorisèrent leur fils cadet à manquer le collège : selon leurs idées bourgeoises, c'était le monde renversé. Il ne quitta pas son frère d'un instant, et Irène fut continuellement entre les deux. Sophie-Daphné, en l'honneur de Jacques, leva l'interdit qu'elle avait jeté sur tous les hôtes du *Titanic*, et ouvrit du moins aux Moreau-Delval l'accès de ses salons. La famille entière prit le thé quatre jours de suite, à l'entresol, de cinq heures à sept heures et demie.

Madame la princesse de Samos ne pouvait défendre sa porte aux personnes de l'extérieur invitées une fois pour toutes. Par grand hasard, Son Altesse Royale madame la duchesse Ulrique-Éléonore ne vint pas le premier jour. Elle le regretta fort le lendemain quand elle vit Jacques, et en conséquence ne manqua point de venir le troisième jour ni le quatrième.

Elle ne regardait plus Eprouhimov, et faisait à Jacques des avances qui, de toute autre qu'une *royauté*, eussent paru scandaleuses, — même en temps de guerre où il est reçu que les femmes témoignent aux héros l'admiration et les divers sentiments qu'ils leur inspirent. Ulrique en était pour ses frais, puisqu'elle ne pouvait se flatter d'obtenir un tête-à-tête. Les témoins étaient toujours au nombre de six, même sans compter le faune : madame Moreau-Delval, M. Moreau-Delval, et Serge, Irène et Sophie-Daphné, M. Gilet. Mais les manières provocantes de Son Altesse Royale choquaient Irène au suprême degré.

Entre le déjeuner et le thé de cinq heures, on faisait faire à l'aviateur, pour l'amuser un peu et le divertir de la guerre, les parties qu'avait coutume de faire avec sa suite madame la princesse de Samos. On le conduisit même à la maison de danses, où madame Moreau-Delval, par excès d'amour maternel, se laissa entraîner. Cette fois, Démètre n'était point de la bande. Le louche personnage, décidément fort habile, fit durant ces quatre jours une si totale éclipse qu'on put croire qu'il avait déguerpi. Le soir, après dîner, Serge demeurait au salon jusqu'à l'heure de la retraite, et ne disait point à Irène :

« Je monte faire mes devoirs, vous allez venir m'aider. »

Il ne faisait plus ses devoirs.

Au salon, l'entretien était général, et partant dénué d'intérêt. Sauf le troisième soir : vers onze heures, la princesse, fort agitée, et mystérieuse (tout le monde l'avait remarqué), se mit à faire, en regardant sa fille d'une manière significative, des clignements d'œil, qui ne manquèrent pas non plus d'intriguer la galerie. Pour mettre fin à cette télégraphie optique, Irène se hâta de joindre Sophie-Daphné dans un coin, et lui demanda, de méchante humeur :

— Qu'y a-t-il?

— Ma chère, — répondit Sophie-Daphné radieuse, croiriez-vous qu'on m'a demandé votre main !

— Ah !... — fit Irène.

Elle ne douta point que ce ne fût Jacques Moreau-Delval qui l'eût demandée. Elle imagina un mariage romanesque, au front, ou bien à Paris, la prochaine fois que Jacques viendrait. Puis elle songea au bonheur et au désespoir de Serge, et

sans la moindre hésitation elle résolut de se sacrifier, de ne pas épouser Jacques. Elle prit ce parti extrême un peu trop aisément, et en fut piquée ; elle s'avisa que mieux valait que le prétendant ne fût point Jacques, et elle interrogea sa mère sur ce point, à tout hasard.

— Qui t'a demandé ma main? — fit-elle, en affectant une superbe indifférence.

— Trois personnes ! — répondit la princesse, au comble de l'excitation. — Monsieur Orcemont, le baron de Chambly et le marquis de Sainte-Honorine.

— Tu prends mal ton temps pour te ficher de moi !

— Je ne me « fiche » pas de vous, fille trop libre ! Ai-je donc assez d'esprit pour forger de pareilles histoires? Vous dites toujours que je n'en ai pas. Ce n'est pas comme vous qui en avez trop. Si vous croyez qu'avec ces manières, ce langage, vous maintiendrez votre rang dans la société et vous trouverez un mari !...

— Je n'en cherche pas.

— Je ne me soucie pas de vous marier de force. Mon rôle est celui d'un intermédiaire désintéressé. Il faut pourtant être poli avec les gens qui ont la politesse... et l'imprudence d'aspirer à votre main. Que dois-je leur répondre?

— Oui, à tous les trois !

Sophie-Daphné haussa les épaules.

— Tiens ! — reprit Irène, — je serais tentée d'épouser le baron.

— Ce pantin ! — s'écria Sophie-Daphné, transformée instantanément en belle-mère de vaudeville, et qui apercevait du premier coup les ridicules d'un gendre, même hypothétique. — Et pourquoi, ma chère, épouseriez-vous celui-là *spécialement* ?

— J'épouserai quelqu'un « spécialement » un jour ou l'autre ; mais lui, c'est pour être plus sûre de lui faire perdre son pari... Tu sais bien qu'il a parié que nous déménagerions dans un délai de trois mois ! Soit, aujourd'hui, dans trois semaines. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en prophétisant que la guerre ne sera pas terminée dans trois semaines ; mais nous pouvons retourner rue Saint-Dominique pour tout autre motif. Tu peux avoir une lubie. Si j'épouse le baron, il est peu vraisemblable que nous quittions les lieux où nous avons eu

le bonheur de nous connaître ; d'autant que la première chose qu'on fait, quand on se marie, est d'aller à l'hôtel. Nous y sommes, nous y resterons.

— La princesse de Samos n'a pas de lubies, — répliqua Sophie-Daphné avec une majesté incomparable. — C'est vous qui êtes fantasque et ne prenez rien au sérieux.

— Si : les choses sérieuses.

Irène se leva et joignit les Moreau-Delval. Le père, la mère, Serge et la sœur laide environnaient l'aviateur, et ne disaient rien, mais le considéraient, comme ils faisaient depuis trois jours, avec une tendre admiration.

On n'obtiendra jamais des hommes qu'ils ne gâtent pas leurs pauvres joies, faute de connaître la capacité de leur cœur, et de savoir se tenir au point de leur plénitude. Il est douteux que les Allemands eux-mêmes aient organisé la sensibilité comme ils organisent tout. Un père et une mère, privés de leur fils depuis plusieurs mois, et à qui on le rend pour quatre jours, se croiraient dénaturés s'ils perdaient une heure, une minute, un moment de ce temps précieux : c'est pourtant ce qui serait sage. Les Moreau-Delval ne se résignèrent point à cette sagesse, et ils arrivèrent au bout de la permission de Jacques si las, si épuisés, que son départ fut pour eux presque un soulagement. Par bonheur, les braves gens n'ont pas assez de clairvoyance ou de franchise pour s'apercevoir de ces défaillances de leurs affections, qui leur sembleraient abominables. Mais Irène, de qui la lucidité de conscience était parfois incommode, et qui n'avait pas les mêmes motifs de dissimulation, sentit et la fatigue et le soulagement.

Elle avait présagé tout un drame entre elle et Jacques dès la première nouvelle de son arrivée ; à sa première vue elle avait été bouleversée. Tout cela était arbitraire, artificiel, littéraire : qu'importe? Les amours les plus spontanées et qui seront éternelles ne commencent pas différemment. C'est, de même, un jeu d'illusions. Elles naissent d'un préjugé ; elles ne sont pas moins précaires à leur début. Ce qui les rend viables — quelquefois — c'est que le hasard, après les avoir suscitées, les abandonne à elles-mêmes; ou il les contrarie;

ou au moins il ne les aide pas. Alors, elles persévèrent, elles s'obstinent, elles se posent en s'opposant. L'illusion d'où elles sont issues se dissipe au contraire lorsque tout semble s'y prêter. L'amour né en coup de foudre peut survivre à son éclair s'il est d'abord incertain, menacé, nié même du cœur où il a jailli. S'il est d'abord un fait avéré, il perd le crédit qu'assure le doute ; son illégitimité, son mensonge éclatent ; il ne laisse dans ce cœur déçu qu'un affreux vide et l'étonnement d'avoir aimé ce qui n'existe pas.

Si, comme il était naturel, Irène, pendant ces quatre jours, avait à peine vu Jacques, peut-être eût-il emporté en la quittant son cœur, qu'il semblait avoir du premier coup et sans y penser trop facilement conquis. Son imagination aurait continué de travailler seule, à part de la réalité. Irène n'eût point appris à connaître son objet, elle n'eût pas été ainsi empêchée d'aimer la figure légendaire qu'elle avait crayonnée elle-même, et que sous le nom de Jacques elle avait aimée une heure.

Mais cette intimité de tous les instants, pareille aux banales amitiés d'hôtel ou de voyage que l'on noue et rompt si vite, n'avait fait que lui rendre plus étranger l'objet de son amour imaginaire. Avant même qu'il ne fût parti, tout ce fragile édifice de sa fantaisie s'était effondré, et elle ne concevait même plus son illusion. Elle en restait toute désabusée, sans honte, non sans colère. Elle aurait eu contre Jacques de la rancune, elle l'aurait détesté, si elle eût été capable d'un sentiment si positif envers ce fantôme. Mais elle était juste et rigoureuse à la manière des enfants, et elle ne s'en prenait qu'à elle-même. Elle se disait :

« Ce n'est pas sa faute... »

Après ne l'avoir pas quitté pendant quatre jours, elle faillit s'arranger pour n'être pas là au moment qu'il partirait. Puis cela lui parut lâche d'éviter la dernière épreuve. Elle craignait aussi de peiner Serge : elle ne se souciait pas de se brouiller avec Serge, maintenant qu'elle n'avait plus au monde que lui. « Il pleurera », se disait-elle, et elle voulait le voir pleurer.

Serge ne pleura point, ni Jacques bien entendu. Les autres ne s'en firent pas faute. Madame Moreau-Delval, M. Moreau-

Delval, la sœur laide ne purent retenir leurs larmes. La princesse de Samos, qui n'était pas suspecte de trop de sensibilité, éclata en cris et en sanglots.

Irène sut dire adieu à Jacques sans excès de froideur ni d'émotion. Elle lui donna une poignée de main de camarade ; mais elle lui jeta en même temps un regard courroucé.

(La fin prochainement.)

ABEL HERMANT

L'AMOUREUSE HISTOIRE

D'AUGUSTE COMTE ET DE CLOTILDE DE VAUX

I

COURT PRÉAMBULE

L'heure viendra bientôt, si elle n'est pas déjà venue, où seuls, quelques érudits, curieux de suivre à travers les âges les fluctuations de la pensée humaine, rouvriront, pour en extraire le suc, les lourds volumes qui constituent l'œuvre capitale d'Auguste Comte, la *Philosophie positive* et la *Politique positive*. Le gros public n'y connaît plus rien, à supposer qu'il y ait jamais connu quelque chose. Par contre, sa légende est née, qui ne s'attache qu'aux vrais grands hommes. Pour la raison qu'il a mis un nom de femme en tête de sa *Politique*, et que ce nom de femme est revenu sous sa plume, inlassablement, pendant dix ans, quelque chose de lui ne mourra pas, — quelque chose qui n'est ni son intelligence, ni sa philosophie, ni sa religion, — mais qui vaut mieux, puisque c'est tout son cœur.

La figure symbolique que le sculpteur a mise près du maître, dans le monument de la place de la Sorbonne, n'est point une figure conventionnelle : l'artiste a voulu y représenter cette Clotilde de Vaux, morte à trente et un ans, à qui Auguste Comte, âgé lui-même de quarante-six ans, voua le

culte le plus absolu, le plus profond, et, au dire de certains de ses disciples, le plus déplorable.

C'est de cette légende et de cet amour que je veux parler.

Je le veux faire, parce que je suis du sang même de Clotilde, dont la mère était mon arrière-grand'mère. Et je le puis faire, mieux peut-être qu'aucun des autres petits-neveux de Clotilde, parce que le grand-père qui m'a élevé était son frère, que c'est lui qui ouvrit à Auguste Comte le cercle de notre famille, que c'est lui qui fut le plus fortement visé, dans les attaques ultérieures du philosophe contre les parents de Clotilde, et parce qu'enfin il ne restait jamais très longtemps sans me faire quelque récit touchant cette année dramatique, au cours de laquelle, d'après lui, Auguste Comte, après avoir subjugué l'esprit de Clotilde, conduisit la jeune femme à la tombe, par des conseils médicaux mal entendus.

Quarante années après ces événements, mon grand-père en gardait encore une indicible amertume ; rien dans ses souvenirs n'en était atténué : c'est pour cela que j'ai pu en recueillir la très vive impression.

Si, toutefois, j'ai attendu plus de vingt ans après la mort du dernier témoin pour apporter ma contribution à l'étude des amours d'Auguste Comte, et verser au dossier quelques pièces inédites de nos archives de famille, c'est que, — tout en gardant le plus profond respect à l'opinion personnelle de mon grand-père, — j'ai voulu faire passer cette opinion au crible d'une analyse que lui-même n'avait pu faire. Il ignorait certains détails de la vie d'Auguste Comte ; il jugeait avec la passion des acteurs mêmes d'un événement.

Je voudrais n'être ici qu'un annaliste sans parti pris, et montrer plutôt combien les meilleurs esprits, et les plus sincères, peuvent s'enfoncer réciproquement dans l'idée fausse, quand les choses du cœur, fût-ce les plus nobles, sont en jeu.

Mais avant d'entrer proprement dans le récit de la vie de Clotilde de Vaux, et de ses relations avec Comte, et de son élévation, après sa mort, au rang le plus haut qu'une morte puisse atteindre, il importe de dire deux mots d'Auguste Comte lui-même, et de marquer le point où sa philosophie en était arrivée, quand il rencontra, en avril 1844, son « immaculée inspiratrice ».

Un biographe impartial, qui serait en même temps un ironiste, pourrait donner ce résumé de la carrière du philosophe :

Auguste Comte naquit à Montpellier, le 19 avril 1798 ; il fit les plus brillantes études, fut reçu, avec dispense d'âge, à l'École polytechnique, en fut exclu pour avoir monté une cabale contre certains maîtres, songea à passer en Amérique, préféra entrer dans la troupe saint-simonienne, où il tint bientôt l'un des principaux rôles, devint père, vers cette époque, sans en être d'ailleurs très sûr, d'une petite fille, née de mère inconnue et qui vécut peu ; — publia, en 1822, sans nom d'auteur, et réédita en 1824, avec signature, un opuscule, qui est un chef-d'œuvre, où il proposait au monde savant la réorganisation de la société, d'après les lois, par lui découvertes, de l'évolution de l'histoire, — vécut maritalement avec une fille publique, qu'il épousa civilement en 1825, — ouvrit un cours, non moins public, de philosophie positive ; — devint fou, se jeta dans la Seine, fut repêché, enfermé chez le célèbre Esquirol, sortit de la maison de santé en 1827, si peu guéri encore qu'il épousa, religieusement cette fois, la fille publique épousée civilement deux ans plus tôt ; — fut nommé répétiteur, puis examinateur d'admission à l'École polytechnique, acheva son cours de philosophie positive, gagna ainsi l'admiration des premiers penseurs de l'époque, Littré, Blainville, Carnot, en France, Stuart Mill en Angleterre ; — se sépara amiablement de sa femme, — devint éperdument épris, à quarante-six ans, d'une dame de dix-sept ans plus jeune que lui, — la vit mourir sous ses yeux, en resta frappé à jamais ; — et de tout cela — de sa vie conjugale manquée, de son amour tardif si tôt brisé, de sa philosophie sociale, muée en politique, — il fit une religion dont il trouva tout simple d'être le pape, où Dieu fut remplacé par le Grand Fétiche, c'est-à-dire l'Humanité, et où Clotilde de Vaux, bien innocente, joua, après sa mort, le rôle de déesse et de vierge-mère, encore que, de son vivant, elle ne fût ni demeurée vierge, ni devenue mère...

Il n'y a pas, dans les lignes qui précèdent, un seul mot qui ne soit rigoureusement exact : ce n'est pourtant qu'un travestissement ; car Auguste Comte ne fut ni un réformateur stupide ni un barbon ridicule ; il reste un des plus profonds

esprits sortis de la terre de France, une des âmes les plus tendres et les plus passionnées.

Et s'il a échoué dans son essai sociologique, cela ne tient pas à l'insuffisance de son génie, l'égal des meilleurs, — cela tient à l'illusion, où il s'est complu, que l'on peut faire une société basée sur l'amour des hommes et le renoncement à la plupart des joies naturelles.

Quant à sa philosophie, on en sait les grandes lignes : elle enseigne à prendre, si j'ose dire, par le bon bout les différents problèmes d'ordre quelconque qui peuvent solliciter notre attention. Le bon bout, le bout positiviste, est celui qui repose fermement sur la base d'une expérience antérieurement acquise, soit par évidence, soit par démonstration : du phénomène déjà connu, on passe — non plus par la méthode métaphysique, *a priori*, — mais par la méthode expérimentale, déductive ou inductive, à la dissection et à la compréhension du phénomène nouveau ; et ainsi de suite. Descartes déjà avait proposé ce but : il ne manquait que la manière de l'atteindre sûrement, et, pourrait-on dire, à tout coup et pour tout ordre de problèmes. C'est ici qu'intervient la grande découverte de Comte, la loi des *trois états*.

La philosophie positive considère que toutes nos spéculations sont passées par trois états successifs, — le premier, théologique ou fictif, — le deuxième, métaphysique ou abstrait, — le troisième, positif, ou scientifique. Sur ces bases, la philosophie positive édifie une hiérarchie nouvelle des sciences, classées entre elles par ordre de complication croissante, chacune étant d'ailleurs passée par les trois états successifs, théologique, métaphysique et positif. Le stade positif éliminant de toute science l'inconnaissable, on est ainsi conduit à éliminer Dieu de l'étude de la science sociale.

La loi des trois états fut annoncée au monde, par Auguste Comte, dans l'opuscule de 1822, dont j'ai déjà parlé, et qui constitua, en 1824, le troisième fascicule du *Catéchisme des Industriels* de Saint-Simon.

Cet opuscule n'est pas le premier qu'il ait publié, mais il demeure son écrit fondamental. Jamais sa pensée ne fut plus nette, son style plus précis. Il prend corps à corps la société, dans son passé et dans son présent, il la voit dans ses phases

successives, et, suivant son expression, il convie solennellement les savants de l'univers à « élever la politique au rang des sciences d'observation ».

Puisque sa loi des trois états est applicable, pense-t-il, à la sociologie comme aux sciences inférieures, et, puisque l'état théologique de la société a pris fin avec l'éclosion du protestantisme, puisque l'état métaphysique, dont la Révolution a marqué l'apogée, est forcément à son déclin, — l'heure est donc venue de « réorganiser la société », en vue de l'état positif, vers quoi elle tend, et où elle trouvera la fixité dans le bonheur.

Il faut songer à ceci : Auguste Comte, en 1822, propose une réorganisation systématique de la société.

Or, il a vingt-quatre ans, — on est au lendemain de la mort de Napoléon, à la veille de l'avènement de Charles X. Parmi les grands noms que la foule répète, ou qu'elle commence à apprendre, il y a Chateaubriand dont on sait surtout qu'il est catholique, il y a Victor Hugo, qui n'est encore que royaliste, il y a Alfred de Vigny, revenu de toutes les servitudes et désabusé, il y a Béranger, chantre inattendu du petit chapeau et de la redingote grise, il y a Paul-Louis Courier qui se croit simplement libéral. On ne va guère plus avant, dans les vues politiques, — guère, sauf quelques déséquilibrés qu'on appelle pamphlétaires et qu'on méprise : Fourier, Saint-Simon, qui pourtant est comte, Cabet...

C'est alors cependant, qu'Auguste Comte, « élève de M. de Saint-Simon », publie sa petite brochure.

Il se place entre « les rois » et « les peuples », et il a cette audace un peu juvénile, bien que philosophique, de dire à chacun son fait. Voici, en 1822, un débutant qui n'est ni pour les peuples, ni pour les rois. C'est très joli.

Il élimine, comme étant anarchique, le dogme de la liberté illimitée de conscience. Puisqu'il n'y a pas de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, il ne peut y en avoir davantage en politique, qui est une science. Il n'admet donc pas la « souveraineté de chaque raison individuelle ». Pour ce même motif, il repousse le dogme de la souveraineté du peuple, qui ne fait que « remplacer l'arbitraire des rois, par l'arbitraire des peuples ».

Peut-on être plus rétrograde? On le peut, puisqu'il va plus loin.

Toutes les tentatives de constitution à base démocratique, faites depuis la Révolution, ne lui semblent que « verbiage ». Et il voit leur principal défaut dans ce fait qu'elles ont renoncé à la division des pouvoirs, *spirituel* et temporel, ce qui conduit à une « monstruosité ». La série d'efforts, pour terminer la période révolutionnaire, sera donc de réorganiser le pouvoir spirituel.

Il faudra se souvenir de cette indication, quand, après la mort de Clotilde, on verra Auguste Comte construire l'édifice de sa nouvelle religion.

Du côté des maîtres de l'heure, — les rois, — il n'est pas moins net. Il considère leurs rivalités dynastiques comme l'entrave à l'union nécessaire des peuples à travers les frontières, et, par conséquent, comme l'obstacle principal à l'amélioration du sort commun des hommes. Il n'admet pas le droit divin, puisqu'il est absolu, et que « l'absolu dans la théorie conduit à l'arbitraire dans la pratique ».

Peut-on être plus révolutionnaire? On le peut, car il va plus loin.

Apportant pour la première fois, dans l'étude des sciences sociales, cette théorie de la « fatalité », conséquence de l'évolution, qui est, en fait, le suc même du positivisme, il place les nations hors de l'influence des rois, par l'application de ce principe, tout à la fois profond et terrible, qu'il n'y a pas de gouvernement des hommes, mais bien un gouvernement des choses.

Or, qu'on y réfléchisse : rien n'est plus redoutable à tout gouvernement, que la théorie qui n'en reconnaît positivement aucun ; et « si j'étais roi », je craindrais davantage le philosophe pour qui je me vois quantité négligeable, que le politicien qui me jette des pierres. Auguste Comte a cette gloire d'avoir été le premier à concevoir, et à écrire, que le propre d'un gouvernement est d'être relatif, c'est-à-dire de ne pas exister en soi.

Jamais le tranquille mépris d'un penseur n'a été plus doucement exprimé. Et l'on peut ici remarquer que la théorie positiviste de l'indifférence en matière gouvernementale

semble un hommage, peut-être inattendu, mais réel, à la parole du Christ : « Rendez à César... » Car on peut d'autant mieux rendre à César ce qui lui revient, que César n'est que le produit inconscient d'un certain état de civilisation, et que, suivant le lieu du monde ou le moment des temps, il s'appelle Napoléon ou le Grand Turc, la République de Venise ou celle des États-Unis. César n'est jamais ici qu'un César transitoire, dont l'humanité se sert pour des fins cachées, et si c'est pour cela qu'il le faut respecter, c'est aussi pour cela qu'il ne faut point s'en trop soucier.

Telle était la force de pensée, telle l'originalité d'Auguste Comte dans son opuscule de 1822.

Sans doute, cette petite brochure, qui eut peut-être vingt-cinq lecteurs, ne fit pas grand bruit alors, et, sans doute aussi, sortie d'une autre plume, elle ne compterait pas plus aujourd'hui que tant d'autres essais de réorganisation sociale, dont les archives de nos bibliothèques publiques sont encombrées. Mais, signée de celui qui fonda plus tard la religion du Grand Fétiche, elle prend, pour l'histoire de la pensée humaine, une importance de premier ordre. Cette brochure est en effet un programme d'action, en deux phases : 1° déblayement du terrain social par l'élimination des déchets, tant révolutionnaires que théologiques ; 2° édification, sur le terrain rendu propice, et grâce, sinon à la découverte, du moins à la juste compréhension des lois dynamiques de l'histoire, de la maison nouvelle, qui abritera l'humanité « régénérée ».

Je n'ai pas dessein, je l'ai dit, d'étudier ici didactiquement l'œuvre du philosophe. Si je me suis arrêté sur le travail initial d'Auguste Comte, c'est que son point de départ contient toute son œuvre en puissance, et qu'on ne comprendrait pas la deuxième partie, — celle écrite après la mort de Clotilde, — si l'on ne se souvenait des prémisses posées par lui, en 1822. Cette seconde partie est la pierre d'achoppement des positivistes français qui avec Littré, et presque tous les Occidentaux, reculent devant la religion étroite, rigide, et intransigeante, où l'on veut étrangler leur personnalité ; elle est au contraire, pour les positivistes « intégraux », dirai-je, le monument le plus parfait de la pensée du maître, purifiée par l'influence de Clotilde ; — et si, montrant qu'en effet Clotilde

est réellement le lien qu'il fallait à Auguste Comte pour réunir les deux parties de son programme, pour passer de la philosophie à la politique, je démontre en même temps que, sans cet amour pour Clotilde de Vaux, l'œuvre du philosophe serait dépourvue de toute conclusion logique, de réelle portée finale, j'aurai par là même souligné l'intérêt social qui s'attache à cet épisode de sa vie privée.

C'est pourquoi l'histoire de Clotilde de Vaux mérite d'être contée.

Avant que de rencontrer cette jeune femme, Auguste Comte avait, de 1820 à 1844, poursuivi sa route comme je l'ai tout à l'heure succinctement indiqué.

Le 3 mai 1821, jour du baptême du comte de Chambord, il rencontra, dans les galeries du Palais-Royal, la fille Caroline Massin. C'était une très jolie personne dont la mère avait dit qu'on n'en aurait pas la virginité à moins de mille écus. Auguste Comte n'aurait pu payer si cher; aussi n'eut-il que la suite. Caroline Massin était déjà inscrite depuis deux années sur les registres de la police, et cependant n'avait pas encore dix-neuf ans d'âge, quand elle donna, pour la première fois, ses faveurs à Auguste Comte. Il la revit assez souvent pendant l'année 1821, puis il la perdit de vue, puis il la retrouva en 1823, devenue libraire, par la générosité de celui à qui, d'après Auguste Comte, elle avait tout d'abord été vendue. C'est grâce à ce fonds de commerce que Littré put écrire, sans rire, qu'Auguste Comte épousa mademoiselle Massin, libraire. En réalité, il n'y avait déjà plus de librairie, quand, en 1824, mademoiselle Massin vint habiter maritalement avec Comte, et il y en avait encore moins quand, en février 1825, il l'épousa civilement à la mairie du quatrième arrondissement de Paris. L'ancien initiateur de mademoiselle Massin, devenu son protecteur dans l'achat de la librairie, servit de témoin à son mariage...

Si tout cela est d'un goût douteux, on y peut voir combien Auguste Comte, dénué de préjugés, mettait de loyauté dans ses actes : il n'était pas sans prévoir qu'il solliciterait un jour quelque office de l'État, ce qui advint précisément quand il fut attaché à l'École polytechnique, et cependant il se haussa,

sous le propre gouvernement de Charles X, à l'époque même des billets de confession et de la loi sur le sacrilège, à affronter le scandale d'un mariage civil.

En 1826, après s'être séparé de Saint-Simon, il ouvrit son premier cours de philosophie positive, et, tout aussitôt, il devint fou. Ce n'est ici ni une façon de parler ni une calomnie. Dans une lettre à Clotilde, du 6 juin 1845, il écrit lui-même, en toutes lettres : « Oui, j'aurai le courage de le répéter, *j'ai été fou* pendant la majeure partie de l'année 1826, à l'âge de vingt-huit ans. »

Qu'il guérît jamais complètement, ou qu'il ne retrouvât que les apparences de la raison, c'est une question controversable, mais, comme beaucoup d'autres, non résoluble. Et, en fait, il suffit de constater qu'Auguste Comte avait retrouvé les apparences de la raison, pour admettre qu'il n'était plus fou. Autrement qui serait sage?...

Son cours fut rouvert, il l'acheva : les meilleurs esprits de l'époque devinrent, sinon ses disciples, du moins ses auditeurs attentifs. De ce cours, il fait un livre, il fait une œuvre, il fait les six volumes du système de la philosophie positive, dont le dernier parut en 1842, vingt ans après l'opuscule de la vingt-cinquième année.

Entre temps, il était devenu répétiteur de mécanique, puis examinateur d'admission à l'École polytechnique. Il enseignait, en outre, les mathématiques dans une institution libre, et, le dimanche, il faisait gratuitement un cours d'astronomie populaire à la mairie du quatrième arrondissement.

Il était donc, dans sa sphère de professeur, un homme considérable, et, dans sa sphère philosophique, l'égal reconnu des plus grands. Littré se fait modeste à côté de lui, Stuart Mill proclame qu'il est un maître ; Spencer, pour cela même qu'il le discute, l'apprécie...

D'ailleurs un petit nombre seulement le connaissait, mais ce petit nombre forme, ou un groupe d'admirateurs fervents, ou une élite de contradicteurs.

Au point de vue privé, un changement était survenu. Sa femme et lui s'étaient séparés, — sans bruit, sans éclat, comme en automne la feuille morte se sépare de l'arbre qui s'endort. L'amour s'en était allé. Comment et pourquoi? D'après

Auguste Comte, il n'y aurait jamais eu union d'âme, entre lui et sa femme. Peut-être, — mais madame Comte, si jolie, fut défigurée par une attaque de petite vérole. Est-ce à partir de ce moment que le philosophe s'aperçut du point faible de leur union? Qui le saura? En tous cas, il ne fit jamais ni verbalement, ni par écrit, d'autre grief à madame Comte que celui-ci, à savoir qu'il ne pouvait plus la souffrir. Il reconnut même dans sa correspondance que sa femme, au point de vue intellectuel, était tout à fait supérieure. Elle le montra dans l'histoire de leur séparation, car elle préféra se retirer du domicile conjugal plutôt que de vivre avec un mari qui ne l'aimait plus, ou que faire un scandale.

Auguste Comte lui assura une pension de 3 000 francs, et, tout heureux, tout délivré d'une présence importune, il songea que l'heure était venue d'élaborer le second grand ouvrage de sa vie, le pendant de sa philosophie, son livre sur la politique positive.

Les choses en étaient là quand, en 1844, il fit la connaissance, chez mon grand-père, de madame Clotilde de Vaux, dont il convient maintenant de parler.

II

CLOTILDE AVANT COMTE

Clotilde de Vaux est née à Paris, le 3 avril 1815, du mariage de Jérôme-Simon Marie, capitaine aide de camp au 2e régiment de ligne, avec mademoiselle Joséphine de Ficquelmont.

Les Ficquelmont étaient une de ces quatre familles de Lorraine que l'on appelait les « grands chevaux » et qui constituaient, en quelque sorte, les quatre piliers du trône ducal.

L'avant-dernier comte de Ficquelmont, père de cette Henriette-Joséphine qui épousa le capitaine Marie, avait eu quatorze enfants. Toute cette famille vivait bien tranquille, au château de Paroy, en Lorraine, quand, au début de la Révolution, l'abbé de Ficquelmont, frère du comte, fit à Metz une tentative malencontreuse contre le nouveau régime. Après

l'avoir quelque peu lapidé, les patriotes le conduisirent aux prisons de Nancy, puis jugèrent intéressant de l'y faire rejoindre, et par le comte, et par quelques autres membres de la parenté. En suite de quoi, les propriétés furent mises sous séquestre. Les fils, — il n'y en avait plus alors que deux vivants, — passèrent la frontière ; les filles, — il y en avait encore huit, — furent recueillies par leur grand'mère maternelle, la comtesse de La Marche. Le comte de Ficquelmont et l'abbé auraient vraisemblablement connu un sort des plus fâcheux, si l'un de leurs anciens domestiques, du nom de Régnier, devenu gros personnage de la commune de Nancy, ne leur avait rendu la clef des champs. Ils étaient sauvés, — et ils purent aller rechercher, au delà du Rhin, les tronçons à jamais épars de leur famille et de leur fortune.

C'était le temps, à peu près, où Jérôme Marie, né à Orléans, le 30 juillet 1775, engagé volontaire à dix-sept ans, aux bataillons du Loiret, faisait ses premières armes sous les ordres de Dumouriez. — De l'armée de Belgique, il passe à celle de Sambre-et-Meuse, et, si bien entré dans la danse, il n'en sort plus. Pendant les vingt-trois ans que dure la guerre, — de 1792 à 1815, — il fait vingt-trois années de guerre.

Il est blessé à la jambe au siège de Gênes ; il a plusieurs doigts gelés, après la Bérésina. Si d'ailleurs il n'a pas la malchance finale d'être tué, il n'a pas la bonne chance de servir aux bons endroits ; il n'est jamais que là où cela n'est pas drôle. Tandis que les camarades ont la gloire de faire, sous Bonaparte, la première campagne d'Italie, lui, il opère, sous Jourdan, dans les défilés de la Forêt-Noire ; tandis que d'autres franchissent le Saint-Gothard et cueillent les lauriers à Marengo, lui, il mange, dans Gênes, le cuir des ceinturons que Masséna donne comme suprême nourriture à ce qui lui reste de soldats ; tandis que les vrais privilégiés s'en vont à Austerlitz, lui, transformé en marin, il apprend la théorie aux matelots que l'amiral Villeneuve fera mourir à Trafalgar ; et tandis qu'enfin les éternels vainqueurs triomphent de Friedland à Wagram, lui, trois années de suite, il connaît les horreurs sans gloire de la guerre d'Espagne.

L'empereur ne l'appelle près de lui que quand il appelle tout le monde, c'est-à-dire, quand l'heure est sonnée de

Moscou, de la triste retraite, de Leipzig et de la campagne de France. C'est pourquoi il ne retire de la bagarre que le maigre grade de capitaine, avec le ruban rouge. Louis XVIII voulut bien, dans sa magnificence, lui donner, selon son expression, une « preuve de sa satisfaction royale », d'une part, en lui confirmant ce grade d'officier qu'il avait conquis dans les sierras espagnoles et, d'autre part, en l'autorisant à porter cette croix, que l'empereur même lui avait donnée. Et il mit le comble à ses bienfaits en octroyant une retraite de deux mille francs à ce soldat qui, n'ayant pas encore quarante ans d'âge, comptait trente-neuf années et demie de services militaires...

Mais le capitaine avait obtenu, dans sa vie privée, une récompense meilleure, et que l'on peut souligner, puisqu'elle montre combien l'ordre social, déjà, était changé. — Ce petit paysan du Loiret, volontaire de 92, va-nu-pieds dont Victor Hugo n'avait pas encore chanté l'épopée, fut assez grand pour obtenir la main de la noble demoiselle Henriette-Joséphine de Ficquelmont, comtesse de son chef, et aussi éloignée de lui, à l'origine, que Marie-Louise de Napoléon. Ils s'étaient rencontrés en Allemagne, dans le courant de 1813, et mariés entre deux batailles.

Mademoiselle de Ficquelmont, qui était née au château de Paroy, n'avait plus pour toute fortune, quand elle épousa le capitaine Marie, qu'une rente de six cents francs, due à la générosité du premier Consul. Mais cela n'est pas à dire qu'elle fût abandonnée ici-bas, ni qu'elle n'eût pu trouver un meilleur parti. De ses deux frères, passés, pendant l'émigration, au service de la Maison d'Autriche, l'un, Joseph, était mort sous les murs d'Ulm en 1805; mais l'autre Louis-Gabriel-Charles, était devenu major général, ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche, et sa fortune, déjà belle en 1815, s'éleva au plus haut degré, puisqu'on le vit conseiller d'État et ensuite premier ministre à la mort de Metternich : pour recueillir une telle succession, il fallait être quelqu'un. C'était en effet quelqu'un que ce comte Charles de Ficquelmont, dont, au témoignage de M. de Barante, Napoléon disait qu'il était « le premier général de cavalerie de l'époque ». C'est en Espagne, où le comte commandait, sous Wellington,

une division de cavalerie, que Napoléon avait appris à la connaître. L'empereur lui fit même demander de rentrer en France, avec promesse d'indemnité pour les propriétés de Lorraine vendues comme biens nationaux. Mais le général refusa.

Cet irréconciliable n'était, d'ailleurs, ni étranger ni même hostile à la pensée moderne. Il témoigna à sa sœur, de manière non douteuse, c'est-à-dire par des secours pécuniaires répétés, que, s'il regrettait son mariage, il ne lui en faisait pas un reproche. Entre eux, et malgré l'exil, les guerres, la dispersion, le contact ne fut jamais rompu. Le comte ne revint qu'une seule fois à Paris ; ce fut pour embrasser sa sœur.

Retourné en Autriche, il y resta, même après qu'une émeute, contre-coup de notre Révolution de 48, l'eut chassé du ministère, et qu'il eût dû, pour en sortir, passer sur le corps de son cousin, le comte de Latour, massacré par la populace. Il n'avait qu'une fille, qui fut la princesse Clari. Quand il mourut, en 1854, le nom de Ficquelmont s'éteignit.

Mon grand-père, bien qu'il eût été républicain dès sa jeunesse et bien qu'il le fût demeuré jusqu'à sa mort, porta toujours une grande vénération à son « oncle d'Autriche », comme disait Auguste Comte, et si je l'ai présenté un peu longuement, c'est qu'il en sera souvent question dans les lettres de Clotilde et du philosophe. Le lecteur, — quand ces lettres lui seront mises devant les yeux, — se souviendra du personnage.

J'ai dit que la situation du capitaine Marie, au début de la Restauration, était presque misérable. Le ménage n'avait pour vivre que la retraite de l'officier. Tandis que les ressources tombaient les enfants arrivaient : d'abord Clotilde, née en 1815, puis un fils Maximilien, né en 1819, qui fut mon grand-père, puis un autre, Eléonor, qu'on appelait Léon, en 1820.

Le capitaine Marie, livré à ses propres moyens, n'aurait sans doute rien obtenu du gouvernement, car il restait très sincèrement bonapartiste.

Or, on était à l'époque de la Chambre introuvable. Toute faveur, désormais, venait des ultra-royalistes. La comtesse de Ficquelmont, devenue simple femme du capitaine Marie,

ne craignit pas de les solliciter, en invoquant précisément ces liens de noblesse qu'elle avait rompus ; et il est juste de dire que nul, parmi ces anciens émigrés, ne se retrancha, pour ne pas l'aider, derrière le fait de sa mésalliance. Tous ces beaux seigneurs, retour de Coblentz, furent compatissants à la fille des Ficquelmont, encore qu'à leurs yeux elle eût évidemment assez mal tourné. On l'admit à recueillir quelque chose du milliard des émigrés, une vingtaine de mille francs, puis on donna à son mari une perception suburbaine dans le département de l'Oise.

J'ignore ce que valait cet emploi, mais le rendement en devait être fort minime, puisque madame Marie implora, comme suprême grâce, une perception urbaine, dont la valeur eût été de 1 800 à 2 000 francs. Les amis de la famille de Ficquelmont s'y employèrent encore.

Finalement, le capitaine Marie obtint la perception urbaine de Méru (Oise).

Clotilde avait alors une douzaine d'années. Elle était déjà très jolie. J'ai appris à la connaître par une miniature que sa mère fit d'elle à cette époque, et que j'ai bien souvent regardée depuis, dans le salon de mes grands-parents, quand j'étais moi-même petit enfant...

La voici avec ses boucles blondes : le corsage s'échancre sur le cou, si long, si frêle, si blanc ; et les grands yeux bleus sont immensément rêveurs. Ce sont les mêmes yeux que l'on retrouve dans un autre pastel qui nous la montre jeune femme ; mais, heureusement, il n'y a pas encore, dans les regards de la fillette, cette langueur, presque désespérance, où se noyèrent plus tard ses yeux qui avaient pleuré. Elle ne pleure pas, ni n'en a envie dans sa miniature enfantine ; elle penche légèrement la tête vers l'épaule, en manière plus mutine que dolente, et il y a, sur tout son visage, un reflet d'âme inexprimable, comme en ont certains portraits de femme, de l'école anglaise. On trouve ainsi, déjà, dans cette miniature, ce qui sera la caractéristique de la vie de Clotilde, — la pétulance d'esprit la plus vive, jointe à une sorte de laisser-aller dans l'action. Le tout corrigé par la grâce d'un demi-sourire qui ferait pardonner bien des fautes, si jamais la malheureuse enfant avait dû en commettre qui fussent graves.

Clotilde enfant était donc déjà jolie, comme devait être Clotilde femme. Ce ne sera pas par excès de passion qu'Auguste Comte s'extasiera sur le grain délicat de sa chair, sur le coloris rare de ses joues. Coloris trop rare, qui n'est pas, comme on croyait, le signe de la parfaite santé ; mais flamme au contraire qui monte des poumons bientôt brûlés, et dont sont embellis les prédestinés de la phtisie. Nul des miens, d'ailleurs, ni elle-même, ne s'en douta, à aucune époque de sa vie ; et, pendant son enfance, son état, souvent maladif, n'alarma jamais sérieusement. On y voyait plutôt une manière d'être, une recherche de minauderie, motif à gâteries contre quoi ses frères n'étaient pas les derniers à protester. Bien longtemps après, et malgré la mort survenue, mon grand-père considérait encore sa sœur comme une malade imaginaire ; mais je suis, sur ce point, avec Auguste Comte, tout à fait contre lui.

Quoi qu'il en soit, il est exact que Clotilde était maniérée et peu facile ; il est avéré aussi que, ni enfant, ni femme, elle ne s'entendit jamais avec son père. Qui d'ailleurs se fût entendu avec ce terrible homme, brusque dans ses paroles, raide dans ses actes, et si près de ses pièces? Il avait (cela est entendu) sujet d'être ménager de son pauvre argent, en ayant si peu, — mais il y a la façon et il manquait même de cela. Mon grand-père citait, de son père, ce trait : le capitaine s'aperçut, pendant certaines vacances, que son fils, déjà bachelier, avait pris au collège la luxueuse habitude de se laver les mains, avant de se laver la figure. Or, dans ce temps-là, l'eau, même à la campagne, coûtait cher. Le vieil officier blâma donc cette prodigalité, et, son fils ayant osé répondre : « Mais enfin, papa, chacun son goût. — Non, répliqua-t-il, ce n'est pas chacun son goût, quand ce n'est pas chacun sa bourse. »

Cette réponse est tout l'homme; elle donne à penser combien Clotilde, dont le goût fut toujours très vif pour un bien-être qu'elle n'acquit jamais, dût souvent trembler devant un père aussi peu flexible. Mais elle avait au total un heureux caractère ; primesautière, et d'abord découragée, elle se reprenait vite à d'autres enthousiasmes. Elle se faisait assez facilement aux choses, si les choses ne se faisaient pas à elle,

prenait, d'instinct, son parti de ce qu'on ne peut empêcher. Ses frères lui reprochaient de parler un peu à tort et à travers ; du moins le faisait-elle avec un art inné. Elle traduisait sa pensée en formules inattendues, répondait tout à trac aux observations, — désarmait par l'esprit quand elle ne captivait pas par la grâce. Elle jugeait net, tranchait vif, dans un parler alerte et original.

Certain jour, sa mère, absorbée par quelque pensée, ne prêtait pas suffisante attention à une demande de la fillette : Clotilde s'écria : « Je vous en prie, maman, répondez-moi ; dites-moi non, si vous voulez, mais j'aime mieux un chat qui griffe, qu'un chat qui dort. » Sa conversation s'émaillait de ces formules vives, de ces images brusquement jetées, dont mon grand-père se souvenait après tant d'années révolues et qu'il me répétait.

Entre la sœur et les frères, l'existence n'avait été commune qu'à l'époque de la première enfance. Pendant cette période, Clotilde, l'aînée, avait joué à la petite mère ; c'est pourquoi, plus tard, elle écrivait : « mes bons fils », à ses frères qui étaient au collège. Les jours d'enfantine intimité furent tôt brisés. Clotilde passa plusieurs saisons en Lorraine, chez ses tantes maternelles. Puis les deux garçons furent admis comme boursiers au collège d'Orléans ; Clotilde elle-même entrait à l'école de la « Légion d'Honneur » (à la succursale parisienne de la rue Barbette). A partir de ce moment, la sœur et les frères ne se rencontrèrent qu'une fois l'an, aux grandes vacances. Jusqu'à ce qu'ils fussent, elle, une femme faite, eux de jeunes hommes, on peut donc dire qu'ils ne vécurent plus l'un près de l'autre, et le moment où les frères sortirent des grandes écoles fut celui où la sœur était déjà touchée par le malheur.

C'est pour cela que mon grand-père ne connut jamais très exactement l'âme de sa sœur ; il ne savait d'elle que sa beauté, son esprit et ses défauts de caractère, ou du moins ce qu'il prenait pour tels ; mais s'il ne fut pas à même de la juger exactement, ni de reconnaître toute la valeur qui était en elle, cela ne veut pas dire que son affection fût diminuée. Au contraire, il l'aima, quoi qu'en ait pensé et dit Auguste Comte, autant que frère aima jamais sa sœur. Les longs

reproches qu'il adressa à Auguste Comte d'abord, et à la mémoire d'Auguste Comte, ensuite, suffiraient seuls à le prouver, s'il en était besoin. J'ajoute que mon grand-père, jeune, était brusque et intransigeant, avec une certaine austérité républicaine ; ce n'était point la façon de Clotilde : il en résultait entre eux des moments de froideur. Mais c'est le propre des affections humaines. Il faut que la mort vienne, pour que tout s'adoucisse ; — et c'est à Clotilde fillette, jouant à la petite mère dans le jardin de Méru, c'est à Clotilde, jeune femme, lui confiant les rares joies de sa vie, c'est à Clotilde malheureuse, venant chercher refuge dans son jeune ménage, c'est à cela seulement que mon grand-père songeait, quand il me redisait ce que j'écris en ce moment.

La correspondance de Clotilde est celle d'une sœur charmante : soit qu'elle leur écrive à eux-mêmes, soit qu'elle parle de ses frères à Auguste Comte, elle se montre toujours la plus affectueuse des parentes, la plus indulgente des amies. Et aussi bien c'est par ses lettres, c'est-à-dire par elle-même, que je veux à présent la faire connaître.

Auguste Comte, en plusieurs endroits de ses livres, célèbre, avec beaucoup d'emphase, le talent littéraire de Clotilde. Je crois qu'il se trompe, au sens qu'il l'entend ; Clotilde, morte jeune, n'avait pas assez de préparation classique pour nous avoir pu laisser des œuvres de pure littérature qui soient dignes d'autre chose que d'un encouragement ; et en effet, ni sa *Lucie*, dont je parlerai en son temps, ni surtout ses essais poétiques, ne peuvent sérieusement être proposés à l'admiration. Mais je crois, en toute sincérité, qu'il faut remonter aux pures épistolières du XVIIIe siècle, et même jusqu'à madame de Sévigné, pour trouver des lettres valant celles de Clotilde.

S'il est vrai, selon La Bruyère, que les lettres de femmes sont les seules qui vaillent, une femme supérieure, et qui sait écrire, nous donnera, par ses lettres, son chef-d'œuvre. Clotilde en a laissées que l'on n'égalera pas.

Sans doute les premiers morceaux que l'on va lire, datés du temps qu'elle était tout enfant, ne s'élèvent pas au-dessus de ce que beaucoup de petites filles d'aujourd'hui pourraient écrire. Mais son genre, déjà, s'y dessine : et puis, ces lettres sont de Clotilde, ce qui n'est pas rien, puisqu'à présent

Clotilde est un personnage historique, et que tout ce qui la concerne prend valeur par cela même... En voici une, la plus enfantine que j'aie trouvé : Clotilde n'avait pas douze ans. Sa mère est en Lorraine, chez une de ses sœurs, madame de la Lance. Elle-même, elle est restée près de son père, à la perception. L'écriture est une cursive anglaise, nette et appuyée.

Neuilly-en-Thelle, 18 janvier 1827.

Chère petite maman,

Je suis bien heureuse que vous soyez arrivée en bon port, mais je croyais que M. Chauvin se trouverait là à votre descente de voiture. Papa et moi, nous nous portons bien, madame Thérèse (?) aussi, elle vous présente son respect, ainsi que toute la société de Neuilly-en-Thelle, qui n'est pas nombreuse comme vous le savez bien. Vous avez raison de dire que votre feu ne valait pas le coin de votre poêle, et moi j'aurais bien voulu que vous y fussiez...

En attendant votre retour, je prie le bon Dieu, tous les matins et soirs pour votre heureux voyage et pour la conservation de cette bonne tante que vous aimez tant. Présentez-lui bien mes respects à cette bonne tante, ainsi qu'à tous mes parents que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que je ne respecte pas moins.

Le papa nourricier de Léon est venu, il y a aujourd'hui huit jours, qui était lundi ; il a été tout triste de ne trouver que papa et moi, car il croyait trouver une famille ordinaire. Il a bu à votre santé et à celle de Léon. Il nous a fait des présents comme à son ordinaire, une demi-aune de boudin, quatre saucisses et trois livres de cochon... Il nous a dit, de la part de monsieur et madame de Beauvoir, qu'ils vous présentaient leurs respects.

Agréez les miens, chère petite maman, et daignez me conserver le doux nom : de votre fille

CLOTILDE

Il y a un post-scriptum, qui est un badinage sur deux chats qu'elle avait, la mère chatte et le petit chat :

P.-S. — Vous me demandez pourquoi j'ai tant tardé à vous écrire, mais il faut penser que j'ai un petit ménage à mener : deux *moutas* à gouverner pour qu'ils ne fassent pas leurs petits besoins dans les appartements de Monsieur et de Mademoiselle. Enfin me voilà mère et épouse, la petite metteuse de cuvette par terre pour laver les mains de Monsieur (le petit chat), — aller chercher la petite serviette pour les essuyer, — mettre le petit fauteuil de Monsieur... Par exemple il y a deux choses dont Monsieur s'acquitte très bien tout seul, comme de prendre la première version du lait et celle du pain. — Les moutas vous embrassent et vous présentent leurs respects.

Suivent deux silhouettes de chat, fort mal dessinées, avec cette annotation de l'auteur : « Ces portraits sont beaux. »

Et voici une autre lettre, datée de Mannonville, en Lorraine, où elle villégiature chez sa tante, madame de la Lance :

22 février 1829.

Mon bon petit papa,

J'ai reçu votre très bonne lettre qui m'a fait tant plaisir, mais j'ai vu avec peine que vous souffriez toujours de votre gelure[1]. On a toujours quelque peine dans ce monde : c'est une épreuve continuelle. Mais aussi l'on est bien récompensé dans l'autre vie, si on se résigne à la volonté du bon Dieu.

Je voudrais bien vous ôter vos maux, et me les donner ; et vous faire cadeau d'un peu de mon bonheur qui est au comble...

Clotilde a quatorze ans quand elle écrit cette dernière phrase. Y a-t-il moyen de mieux cur , après avoir si bien pensé? La fillette est déjà une petite âme qui rêve. Elle est aussi un cœur facilement ému au spectacle de la vie. Ce séjour en Lorraine, par le milieu même où elle se trouve, aide au développement de sa sensibilité. A Mannonville, chez sa tante de la Lance, elle est tout près du couvent de Flavigny, dont son autre tante, madame Antoinette de Ficquelmont, est abbesse. Elle passe de l'une à l'autre, du manoir au couvent. Elle aime beaucoup sa tante l'abbesse, et elle devient toute pieuse, toute émerveillée devant le mystère des choses, le mystère de la souffrance humaine qui se transforme en joie au ciel. Le doux évangile de la bonne abbesse chante dans son âme, et elle se trouve si bien dans cette atmosphère lorraine qu'elle obtient d'y rester pour sa première communion, qu'elle fait pieusement. Si, sans doute, cela n'a pas duré, si la Clotilde de trente ans, si la Clotilde d'Auguste Comte ne se souvient guère, apparemment, de ce qu'elle a appris à Flavigny, — du moins il passe, de-ci, de-là, à travers son amertume d'enfant du siècle, un souffle qui n'y serait pas si ces jours de Lorraine n'avaient pas été.

Après la première communion, en mai 1829, Clotilde quitta Mannonville ; je ne crois pas qu'elle y revînt jamais. Elle ne revit, en tous cas, ni sa tante, ni ses cousins de la Lance, car cette jeune dame et ses enfants moururent peu après...

1. Allusion aux deux doigts gelés à la Bérésina.

A son retour de Lorraine, Clotilde passa tout brusquement de la vie libre dans le château où elle était gâtée, à la vie renfermée dans les bâtiments de l'État, où l'on ne gâte guère. Être élève de la Légion d'Honneur, cela ne va ni à son tempérament, ni à sa grâce, ni à son esprit tout primesautier, ni à sa frêle santé.

Ses lettres sont muettes sur ses impressions personnelles. Elle était trop docile aux directions paternelles pour oser leur faire reproche de son emprisonnement. Mais ma grand'mère m'a souvent dit que le seul nom de la Légion d'Honneur faisait encore frissonner Clotilde; et lorsque, de la rue Pavée au Marais, où demeuraient mes grands-parents, elle entendait une des cloches de l'église Saint-Paul, qui lui rappelait celle de la Légion d'Honneur, elle avait un rapide tremblement... Elle n'était faite ni pour la discipline, ni pour la soumission. Aucun enfant, d'ailleurs, n'y est fait ; certains s'y font, voilà tout.

J'ai retrouvé le bulletin scolaire de l'année de la première communion ; les autres ont disparu, probablement parce que madame Marie n'avait voulu en garder qu'un, à titre documentaire. Ce bulletin, qui n'est pas de victoire, donne un juste signalement de la petite écolière. Je le reproduis intégralement.

CONGRÉGATION
DE LA
MÈRE DE DIEU

ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
Première succursale de la Maison Royale de la Légion d'Honneur.

Paris, le 2 septembre 1829.

Madame la Supérieure Générale a l'honneur d'envoyer à M. Marie, l'extrait du tableau en date du 30 août 1829 de la Maison Royale d'éducation de Saint-Denis, relatif à mademoiselle Marie, Clotilde.

3e Division. 6e Section. Ceinture *aurore unie*. 12 élèves.

	N° des places		N° des places
Religion	7	Calcul	10
Ordre, propreté, exactitude	7	Grammaire et parties du discours	7
Ouvrage à l'aiguille, raccommodage et blanchissage		Histoire sacrée, ancienne et moderne	10
Broderie		Géographie	10
Lecture, écriture	10	Santé	bonne
Mémoire	3	Danse (il n'y a pas de concours).	

OBSERVATIONS

Assez appliquée. Pas assez soumise. Conduite pas assez bonne.

Pour Madame la Supérieure Générale,
Signé : Illisible.

Reste à la 6e section.

On sait que les élèves de la Légion d'Honneur portent, sur leur petit uniforme noir, un ruban de laine, dont la couleur indique la classe ou division à laquelle elles appartiennent. Il y a six couleurs ; les toutes petites sont « vertes », les toutes grandes sont multicolores, c'est-à-dire que leur ruban est composé de six bandes correspondant à chacune des divisions antérieures. Elles témoignent par là que leur savoir est encyclopédique. Clotilde qui n'était plus toute petite, en cette année 1829, puisqu'elle avait quatorze ans, mais qui n'était pas toute grande, avait donc une couleur intermédiaire ; elle était « aurore » et encore, vu son manque d'assiduité, était-elle condamnée à le rester pendant l'année scolaire suivante.

Il y a d'autres rubans, — le ruban de mauvaise conduite, le ruban de paresse, le ruban de fourberie ; — et il y a aussi la dégradation, qui est la privation de tout ruban. Napoléon, auteur du règlement, savait qu'il ne peut y avoir, pour des fillettes (et même pour des hommes), punition plus grave. Clotilde, bien que chétive élève, ne tomba jamais si bas, à ma connaissance du moins.

Le choléra de 1832, qui la chassa de la Légion d'Honneur, lui parut bénédiction. Elle avait des maux d'entrailles dont on appréhendait des suites plus graves. Elle fut momentanément rendue à ses parents. Elle passa ainsi à Méru tout le temps que le fléau sévit.

Ses parents ne la ramenèrent à Paris qu'à la fin de septembre... Le 6 octobre, elle leur écrit. Elle connaît à présent l'art des nuances : elle va avoir dix-huit ans, elle est grande jeune fille : son écriture, toute fine et distinguée, — le contraire de l'écriture haute et large d'aujourd'hui, — marque seulement ce qu'il lui plaît de marquer.

MAISON ROYALE

Ma chère maman,

Vous m'aviez promis de m'écrire aussitôt votre arrivée. Mais nous sommes aujourd'hui samedi et je n'ai aucunement de vos nouvelles.

Je crains que vous n'ayez été bien fatiguée, ainsi que papa, qui était déjà très souffrant à Paris. Je vous en prie, chère maman, écrivez-moi un mot, un seul mot me tranquillisera. Je pense que vous avez déjà reçu des nouvelles des bons petits frères qu'il m'a été bien dur de quitter, malgré nos petites mésintelligences. Quand vous m'écrirez, répondez-moi bien à toutes ces choses, et, surtout, donnez-moi d'amples détails sur vos santés. Je vais m'occuper de vous faire deux jolies petites (mot illisible), pour mettre sur votre cheminée, et puis je vous ferai une ménagère et une bourse pour papa...

Nous avons récréation aujourd'hui toute la journée. Nous reprendrons les leçons lundi seulement, parce qu'il y a beaucoup d'élèves qui ne sont pas encore rentrées. Chère maman, je vais encore attendre quelques jours patiemment de vos nouvelles ; mais je m'inquiéterai sérieusement si je n'en ai point d'ici là.

Je vous prie, chère maman, de dire bien des choses à ma petite Sophie (?). N'oubliez pas non plus l'aimable Cécile, à laquelle je pense bien souvent, et non seulement parce que je l'aime, mais aussi parce que je pense à son bonheur d'être avec ses parents pour toujours...

J'espère être bientôt rassurée ; recevez les sentiments respectueux de votre fille.

CLOTILDE

Samedi, le 6 octobre 1832.

« Le bonheur d'être avec ses parents pour toujours », que de choses, que de souvenirs du passé scolaire dans si peu de mots !

Lorsque son éducation fut terminée, — vers 1834, — mademoiselle Clotilde Marie, « ancienne élève de la Légion d'Honneur », revint dans sa famille et vécut à Méru.

J'imagine que c'est pendant cette période de sa vie — entre sa sortie de la rue Barbette, et son mariage — que Clotilde abandonna peu à peu les idées pieuses de Flavigny, pour se tourner vers un autre idéal. — Sa mère, madame Marie, était, pour son temps, un esprit très avancé ; en religion, sous les dehors catholiques, elle n'était que spiritualiste, mais elle l'était profondément ; en politique elle était mieux que libérale, elle était l'amie des pauvres ; et cette fille de la plus haute noblesse lorraine, sœur d'une abbesse, sœur d'un ministre de la monarchie autrichienne, écrivait des essais de sociologie auxquels Auguste Comte rendra hommage. De même que le philosophe, sur une scène plus vaste, proposait aux savants la

réorganisation de la société, de même madame Marie, dans sa solitude de Méru, dressait des plans d'amélioration sociale par le travail. Elle osait même se servir de ses hautes relations pour les soumettre au jugement de la reine Amélie, qui ne se refusait pas à en agréer l'hommage. En 1844, elle publia un petit opuscule, *le Sculpteur sur bois*, qui n'est pas inférieur à beaucoup d'autres ouvrages du même genre, dont la fortune fut meilleure ; en tous cas, elle y mit ce que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer, — une grande sincérité et un manque complet d'ambition personnelle...

L'influence d'une telle mère devait être énorme sur une âme comme celle de Clotilde. On le voit par ses lettres. Si elle parle de son père, ce n'est que pour dire quelques mots très ordinaires d'affection ou de respect. Si elle parle de sa mère, elle ne trouve pas de termes qui satisfassent sa vénération. Même aux jours où l'emprise d'Auguste Comte l'aura un peu éloignée du centre de sa famille, elle reviendra vers sa mère avec une piété fervente, — sa mère restera sa plus haute affection.

Pendant les quelques années qui suivirent sa sortie de la Légion d'Honneur, Clotilde n'eut d'autre esprit, d'autre cœur, que l'esprit, que le cœur de sa mère. On n'en pouvait trouver de plus nobles.

Vers ces années 1834-1835, le marquis de Mornay, ami de la famille Marie et d'ailleurs député de l'arrondissement de Méru, suggéra au capitaine de se faire aider dans son travail de perception par un jeune homme de la région, Amédée de Vaux. Ce devait être le mari de Clotilde. La famille de Vaux était fort répandue dans le canton. Plusieurs filles étaient mariées à des propriétaires des environs. Ces jeunes femmes devinrent les amies de Clotilde ; leur frère, ayant pris pied à la perception, devint prétendant à sa main. Ce frère était tout frais débarqué des colonies, où il avait fait un assez long séjour. Il n'en rapportait aucune fortune ; mais le fait d'avoir derrière soi de longs voyages au delà des mers, et de pouvoir parler, pour y être allé, de la patrie de Paul et de Virginie, ne devait pas lui être un faible atout dans la conquête des cœurs. Il conquit, ou pensa conquérir, celui de Clotilde. M. le marquis de Mornay voulut bien faire la demande en son nom.

Il n'y avait d'argent ni d'un côté, ni de l'autre. On constitua bizarrement la dot de Clotilde : le capitaine Marie consentait à prendre sa retraite, et le marquis de Mornay se faisait fort d'obtenir la succession de la perception pour M. de Vaux. De la sorte, le jeune homme gagnait, tout à la fois, une femme et un emploi. Il fut assez niais d'ailleurs pour perdre l'une et l'autre en peu de temps.

L'opinion de madame Marie, sur le projet de mariage, est consignée par elle dans une note assez longue, remise par elle-même à Clotilde. J'en donne le début et la fin, pour montrer que ce n'est pas, comme le croient certains positivistes, afin de satisfaire sa famille, que Clotilde s'est mariée :

D'après tout ce qui s'est passé entre la famille de Vaux et nous, relativement à la proposition de mariage de M. Amédée avec notre fille, j'ai remarqué dans le caractère du jeune homme les mêmes dispositions que dans toute sa famille : c'est-à-dire qu'ils comptent pour rien les sacrifices qu'on leur fait et que toute leur délicatesse consiste à se mettre dans une si bonne position qu'ils n'aient pas besoin d'en avoir. Du reste, le jeune homme n'a rien de l'énergie que donne un véritable attachement ; il n'a rien du courage de l'homme qui a confiance en lui-même. Il est doux, mais toujours indécis ; il craint tout, parce qu'il calcule trop. Clotilde apporterait assez, si elle trouvait à peu près autant ; mais comme il n'a rien, du moins pour le présent, il voudrait nous faire donner ce qui lui manque...

Voilà ma chère bonne fille, mes réflexions sur la circonstance. Je voudrais te voir reprendre ta gaîté ordinaire, et te soumettre entièrement à ce que la Providence ordonnera. Si celui-ci te manque, nous nous occuperons sérieusement de trouver ce qui pourrait te convenir...

D'après le témoignage de mon grand-père, Clotilde, sans être éperdument éprise de M. de Vaux, était éprise du mariage en soi. Elle y voyait l'occasion de secouer la tutelle d'un père, dont le caractère, toujours difficile, devenait de moins en moins traitable, et dont l'avarice, toujours aiguisée, s'exaspérait de plus en plus. Il était d'autant plus ladre dans son privé, que, par deux fois, ayant mis sa confiance en des financiers aventureux, il y avait perdu des sommes assez importantes. Il se rattrapait sur des bouts de chandelles. Clotilde avait hâte de quitter ce régime trop strict. Elle se fit, sans doute, comprendre de sa mère, qui céda...

Le mariage eut donc lieu, le 28 septembre 1835. Le capitaine

Marie passa son emploi à son gendre et se retira à Paris, avec sa femme. Clotilde, devenue madame de Vaux, demeura à la perception, dont son mari avait la charge.

La vie du jeune ménage n'eut rien de bien saillant, — hors la catastrophe qui y mit fin quatre ans plus tard.

Des lettres que Clotilde, entre temps, écrivit à ses parents, je veux seulement tirer deux ou trois extraits. Le premier est pour montrer que Clotilde, qui gémissait plus tard de n'avoir pas d'enfants, — quand sa séparation d'avec son mari lui laissait peu de possibilité de réparer le temps perdu, — n'était point désireuse de devenir mère, quand la réalisation de ce vœu était toute naturelle...

Après s'être plainte de quelques ennuis domestiques, d'un « tour pendable » que sa bonne lui a fait, elle exprime ses craintes :

J'ai dans ce moment une mine de morte, et *je le suis presque*. Autre chose qui me tourmente bien fort : c'est qu'avec toute cette fatigue je ne suis pas sûre de ma position (je grossis énormément), ce qui m'effraie. Madame Eugène est bien chagrine de la même aventure qui lui arrive. Quant à elle, cela est certain, puisque cela est déjà au coin de trois mois. Pour moi, j'aurai preuve certaine ces jours-ci, car il ne faut pas encore se désespérer...

Qu'en penseront nos moralistes? Il me semble que la femme romantique ne valait guère mieux, sous ce rapport, que celle du XXe siécle. Et, en cherchant bien, on trouverait sans doute les mêmes réflexions à tous les âges du monde. Il n'y a jamais eu que l'homme, pour trouver très bien que la femme fût mère. La femme ne s'en serait pas avisée toute seule...

Les craintes de Clotilde, puisque craintes il y avait, n'eurent qu'une demi-suite. J'entends que tout se termina par un accident. Mais sa santé se délabrait déjà. Son médecin prescrivit une saison à la mer. En 1838, le fait n'était pas si banal qu'aujourd'hui. Clotilde en fut toute suffoquée, et son mari aussi. Ils se décidèrent pour le Tréport...

... Amédée m'a étonnée dans cette circonstance par son indécision, écrit-elle le 7 juillet 1838. Il a fallu qu'il soit bien convaincu du bien que j'éprouverai de ce voyage pour se décider à l'entreprendre...

Je vous avouerai que j'ai eu mes réflexions et mes petits tourments. La famille d'Amédée me taquinait un peu. L'on avait l'air de dire que

je n'étais pas souffrante, que je me dorlotais, etc... Mais j'ai eu aussi de bons conseils, et l'on m'a décidée à n'écouter que ma santé.

Il me semble, grâce à trois araignées que j'ai vues hier près de mon lit, le soir, — espoir, — que je vais rapporter un beau diamant que je pêcherai moi-même... Pourvu que je rapporte des nerfs solidement raccommodés, je serai bien heureuse! et bien heureuse! car la santé avant tout...

Pauvre femme! elle commençait, dès 1838, à courir, au milieu des sourires incrédules des siens, après cette santé qui, chaque jour, lui manquait un peu plus! mais elle y courait alors avec un entrain jeune, et une ingénue confiance...

Méru est dans l'Oise, le Tréport dans la Seine-Inférieure, département voisin. Aujourd'hui, il faut, sans se presser, et en troisième classe, deux heures vingt-cinq, pour aller de l'un à l'autre lieu. Clotilde partit un certain jour à minuit, et n'arriva que vers 6 heures du soir, le lendemain, soit environ dix-huit heures, — dix-huit heures de patache.

C'est un bien drôle de petit pays, constate Clotilde, que ce Tréport. L'on n'y trouve presque rien. Les habitants, tous pêcheurs, sont simples et bons. Ils cherchent toutes les occasions d'obliger. Ce sont déjà des mœurs tout à fait différentes de notre peuple. Ils sont religieux, ils font le signe de la croix, avant de baigner une femme, et l'on trouve des croix sur toutes les routes. L'on voit que ce sont des gens qui s'exposent souvent aux dangers de la mer : il leur faut une croyance plus forte, et un recours plus puissant...

Je dois noter aussi, pour l'histoire rétrospective de la mode, cette constatation, que beaucoup de Parisiennes à la mer voudraient pouvoir faire encore :

Ce qui m'enchante ici, c'est la simplicité : avec mes petites robes d'indienne, je suis aussi bien que les autres dames...

Une jeune femme de vingt-trois ans, qui est au Tréport en juillet, qui n'a que des robes d'indienne, — et qui s'en contente, et qui dit que les autres n'ont rien de mieux! — C'était sous le roi Louis-Philippe...

Voici, maintenant, Clotilde aux bains :

Ce que je vous gardais pour la bonne bouche, c'est le récit de mes bains. J'ai donc commencé hier. Malgré la fatigue du voyage, j'en ai pris deux, ce que je ferai tous les jours, car ils ne me coûtent que seize

sous, tout compris. Les deux d'hier m'ont fait un effet prodigieux, — mais si vous saviez les cris, la peur et le mal que m'a faits le premier !... L'on m'entendait du pays, qui ne touche pas l'endroit où l'on se baigne ; et j'étais désolée, parce que je craignais de n'avoir pas le courage d'en prendre un second. Je suis revenue me coucher, et mes nerfs étaient si crispés, que j'ai pleuré toute la journée... Amédée, à force de me raisonner, me fit promettre que, pour m'habituer, j'en prendrais un à 5 heures, ce dont j'étais bien triste... Je fis encore bien des giries, mais enfin prenant mon cœur de lion, je me précipitai dans l'eau jusqu'au cou. Je ne l'eus pas fait quatre fois, que je me trouvai à merveille...

Les semaines passent. Clotilde revient à Méru. Elle écrit ceci à ses parents :

... Le genre de vie que je menais au Tréport contribuait beaucoup à améliorer ma santé : un grand repos de toute chose, un peu de sommeil dans le jour. Aussi me suis-je crue guérie en revenant. Mais la fatigue, les tracas du ménage m'ont rendu mon mal, et, pour l'éviter, je vais me remettre aux bains froids et salés, et me reposer le plus possible. Je ne puis encore m'occuper à lire ou à coudre. Écrire me fatigue un peu moins, mais encore. Je voulais cependant ne prendre une bonne qu'au moment de notre emménagement. Oh ! que la santé est donc un bienfait ! J'ai déjà depuis trois jours perdu les belles couleurs que j'avais rapportées des eaux... Mais n'allez pas vous inquiéter, mes chers parents. Cet état n'est nullement dangereux, il n'est qu'ennuyeux, mais il l'est dans toute la force du terme...

Avant de partir pour le Tréport, elle disait que sa santé s'y remettrait ; quand elle en revient, elle constate que c'est peine perdue. Et ce sera toujours ainsi, et ce leit-motiv reviendra, reprendra, sans que nul, hors Auguste Comte, la comprenne exactement. Ses parents pensent qu'elle est seulement nerveuse, — neurasthénique...

Ces trois semaines de villégiature sont les seules qui sortent un peu de la grisaille des jours. Clotilde a repris le coin de son feu, dans cette maison de la perception de Méru, où elle a été élevée, où elle est devenue femme, où elle vivote. Elle fait, alentour, de petites visites, de petites promenades. Sa mère et son père viennent la voir en été ; ses frères sont loin, l'aîné est entré à l'École polytechnique ; le second va y entrer. Son existence est comme des milliers d'autres existences, et cela peut durer ainsi pendant des années, des années, jusqu'à un avancement du mari.

Mais le mari n'aura pas d'avancement. Ce colonial indolent, qui s'est marié pour avoir une position, ne s'attache guère à cette position. Il va souvent à Paris, tout seul. Faire quoi?

Un certain jour du commencement de juin 1839, l'inspecteur des finances annonce sa venue à la perception. — Tout aussitôt, M. de Vaux songe à envoyer Clotilde, qui n'y comprend rien, passer quelques jours chez madame de Vaux, la mère, à peu de distance de là : il lui dit qu'il ira l'y rejoindre. Mais au lieu de son mari, Clotilde, deux jours après, voit venir des gens qui lui réclament ses clefs. M. l'inspecteur n'a pas trouvé son comptable, et comme on voit de la fumée sortir de la perception, M. l'inspecteur veut entrer tout de même. Il entre, on éteint un reste de feu suspect, on cherche M. de Vaux. Il n'y a plus de M. de Vaux. Sans lui, on sauve quelques livres de comptes; sans lui, on sauve la caisse. Mais les livres sont falsifiés, mais la caisse est vide. — M. de Vaux est un voleur, un faussaire et un incendiaire...

Tout cela tombe sur Clotilde en quelques heures. En quelques heures, elle apprend que cette vie un peu terne où elle s'engourdissait était un incomparable bonheur, à côté de l'abîme où la voilà jetée. Son mari, si elle ne l'aimait pas de passion vive, lui était un compagnon à qui elle s'était attachée. Sa position, si elle n'était pas brillante, était honorable, la mettait à l'abri du souci immédiat des choses. Par le mari, par la position, elle avait un rang dans le monde, un petit, mais un rang. Et, en quelques heures, plus de compagnon, plus de position, plus de rang. Elle était, de ce moment, et pour toujours, en marge de la société, femme d'un voleur en fuite.

S'étant convaincue du désastre, elle vint à Paris où étaient ses parents, où était son frère, mon grand-père, alors polytechnicien. Celui-ci, dans son puritanisme républicain, était peut-être le plus vivement touché à l'idée que sa sœur était unie à un faussaire. Il forma aussitôt le projet de demander un congé au général, commandant l'École, de courir sur les traces de M. de Vaux (on croyait savoir qu'il était à Bruxelles), et de le menacer d'arrestation, de scandale, s'il n'obtenait de sa famille qu'elle versât au trésor l'équivalent des sommes dérobées. Si la famille de Vaux remboursait, les choses pourraient s'arranger encore, par les influences qu'on ferait agir.

Il se mit tout à fait à la disposition de sa sœur, mais Clotilde, après avoir acquiescé, eut peur de la violence de son frère. Elle lui envoya, à l'École, ce billet :

La nuit porte conseil, bon ami, et celle-ci m'a fait beaucoup réfléchir sur ce que nous avions presque décidé ensemble trop précipitemment. Il faut l'avouer : combien je suis heureuse que tu n'aies encore rien fait de tout cela. Ne t'en mêle nullement. C'est une affaire trop grave ; il n'y a que moi qui doive agir, et mon avis est bien toujours d'employer les petits moyens d'abord ; car si l'on obtient par eux le moindre résultat, cela sera heureux et n'apportera nul regret. Je pense donc qu'il va n'y avoir point d'obstacle à ce que j'écrive au maire de Bruxelles. Au reste, je n'en parlerai que la chose une fois faite.

Au revoir, cher enfant. Reçois mille baisers de sœur et d'amie.

CLOTILDE

Mais tergiverser, c'est ne rien faire. On ne fit donc rien, — que demander directement à la famille de Vaux de combler le déficit, pour sauver l'honneur... Madame Marie avait bien jugé tout ce monde : ni madame de Vaux, la mère, ni aucun des gendres, malgré leur situation dans l'arrondissement, ne remua le plus petit doigt, n'avança la plus petite somme. Comme, d'ailleurs, M. de Vaux demeurait introuvable pour l'administration, l'affaire fut terminée avec sa seule révocation. Hormis qu'il y eut, en Belgique, un escroc de plus, et, à Paris, de plus aussi, une femme désespérée, rien ne fut changé sous le soleil.

Quelques mois après, par le canal de la famille de Vaux, Clotilde reçut inopinément un mot de son mari. Il faisait connaître qu'il était vivant, à Liége. Clotilde ne répondit pas. Nouvelle lettre. Le malheureux implore la pitié. Bien que ne pouvant pardonner, Clotilde ne se croit pas le droit de ne pas répondre. A son tour, elle se sert du truchement de la famille de Vaux pour faire tenir une lettre à son mari. Que disait-elle? Sans doute un adieu définitif, car le mari protesta par une longue réponse, si longue qu'elle remplirait au moins dix pages de cette revue. On n'en trouvera donc ici que des extraits, mais ils sont essentiels. Ceux qui ne connaissent la jeune femme que par des lettres publiées dans le volume sacré du positivisme ont le droit de douter d'elle. Clotilde y dit : « mes malheurs », Comte répond : « vos malheurs » ; mais

aucune précision n'est produite. Cette précision, M. de Vaux la donne. En second lieu, sa copieuse justification me paraît bien représentative, non seulement du style, mais aussi de l'état d'âme d'une époque. Après avoir lu ce plaidoyer où certaines paroles, venues du cœur, se noient dans un lamento grandiloquent, on comprendra que Clotilde, parlant de son mari, lui ait appliqué l'épithète « d'homme fatal ». C'est l'homme fatal de 1830, non dans sa grandeur ténébreuse, mais dans sa platitude, — Antony au petit pied qui se croit assez intéressant pour que la Fatalité, — fatalité par un grand F, — ait le loisir de s'occuper de lui.

Que je te remercie de m'avoir écrit ! Ta parole a jeté sur mes souffrances quelques adoucissements...

Tu me dis tes vertus, et tu me demandes si je les ai connues, si je les ai appréciées. Oh ! sois-en sûre, je les ai connues et appréciées mieux que personne au monde. Je connais mieux que toi-même tout ce que valent, et ton âme et ton cœur. Oui, si tu le veux, je suis un ingrat, je suis un misérable, qui n'ai su te donner que misères et larmes, pour prix de ton amour et de ton dévouement ; mais cet ingrat, ce misérable, se repent aujourd'hui, il gémit de ne pouvoir réparer tous ses torts, il te demande grâce... Tu es malheureuse et c'est moi qui l'ai voulu ! non je ne le voulais pas, je ne l'ai jamais voulu, crois-moi, je voulais ton bonheur, ton bonheur m'aurait fait tant de bien, m'aurait rendu si heureux moi-même, moi qui t'aimais comme je t'aime encore. O larmes ! ô remords ! vous êtes impuissants maintenant, vous ne pouvez plus rien racheter, il est trop tard...

Tu veux tout savoir, tu vas l'apprendre. Qui m'a plongé dans ce gouffre? Qui m'a poussé à tant d'actions basses? me demandes-tu? Eh bien ! regarde : le jeu ! Le jeu seul ! Rien que le jeu ! Du jardin du Palais-Royal, au-dessus des galeries qui l'entourent, vois les fenêtres nº 36, vois-les, ces fenêtres si tu l'oses ! C'est derrière elles que j'ai joué tout cet or... c'est sur ce tapis vert où le banquier retournait une à une les cartes du trente-et-quarante, que j'ai tout laissé, or... honneur... Le jeu, enfin, m'a réduit à fuir, à me séparer de toi, de toi mon amie, toi, ma pauvre tête que j'idolâtrais, que j'idolâtre encore. Je ne t'ai plus là près de moi... Ah ! ma toute amie, que mon cœur est déchiré cruellement. Me croiras-tu? eh bien ! malgré toutes ces horreurs, malgré toutes ces infamies, dont je suis couvert, j'ai encore un reste de vertu, je le sens à mon remords, je le sens à mon amour pour toi.

...Tu me parles d'un mariage à l'île Bourbon, tu me parles de mes enfants, d'une femme enfin qui me menace de débarquer et de dévoiler mon crime de bigamie... Crois-moi bien, je n'ai jamais eu que toi pour femme, Clotilde, et quant à des enfants, je ne m'en suis jamais connu.

Dieu ! que n'a-t-elle vécu, elle, cette enfant, dont tu serais là si bonne et si vertueuse mère ! ! Peut-être, en ce moment, au lieu de tracer ces douloureuses lignes, je l'endormirais sur mes genoux, et toi, dis, tu nous sourirais... Tu pleures...

Tu veux l'histoire de ma vie entière, tu l'exiges, je ne te la refuserai pas. Lis donc : — sorti du collège à vingt ans, je me rendis à Paris pour y étudier la médecine. C'était ma première vocation, je le sens encore aujourd'hui. La première année, je m'adonnai tout entier au travail, et je suivis avec goût et exactitude les cliniques de M. Dupuytren ; mais ensuite, le connaissance d'étudiants paresseux et dépensiers me perdit. Je courus avec eux et les cafés et les femmes, et je fis des dettes. Je jouais, à l'occasion, de l'argent dans des billards et des tripots. La passion du jeu se faisait déjà sentir en moi. Quand je gagnais, c'était bombance avec mes camarades, quand j'étais sans le sou, je cherchais à tout prix le moyen de m'en procurer.

Et, pour s'en procurer d'une façon plus certaine, il va à Bourbon. Il y aime, il y est aimé, mais, dit-il, toujours en « homme droit et délicat ». S'il embrasse la fille de son patron, c'est qu'elle le veut absolument...

... Certes, il ne tenait qu'à moi d'égarer et de perdre ce jeune cœur de vierge, je n'aurais eu qu'à vouloir, mais en me respectant, je l'ai toujours respectée, elle-même.

L'amour et le jeu étant ses principales occupations, il ne peut prolonger son séjour à Bourbon. Il rentre en France, et ses « loisirs le dirigèrent vers les affections familiales » :

Arriva l'affaire de notre union. Je me suis demandé souvent alors à moi-même : « Rendrai-je ma femme heureuse? » Je l'ai toujours cru. Faire le bonheur d'une femme que l'on aime, ne me paraissait pas difficile, à moi qui ne me savais pas méchant. Je t'aimais, pouvais-je jamais prévoir que cette passion du jeu, qui s'est accrue en moi d'une manière horrible, me conduirait à un désordre pareil à celui dans lequel je suis tombé ! ! !

Quelques jours avant notre union, je me rendis à Paris, je ne sais trop pourquoi. Je profitai de ce voyage, pour connaître une maison de jeu, où je n'avais pas encore mis les pieds. J'entrai, n'ayant sur moi, que quelques pièces de cinq francs. Je contemplai un moment la foule silencieuse des joueurs et le mécanisme de la roulette, je jouai : en quelques minutes, je gagnai une centaine de francs, et je sortis en jurant de n'y plus rentrer. Que n'ai-je, grand Dieu ! tenu ce serment !... Notre mariage eut lieu...

Peu après, il a besoin d'argent : il emprunte, et, pour payer, il rejoue :

Je fis donc un voyage à Paris, sous un prétexte quelconque. Je courus à une maison de jeu..., j'y laissai mon argent... de là, nouvel emprunt... Le mal n'était pas encore irréparable : tout t'avouer à toi, à toi seule, c'en eût été assez ! ! Mon Dieu, que ne m'avez-vous donné cette force ! ! Tu l'as dit, Satan me poussait... Je dissimulai, soutenu par l'espoir qu'une veine heureuse viendrait à mon aide : elle a toujours fui...

Tout cela, c'est la faute de sa famille : père, mère, frères, sœurs, il les met tous dans le même sac, un triste sac :

Tu me parles de mon père, de celui qui, toute sa vie, fut probe et vertueux? Et qui me persuadera que je suis du sang de celui dont je porte le nom? Pardonne-moi, mais une vérité bien terrible va sortir de ma poitrine haletante, pour passer dans la tienne... J'étais enfant, je connaissais déjà le mal, sans en comprendre toute l'étendue, j'espionnais les actions de ma mère... C'est de ce crime peut-être que Dieu me punit aujourd'hui ! ! Et bien ! dans cette petite enceinte, donnant sur l'eau, au bout de l'allée de notre grand jardin de Chaumont, à cette place où était jadis un berceau de lilas, à cette place où était un banc de pierres ciselées, à cette place, dis-je, cachés derrière des branches où nous arrivions en tapinois (mon frère m'accompagnait) nous avons vu ce que plus tard nous avons mieux compris ! ! ! La mère qui donne à son mari des enfants qui ne sont pas les siens, et à ses enfants des frères qui ne sont pas les leurs, mène une vie douce et paisible, et est entourée de l'estime générale... pourquoi donc? tu me répondras...

Ces paroles qui viennent de m'échapper, me font horreur à moi-même et je me sens amoindri : mais un malheureux auquel on arrache le cœur ne peut s'empêcher de crier ! C'est dans le sein d'une épouse que j'ai déposé ce secret, elle saura à l'occasion raturer ces lignes... Mon Dieu ! vous le savez, je lui ai pardonné, à ma mère ! ! ! à elle qui a su racheter ses fautes par tant d'actions méritoires ! Mon Dieu ! faites qu'elle me pardonne de même...

Voici le dernier couplet :

Tu me demandes ce que je compte faire, où je dois aller? Mais le sais-je? Je suis là où je suis comme je serai ailleurs... malheureux... repentant... mais toi ! toi ! que comptes-tu faire, que vas-tu devenir? c'est moi qui ai tout fait, c'est moi qui ai tout voulu ! je suis plus à plaindre que toi, mille fois...

Adieu, adieu, je t'aime... Écris-moi par pitié écris-moi vite.

Je pense souvent à ta bonne mère, qui a souffert aussi, elle, et qui souffre encore du malheur de sa pauvre fille... Elle comprend la douleur, elle !...

Adresse ta première lettre à M. Morel, Jacques-Victor, ouvrier confiseur, place Saint-Jean, section V, nº 5.

Jeudi, 5 heures du matin.

Est-ce suffisamment de l'époque? Tout y est : la jeune vierge impudique, qui s'abandonnerait au héros, si celui-ci, précisément, n'était pas un héros, — et la mère coupable, — et la vertueuse épouse, « ange » du foyer, — et Satan qui pousse au mal, — et les derniers trémolos, avec en plus, la petite délation sur la famille, qui n'est pas très propre.

Mon grand-père m'a souvent parlé de l'émotion de Clotilde, à cette lecture. Pour la première fois, elle vit en quelque sorte dans l'âme de son mari. Et c'était cela ! Et c'était à ce personnage de mauvaise comédie, pauvre homme et triste fils, qu'elle avait fait le don d'elle-même, c'était de lui qu'elle était la femme, — pour toujours... Le paragraphe de la lettre, relatif à la mère, est accoladé d'un grand trait ; et, dans la marge, il y a une simple exclamation : « Oh ! » qui semble de l'écriture de Clotilde. Ce « oh ! » c'est tout son dégoût, tout l'arrachement de son reste d'amour.

Après qu'elle eut pleuré, elle se ressaisit. Elle dit seulement à sa mère, — et l'on reconnaît ici son style imagé : « Ma pitié s'en va comme un gant qui vous quitte... »

Il fut entendu qu'elle ne répondrait pas, qu'elle ne répondrait plus jamais, qu'elle tâcherait d'oublier...

Plusieurs mois passèrent. Puis, en juin 1840, mon grand-père reçut, à l'École polytechnique, une nouvelle et dernière lettre du malheureux.

C'est à vous, Max, que je veux m'adresser, pour me rendre ce service que tous me refusent, c'est celui de me donner des nouvelles de votre sœur. Qu'est-elle donc devenue? Ah ! répondez ! ! M'est-il impossible de lui écrire encore, et de lui répéter combien je suis malheureux, toujours rongé de regrets, et de remords? Me faut-il pour toujours renoncer à la consolation de recevoir quelques lignes de sa main? Elle me l'a écrit, mais son cœur ne le pensait pas, c'est impossible...

Il faut de la générosité de votre part, pour ne pas me refuser la prière que je vous fais, je le sais, mais j'ose compter, Max, sur cette

générosité. N'essayez pas de me juger et de peser ma conduite, vous vous tromperiez sur mon compte...

Il y a sept mois entiers que je n'ai reçu aucune nouvelle.

Adieu.

Souvenir et reconnaissance pour vous. Plus qu'un souvenir pour votre mère. Mon cœur tout entier pour elle, pour elle seule.

A...

Morel, à Liège, bureau restant.

Mon grand-père répondit que sa sœur ne répondrait pas. Et ce fut tout...

De ce jour à jamais, ni Clotilde, ni ses parents n'entendirent parler du lointain Amédée de Vaux. Comment mourut-il? Je n'ai rien trouvé qui puisse renseigner. Il avait cessé de compter. Il ne compta plus... mais la vie de Clotilde était, restait brisée. Elle ne pouvait pas divorcer, — on ne divorçait pas, dans ce temps-là, — elle n'avait aucun métier en mains, et elle avait vingt-cinq ans, et elle était jolie... Son lot fut de réélire domicile chez ses parents, de reprendre auprès d'eux sa place de petite fille. Or il ne faut pas oublier qu'elle s'était mariée presque malgré sa mère, et tout à fait malgré son père, afin de quitter précisément ce foyer de famille, que le vieux capitaine rendait peu agréable. Ce lui était dur, et au point de vue orgueil, et au point de vue bien-être, de recommencer d'y vivre. Elle y rentra avec l'arrière-pensée d'en sortir, le plus tôt possible. Mais cette possibilité, quand?... Elle envisagea une ressource problématique : utiliser cette facilité d'écrire qu'elle se connaissait, et cette faculté d'analyse qu'elle se sentait.

Personne ne l'encouragea, bien entendu. Sa mère craignait, pour beaucoup de raisons, le métier de femme de lettres ; Clotilde était trop pauvre et trop jolie. Ses frères se contentaient de sourire : ils n'imaginaient pas que leur sœur pût avoir du talent, car c'est une chose dont on n'a jamais idée en famille. Ils furent les premiers étonnés, lorsque, quelques années plus tard, Armand Marrast accepta et publia, dans *le National*, cette nouvelle, appelée *Lucie* qui fit, — exagérément, — les délices d'Auguste Comte. Quant au capitaine Marie, il se sentait si différent de sa fille, qu'il était disposé à lui voir faire de la littérature, comme aussi bien toute autre

chose dont il ne se fût pas, naturellement, avisé pour lui-même... C'est dans cette atmosphère, médiocrement sympathique à l'éclosion d'un jeune talent, que Clotilde s'essaya.

Mais ces essais ne pouvaient être que germes pour l'avenir : il n'en résultait rien pour le présent. Or le présent était pénible : la pension de retraite du capitaine, on le sait, n'atteignait pas 2 000 francs. Suffisante à peine pour lui-même et pour sa femme, elle devenait bien juste si l'on ajoutait l'entretien d'une jeune femme... Clotilde connut, à partir de ce moment, et ne cessa, jusqu'à sa mort, de connaître cette sensation suprêmement désagréable de la pièce de cent sous qui manque. Il vous semble que cette pièce de cent sous vous suffirait, qu'avec elle votre budget s'équilibrerait, — mais vous ne l'avez jamais au moment qu'il faudrait, et vous devez courir après. Dans la petite bourgeoisie, on appelle cela de la gêne : je ne sais pas d'expression plus rigoureusement exacte. Clotilde était dans une gêne terrible, car elle n'avait pas un sou à elle ; et encore qu'une dame de vingt-cinq ans n'ait pas besoin d'argent de poche autant, ou au même titre, qu'un jeune homme, il lui était lamentable de ne se pouvoir acheter la moindre imitation de dentelle, ni la moindre imitation de fourrure, sans en référer à un conseil de famille. En l'espèce, le conseil de famille, parlant par la bouche du père, refusait généralement le crédit demandé. C'était une dépendance excessive. — Clotilde, parfois, en était réduite à recourir à la bourse de son frère, mon grand-père, alors élève à l'École d'application de Metz, — et l'on sait ce que c'est que la bourse d'un officier-élève !

Bien que madame Marie ne fût pas au courant des subsides envoyés par le frère à la sœur, elle comprenait que sa fille était dans une impasse. Elle voulut alléger sa misère. Elle s'adressa à son frère, le ministre d'Autriche.

J'ai dit tout le libéralisme, toute la bienveillance qu'il y avait dans le cœur de cet émigré. Les enfants de sa sœur ne lui étaient pas demeurés indifférents. Il le leur avait montré plusieurs fois ; il le montra encore. Il écrivit à madame Marie qu'il ferait à Clotilde une rente de 600 francs. Ce n'est guère, en soi ; mais c'était un pur don ; et l'on vivait à une époque, où les robes coûtaient moins cher qu'aujourd'hui. —

600 francs de rente à Clotilde, qui avait chez ses parents le vivre et le couvert, c'était la libération relative, le droit d'éviter le contrôle, le droit de prendre un cabriolet à l'occasion. Mais madame Marie craignit que son mari, mettant l'embargo sur cette petite pension, ne fît payer à Clotilde ce vivre et ce couvert qu'il lui assurait gratuitement, par devoir et avec peine. Elle cacha donc la générosité de son frère. Elle en recevait directement, chaque trimestre, la somme attendue et elle la passait comme en cachette à sa fille. Clotilde dut garder ce même silence. Elle en fut gênée par la suite ; car lorsqu'elle pensa à habiter seule, elle ne put justifier à son père les ressources qu'elle avait, puisque c'eût été découvrir sa mère. Il en résulta un imbroglio de plus, dans une situation qui n'était pas déjà très claire...

Pour l'instant toutefois, officieux ou officiels, les 600 francs de l'oncle d'Autriche étaient les bienvenus. Ils aidèrent la fuite des jours, jusqu'au moment où mon grand-père prit la résolution d'abandonner l'armée, pour venir tenter fortune à Paris, dans le professorat scientifique. Sa décision changea les conditions d'existence familiale, — et c'est à ce propos que, pour la première fois, mon grand-père, dans ses lettres, parle d'Auguste Comte.

L'illustre penseur va pénétrer peu à peu dans cette famille, — y prendre une place d'abord effacée, comme timide, puis importante, puis importune, puis déplorable, au point de justifier les alarmes des parents de Clotilde, leurs récriminations, et enfin la rupture, devant le lit de la morte...

III

CLOTILDE ET COMTE : PREMIÈRE PHASE

Le premier contact de mon grand-père et d'Auguste Comte remonte à l'année 1836. En ce temps-là, mon grand-père était candidat à l'École polytechnique, et Auguste Comte examinateur d'admission. C'était la première année, je crois, que le philosophe exerçait ces fonctions. Il interrogea mon grand-

père ; et en même temps qu'il constatait la justesse de ses réponses, il s'avisa que le candidat n'avait que dix-sept ans. Il lui tint alors ce langage : « Monsieur, je vous vois du goût pour les mathématiques, et vous les comprenez, mais vous êtes tout jeune. Il y a intérêt, aussi bien pour vous que pour l'École, à ce que vous soyez, lorsque vous y entrerez, en pleine possession de votre cours de spéciales. Je pourrais spontanément vous donner la note 16 ou 17, qui vous permettrait sans doute d'être admis ; je vais vous donner la note 13, qui vous exclura certainement. De la sorte, j'aurai le plaisir de vous donner l'an prochain la note 18... » Mon grand-père trouva la plaisanterie douteuse. Il maudit son examinateur badin, et, pour se venger (on se venge presque toujours à ses dépens propres), il n'ouvrit ni livre, ni cahier pendant tout le cours de sa deuxième année. Aussi échoua-t-il, quand revint le moment de l'examen, et il ne fut admis que la troisième fois, à dix-neuf ans.

Néanmoins, la colère passée, et le temps aussi, mon grand-père se souvint sans amertume de cet étrange examinateur, qui jugeait les candidats, non sur leur valeur actuelle, mais sur l'induction de leur valeur future. Il prit prétexte de l'incident pour lui soumettre, étant élève de l'École d'application de Metz, un travail mathématique de sa composition. Ce travail concernait un délicat problème de dynamique, dont il croyait avoir trouvé lui, premier, la solution. Par malheur, et bien avant lui, Euler avait résolu la question. Mais lui n'en savait rien. Très gentiment, Auguste Comte le tira de son erreur, tout en le louant d'avoir si bien travaillé, — en pure perte. Mon grand-père remercia le savant d'avoir pris la double peine et de le lire, et de l'éclairer. Auguste Comte répondit à ces remerciements, — mon grand-père s'en autorisa pour demander des conseils d'avenir, — Comte les donna, — mon grand-père ne les suivit point, — et, finalement (la place me manque ici pour reproduire les lettres échangées), en 1842, à vingt-trois ans, ayant donné sa démission d'officier, il vint à Paris tenter sa chance, comme professeur de mathématiques et aspirant savant.

Le vieux capitaine Marie en fut particulièrement irrité. — Le soldat de la Révolution et de l'Empire comprenait mal

qu'un jeune homme, qui avait l'honneur d'être officier à vingt et un ans, cherchât dans le monde une situation plus enviable. Et surtout, il gémissait que tant d'argent dépensé à l'instruction de son fils aboutît à n'en faire qu'un petit professeur sans élève, un méchant écrivain sans clientèle, tireur de queue du diable... Cela arrivait d'autant plus mal que c'était dans le temps où Clotilde, devenue comme veuve, était retombée à la charge de ses parents... Et cependant, mon grand-père tint bon. Auguste Comte, suivant sa promesse, le soutint. Il le présenta dans diverses institutions privées. Mon grand-père, de-ci, de-là, picora quelques leçons.

En même temps, il creusait son sillon personnel dans cette partie des mathématiques qu'on appelle les imaginaires. Il eut avec l'Académie des sciences quelques démêlés que le lieu n'est pas de raconter, mais il en prit texte pour écrire, — en guise de préface à un opuscule qu'il préparait, — quelques pages particulièrement agressives. On sait que c'est la douce manie des « jeunes » de toujours attaquer les « pontifes ». Et il y a des « jeunes », et il y a des « pontifes », en mathématiques comme en art.

Auguste Comte se montra, en la circonstance, fort soucieux d'épargner un pas de clerc à son jeune ami. Il chercha à lui faire entendre qu'on peut toujours remettre une dispute à plus tard, et que, commencer par se brouiller avec tout le monde, n'est pas le moyen d'arriver. Il lui envoya une petite note qui contenait cette suprême objurgation :

Supprimer entièrement la préface, comme étant *au moins inutile*.

Mon grand-père était trop bouillant de jeunesse pour écouter la voix du sage. Il publia le livre, avec la préface. Il ne s'en releva jamais. Trente ans plus tard, l'illustre Liouville, son défenseur à l'Académie des sciences, écrivait : « Il faut réparer une longue injustice... » Mais une longue injustice ne se répare pas : elle est trop dans les habitudes...

Je reviens à Auguste Comte. Ses relations avec mon grand-père, toujours cordiales, seraient sans doute demeurées sur le terrain purement scientifique et extérieur, si son jeune protégé, qui venait d'avoir vingt-cinq ans, et qui gagnait à

peine 2 000 francs par an, n'avait jugé bon d'épouser une jeune fille de quinze ans, dont la fortune égalait tout juste la sienne. Cette jeune fille, — ma grand'mère, — se maria le 25 janvier 1844 ; comme elle était née le 15 janvier 1829, elle avait donc bien exactement quinze ans et dix jours. L'officier d'état civil en fut tout ébaubi, et il crut d'abord que la mariée était une première communiante. C'était une petite provinciale que sa mère avait accompagnée à Paris, pour la perfectionner dans l'art du piano. Elle devint élève d'Henri Hertz, mais mon grand-père ne lui laissa pas le temps de tirer profit de ses leçons, puisqu'il l'épousa tout aussitôt, et qu'elle devint mère à seize ans.

Ce mariage modifia l'organisation de la famille. Il fut entendu que madame Marie, la mère, demeurerait avec le jeune ménage, — que Clotilde, réalisant un désir longtemps nourri, aurait un logement à part, mais qu'elle prendrait ses repas chez sa belle-sœur, — et qu'enfin le vieux capitaine vivrait dans un troisième appartement, assez près de sa femme et de ses enfants pour jouir de leurs visites fréquentes, mais assez loin pour éviter les heurts journaliers dus à son intraitable caractère.

Le jeune ménage s'installa rue Pavée, au Marais, dans un petit appartement dépendant de l'hôtel Lamoignon ; Clotilde fut rue Payenne, au dernier étage d'une maison qui existe encore. Les deux rues sont toutes proches, séparées seulement par la rue des Francs-Bourgeois. Il faut se souvenir de ces noms et de cette proximité pour bien comprendre la correspondance de Clotilde.

Celle-ci, qui était alors en plein épanouissement de sa beauté rare, considéra sa belle-sœur, si jeune et toute petite de taille, comme une vraie poupée à transformer en Parisienne. Elle s'en amusa vraiment, mais en toute gentillesse. Il n'y eut jamais froissement entre elles deux. Ma grand'mère la regardait comme une vraie madame, tandis qu'elle n'était elle-même qu'une apprentie. Quand plus tard, bien longtemps après, j'interrogeais ses souvenirs sur cette époque, elle reconnaissait qu'elle était trop jeune alors, trop enfant, pour avoir exactement pénétré ce qui se passait, et qu'on ne lui disait pas. Mais ses souvenirs n'en devenaient pour moi que plus pré-

cieux, car ils étaient la reproduction exacte des choses vues, sans que le travail de sa pensée eût déformé les événements. C'est la bonne condition pour être témoin impartial.

Mon grand-père étant marié, il devint tout naturel qu'Auguste Comte lui fît visite ; et, par la manière dont la vie de famille était organisée, il arriva qu'en venant voir ou monsieur ou madame Marie, le philosophe trouvait nécessairement madame de Vaux. La première rencontre eut lieu en avril 1844[1].

Auguste Comte n'avait jamais été beau, il était le premier à le reconnaître. En 1844, il n'avait même plus la beauté du diable, puisque ses quarante-six ans étaient sonnés. D'après ma grand'mère il avait, sur un crâne qui se dégarnissait, une mèche ramenée au milieu du front, un peu à la manière de Napoléon. Son visage était entièrement rasé ; et, lorsqu'il parlait, une petite mousse de salive venait à la commissure des lèvres. Ses regards étaient doux, mais un de ses yeux pleurait presque constamment. Par ainsi, il ressemblait à Lia, fille de Laban, qui, d'après la Bible, avait les yeux chassieux. Il n'était pas gros, mais un peu ventru. Jamais ma grand'mère n'aurait songé qu'il pût, bâti de la sorte, lever les yeux sur une personne aussi belle que Clotilde, ni qu'une femme quelconque, et *a fortiori* Clotilde, pût devenir amoureuse de lui...

Sa première visite resta, pour ma grand'mère, un souvenir joyeux. Clotilde et elle furent d'abord, il est vrai, un peu intimidées, — moins par la figure même du philosophe, qui cependant ne prêtait pas à rire, que par l'idée que c'était là un philosophe, et non des moindres. Mais la beauté de Clotilde fit tout de suite sur le philosophe une définitive impression ; et, par l'éblouissement où il tomba, ce fut son tour de perdre ses moyens, d'être intimidé. Sa voix, — claire et bien posée quand il faisait ses cours, c'est-à-dire lorsqu'il possédait parfaitement son sujet, — devenait embarrassée, comme bégayante, lorsqu'une émotion inattendue dérangeait l'ordre de ses idées. Il manqua donc d'éloquence devant la si jolie femme qui lui apparaissait. Il dit, assez mal, quelques bana-

1. Les lettres dont les extraits vont suivre indiquent nettement que la connaissance était faite, dès le début de 1844, et que, par suite, Auguste Comte lui-même se trompe, quand il fixe sa première entrevue avec Clotilde au mois d'octobre 1844.

lités. Et quand il fut parti, Clotilde saisit ma grand'mère par la main, — ma grand'mère de quinze ans, — et tournant avec elle à la manière des totons, elle cria : « Comme il est laid ! comme il est laid !... » — « Et il pleure d'un œil », ajouta ma grand'mère, que ce détail, particulièrement, avait frappée. — « Et il pleure d'un œil », répéta Clotilde, se rasseyant.

J'ai revécu moi-même, souvent, cette petite scène, car ma grand'mère, souvent, me l'a contée.

Auguste Comte, bien entendu, ne connut, ni ne soupçonna jamais un tel irrespect. Il avait été charmé, il le resta. Il était venu, il revint. Et s'il revint, ce n'était plus pour le simple intérêt qu'il portait à un jeune professeur ; c'était pour retrouver la vision rare, la vision demeurée en lui, de ce jour, pour toujours.

Ce cérébral était aussi sensuel. Mais dans les femmes jusqu'alors aimées, il n'avait pas trouvé, — il l'a dit, et il faut l'en croire, — cette perfection de l'idéal féminin qui fait que la possession satisfait notre matière et notre esprit. Il avait satisfait son esprit dans les plus précieuses spéculations, et son corps, au petit bonheur des rencontres : le total restait incomplet. De plus, depuis environ un an, il vivait éloigné de sa femme, qui avait cessé de lui plaire, et, bien qu'il fût largement quadragénaire, il se piquait d'avoir une vigueur physique, tout à la fois flatteuse et exigeante... Enfin son grand ouvrage était achevé ; il avait mis la pierre finale à la première partie de son édifice, — première partie qui, en soi, faisait un tout. Il s'était donné une sorte de congé, pour laisser aux idées du livre futur le temps de se concréter. Il se trouvait donc dans une période d'attente et de viduité : il était mûr pour la grande passion...

Quand il y fut tombé, rien ne put l'arrêter, pas même les embarras matériels, dont il était alors menacé.

Depuis plusieurs mois, il subissait l'assaut des inimitiés scientifiques ; il résistait avec peine. Sa fonction d'examinateur d'admission à l'École polytechnique n'était point un emploi assuré. Renouvelable annuellement, sa nomination, au choix du ministre, dépendait de l'avis des conseils de l'École. — Je dis les choses en gros, pour ne pas m'alourdir de détails techniques ; je mets simplement le lecteur dans

l'ambiance des événements. — Lors du renouvellement de 1843, les mathématiciens et académiciens, membres des conseils, avaient déjà manifesté leurs hostilité. Il avait fallu l'appui, la défense du général même de l'École, et la crainte, chez les ennemis du philosophe, de paraître céder trop vite à leur animosité, pour faire ajourner la mesure. Mais leur intention était bien de l'éliminer en cette année 1844.

Et en effet, dans une lettre du 25 mai, Auguste-Comte apprend à mon grand-père que le vote hostile est consommé : il ne lui reste plus qu'à en appeler au ministre de la Guerre, maréchal Soult. Sa lettre a un post-scriptum.

Mes sincères hommages à vos dames, auxquelles ma visite va sans doute devoir être ajournée, par des courses indispensables, résultées d'un changement de situation...

Ces trois lignes sont précieuses. Elles indiquent l'intimité, déjà, et la périodicité des visites du philosophe aux dames de la rue Pavée, — les dames dont l'une était si jolie, et vers qui il se retournait, même aux heures les plus préoccupantes de sa vie publique...

Le 2 juin, Comte renseigna mon grand-père sur l'aimable réception que lui avait réservée le maréchal Soult. Il en augurait grand bien. Et la phrase finale du billet indique encore le caractère de confiante amitié qui existait entre le philosophe et mon grand-père :

En vous mandant, pour rassurer votre cordiale sollicitude, ces renseignements confidentiels, je n'ai pas besoin d'insister auprès de vous, sur l'importance de la discrétion...

Ainsi mon grand-père semble bien avoir été le seul, ou tout au moins le premier, à qui Auguste Comte confiait son espérance.

Mais c'eût été un bien grand hasard, si, — l'affaire une fois remise aux bureaux, — quelque chose de bon en était sorti. Les bureaux n'ont point pour habitude de réparer les malheurs d'autrui. Il en arriva dans cette espèce comme dans toutes les autres. La bonne volonté, non douteuse, du ministre s'émoussa. On remonta aux ordonnances de 1830, on dressa

des états statistiques, et, finalement, Auguste Comte, s'étant laissé prendre sa place, resta sans place.

De ce jour, il fut constamment, et littéralement, sous la menace de perdre son pain quotidien.

Par l'intermédiaire de Stuart Mill, trois Anglais, dont l'un était le grand historien Grote, lui envoyèrent bien, dès cette année 1844, une somme de 6 000 francs, — mais il y eut malentendu. Les trois Anglais avaient pensé donner une aide momentanée à un écrivain dont ils admiraient les travaux. Comte aima y voir, et soutint qu'il y voyait, le don naturel de disciples à leur Maître. Quand il en réclama le renouvellement, au milieu de 1845, les trois Anglais se dérobèrent. Auguste Comte en fut tout à la fois surpris et choqué. Il le marqua de telle sorte que, loin de les ramener, il les fit tout à fait regimber. On n'entendit plus jamais parler d'eux, et Stuart Mill, ne comprenant pas l'intransigeance de son confrère, prit le parti de ses compatriotes.

Le secours anglais non renouvelé, Auguste Comte n'avait plus pour vivre que 4 000 à 5 000 francs. C'était peu, et il ne sera pas indifférent de s'en souvenir dans la suite de ce récit, quand on verra, en même temps, les difficultés pécuniaires de Clotilde.

En 1848 seulement, la situation s'améliora, — en devenant pire. La révolution fit perdre à Auguste Comte sa dernière place. On fut bien obligé de chercher un héroïque remède. Littré lança alors un appel à tous les disciples et institua le secours annuel, dit « subside positiviste ». A partir de ce moment, la vie matérielle du penseur se trouva assurée. Mais, en 1848, Clotilde était morte depuis déjà deux ans...

Malgré des préoccupations si absorbantes et malgré l'échec final qui avait suivi les belles promesses du maréchal Soult, l'année 1844 vit se resserrer de plus en plus les liens affectueux qui unissaient Auguste Comte aux parents de Clotilde. Il est admis comme familier. Et, pour plaire à la fille il flatte la mère. Il sollicite d'elle qu'elle lui fasse son portrait. Elle le lui fait : c'est un des plus ressemblants que nous ayons.

Et l'année 1844 se termina doucement dans ces réunions de famille où Comte, passé au rang d'intime, venait s'offrir au pinceau de madame Marie. Il n'était d'ailleurs pas pressé de

voir finir son portrait. Il s'entretenait de hautes questions sociales avec la vieille dame, il écoutait la musique de ma toute jeune grand'mère, et, — surtout, — il regardait Clotilde... Son amour, né, semble-t-il, dès le premier jour, se développait dans la tiède atmosphère. Nul d'ailleurs ne s'en doutait autour de lui, et je n'ai rien trouvé, ni dans la correspondance, ni dans les papiers de famille, qui marquât un effort du philosophe pour faire déjà entendre à Clotilde tout ce que déjà lui-même ressentait.

La première lettre qu'il osa lui adresser date du mercredi 30 avril 1845. Elle commence la série des quatre-vingt-quinze lettres qu'il lui écrivit, et dont la dernière, du 18 mars 1846, suivie de deux post-scriptum, précède d'environ quinze jours la mort de Clotilde. L'ensemble de ces lettres, et des quatre-vingt-six réponses de la jeune femme, constitue ce que les positivistes appellent le volume sacré. Les originaux des neuf dernières lettres de Comte sont restés, — on verra comment, — en la possession de ma famille ; cependant, bien qu'ils se trouvent présentement sur ma table de travail, le tout a été publié dans le Volume Sacré. Car, à partir du commencement de 1845, Auguste Comte avait pris pour habitude de garder copie de ses lettres quelconques. Je dis quelconques et non pas seulement celles adressées à Clotilde. Quand il déclare à Stuart Mill, à la date du 27 janvier 1846, « j'ai voulu relire sans prévention ma propre lettre, dont j'avais *contre mon usage*, gardé copie », il avance tout justement le contraire de la vérité. Son usage, qui, à cette époque, remontait déjà à une année, est de recopier lui-même, pour lui-même, tout ce qu'il écrit. Il ne regarde pas à l'insignifiance de l'envoi. C'est ainsi, par exemple, que de courts billets à madame Marie, la mère, du 12 septembre et du 28 novembre 1845, indiqant qu'il ne pourrait pas venir passer la soirée rue Pavée, ont été, malgré leur banalité, transcrits par lui pour ses archives.

Cette manie d'Auguste Comte marque la haute importance qu'il attachait à ses propres actes. Ce qui sortait de sa plume était, de soi, considérable ; il en était comptable devant la postérité. Pour éviter une perte toujours possible, et essentiellement déplorable, il gardait un double. Comme il n'avait

pas de secrétaire, il copiait lui-même. Ainsi tout, dans sa vie, était ordonné, comme dans ses livres. Et ses amours en allaient de même... Un fou qui aurait été sous-chef de bureau dans un ministère, et qui se souviendrait, dans sa folie, de ses habitudes méticuleuses, de ses bouts de papier bien arrimés, de ses dossiers bien classés, — c'est un peu l'image d'Auguste Comte. Il rayonne par instants, — c'est sa philosophie ; — le reste du temps, il divague avec logique, imperturbablement.

Des lettres d'amour recopiéees, numérotées par rang d'envoi, et enregistrées sur un grand livre, ne sont pas, on s'en doute, celles que Musset eût écrites. Auguste Comte, — plus amoureux peut-être que Musset ne le fut jamais, — ne perd pas ses manières de bureaucrate. Les dernières lignes de la dernière page sont de la même tenue que celles du début. L'écriture reste pareille à elle-même, facile à lire, bien que très fine, droite, sans rature, presque tous les *s* nettement formés, non empâtés, tous les points sur tous les *i*, chaque phrase exactement ponctuée, bonne pour l'imprimerie...

Le papier employé est généralement tout petit, quelque chose comme le quart, plié en deux, d'une feuille de papier écolier. Le plus souvent, il n'y a pas d'enveloppe, le nom du destinataire étant écrit au dos de la quatrième page qui sert de couverture. S'il y a des enveloppes, elles sont toutes microscopiques, toutes mignonnes, comme celles que l'on vend au jour de l'an pour les papeteries de petites filles.

A l'angle gauche des lettres à Clotilde, en haut de la première page, il y a un numéro dans un cartouche. Cela va, comme je l'ai dit, jusqu'au numéro *95*, que je tiens, en ce moment, dans ma main, et qui a peut-être, jadis, été humide des larmes du penseur... Ouvrons-la, cette correspondance : nous allons trouver face à face, et comme isolées dans le monde, l'âme volontaire, ardente, pressante, troublée, troublante, d'Auguste Comte, et l'âme ailée, primesautière, charmante et déchirée de la pauvre Clotilde...

(A suivre.)

CHARLES DE ROUVRE

BERLIN

> Il n'y a de pires tyrans que les esclaves, ni d'hommes plus superbes que les parvenus.
>
> LAMARTINE

Avant de connaître Berlin, j'en avais beaucoup entendu parler de manière à piquer ma curiosité, et en bien, évidemment, puisque c'était un Berlinois qui m'en parlait.

Ce Berlinois, jeune employé de commerce à Munich, venait prendre des leçons de français chez moi. Il s'appelait Drentwett. Je n'avais pas encore suffisamment rompu mon gosier aux aspérités de la langue allemande et, trouvant ce nom trop rocailleux, j'appelais mon élève *Tramway*, ce qui, loin de l'offusquer, le faisait rire aux éclats ; comme tous ses congénères, il aimait les mauvais calembours ; il tenait surtout à bien montrer qu'il avait l'esprit vif.

A l'ordinaire, il parlait le jargon berlinois, si différent du dialecte bavarois que, dans les premiers temps, j'avais de la peine à le comprendre. Malgré son ignorance totale de notre langue, il émaillait sa conversation de tronçons de phrases et de mots français qu'il prononçait épouvantablement, en martelant les diphtongues nasales, à la façon des Méridionaux chez nous. Par la suite, j'ai constaté que cette élocution bizarre et ces tournures grotesques étaient coutumières aux Brandebourgeois. Il disait, par exemple, à tout bout de champ : « *Mir ist's ganz eingal* [1] ! » Ou bien : « *Es ist toute la même chose.* » Quand il répondait à une demande par un refus, il déclarait avec rudesse : « *Nischt in die la maingue* », ce qui

1. Ça m'est absolument égal !

marque, en baragouin prussien, une fin de non-recevoir catégorique. Il semait souvent ses périodes d'adverbes quasi-français, qui éclataient comme des coups de canon : « *Ich fuhr direktemangue nach Posen* », ou bien : « *Ich will perfektemangue französisch sprechen* [1]. »

Avec une opiniâtreté remarquable, il s'immisça dans ma vie privée, *um besser zu profitieren* [2], comme il avouait avec candeur. Mes débuts à Munich étaient pénibles ; la modicité de mes ressources m'ôtait le droit d'être exigeant dans mes relations. Je subis donc avec résignation cette encombrante amitié. Par l'entremise de Tramway, je connus la petite bourgeoisie besogneuse d'Allemagne, ses mœurs, ses coutumes, son langage familier. J'appris surtout à pénétrer la mentalité du Berlinois d'extraction moyenne, sa conception utilitaire de la vie quotidienne.

Il considérait l'Allemagne du Sud avec un mépris mal déguisé et se promenait dans les rues de Munich en affichant des allures de conquérant. A l'entendre, la Bavière n'avait pas d'autre signification que celle d'être une colonie prussienne ; sa population n'avait droit à l'existence que par un effet de la magnanimité de ces messieurs de Berlin ; il ne comprenait pas pourquoi ces derniers y mettaient tant de formes. Les manifestations locales de la vie sociale, artistique ou littéraire excitaient au plus haut point sa verve caustique ; il établissait volontiers des parallèles peu flatteurs pour le particularisme munichois et répétait à chaque instant, avec un air de supériorité suffisante : « *Bei uns, in Berlin, ist es ganz anders* [3] », ce qui m'horripilait à la longue, sans que son outrecuidance daignât s'en apercevoir. Pour lui, l'Allemagne n'avait commencé à exister que du jour où la Prusse l'avait asservie...

Quand il sut à peu près baragouiner le français, Tramway m'adjura de lui enseigner l'argot parisien ; il caressait le rêve de posséder le langage de Montmartre. Malgré son horrible prononciation, il se jeta avec ardeur dans l'étude d'Aristide Bruant et de Jehan Rictus. Il éprouvait une grande fierté à étaler en société ses connaissances spéciales. En fumant son

1. Je partis directement à Posen. — Je veux parler parfaitement le français.
2. Pour mieux profiter — pour faire des progrès plus rapides.
3. Chez nous, à Berlin, c'est bien autre chose !

virginia — sorte de cigare allongé, roulé autour d'une paille — les coudes sur la table, en face d'un *Maas* de bière et d'un jambonneau aux choux, il me criait d'un bout de la table à l'autre :

— Oh, la ferme ! t'as assez « chaqueté » !

Ses yeux s'humectaient, à constater l'effarement des « Kamerades ».

Hélas, ces leçons ne me rapportèrent guère. Tel l'avocat dans *la Farce de maître Patelin*, je devins victime de mon imprévoyance généreuse. Tramway repartit un jour vers Berlin. Au moment de la séparation, je fis vaguement allusion à mes honoraires. Mon élève me répondit, non sans présence d'esprit :

— Mon fieux, ch'ai pas d'galette ; che zuis dans la birée.

Ma seule fiche de consolation fut de penser au voyage qu'il projetait à Paris. Je le voyais par la pensée au « Moulin rouche » (l'objet de ses rêves !) et je me sentis vengé d'avance.

Plus tard, au cours de mes pérégrinations estivales à travers le massif montagneux des Alpes bavaroises, à Garmisch-Partenkirchen, au pied de la Zugspitze, à Kochel, sur les pentes de l'Herzogstand, à Mittenwald, en face des Kaisersgebirge, où les paysans industrieux transforment en violons le bois sonore des sapins, partout où les cimes abruptes et sévères se mirent dans l'azur pâle des lacs, à Chiemsee, à Tegernsee, à Urfeld, je me heurtai à des familles de Berlinois. Je les reconnaissais de loin à leur verbe autoritaire et cassant, à leur élocution prétentieuse, à leurs façons de s'attifer, surtout à l'atmosphère de haine qui les entourait.

Ils s'en allaient par bandes compactes, le long des routes merveilleuses, travestis en habitants du terroir. Les hommes portaient la culotte courte, la chemise de toile, les bretelles brodées, le petit feutre vert orné d'un blaireau ; les femmes arboraient des cotillons en forme de cloche et des corsages à fleurs, largement échancrés ; un petit fichu leur couvrait les épaules et retombait en pointe dans le dos. Ces oripeaux étaient en drap ou en soie. Les faux montagnards fumaient de gros cigares de Hambourg à bague multicolore et les pseudo-paysannes fleuraient la parfumerie à bon marché. Leur accou-

trement ressemblait au costume fruste et pittoresque des gas du pays comme un militaire d'opérette ressemble à un vrai soldat.

Chaque année, à l'époque des vacances, Wertheim, le grand bazar berlinois, vendait aux bourgeois de la métropole prussienne, avides de couleur locale, ces travestissements montagnards au prix modique de 29 marks 95. Ils s'empressaient tous de venir les montrer aux Bavarois ébaubis de la *Hochgebirge*. Ils s'installaient dans chaque village comme en pays conquis. A l'auberge, il n'y avait plus de place pour les indigènes, obligés de se réfugier à la cuisine. Les odieux touristes, venus du Nord, pénétraient dans chaque chalet, interrogeaient les garçons avec insolence, pinçaient le menton des filles, affectaient une connaissance profonde des questions forestières, des variations climatériques, de la chasse au chamois, du travail de la terre, des soins à donner au bétail. Quand ils rencontraient un interlocuteur bénévole, ils essayaient d'en tirer une leçon particulière de dialecte ; ils voulaient tous apprendre le rude parler de la montagne, afin d'éblouir leurs concitoyens au cours de l'hiver. Ils emplissaient de bruit les gorges alpestres les plus sauvages, faisaient retentir les forêts millénaires de leurs lieux communs, éprouvaient la sonorité des montagnes, en criant à travers la solitude : « *Aujust !* » avec l'affreuse intonation de Berlin.

Aucun d'eux n'avait le sentiment de sa laideur et de sa bêtise. Ils étalaient au contraire leurs tares et leurs ridicules bourgeois avec un ensemble et un orgueil outrecuidants. Pour faire excuser leur présence encombrante, leurs vexations continuelles, ils payaient peu ou mal ; ils marchandaient âprement chaque bol de lait, chaque citron, chaque carte postale illustrée. Rien ne les satisfaisait ; ils avaient toujours à se plaindre de quelque chose ou de quelqu'un.

Aussi, les montagnards authentiques, de guerre lasse, leur cédaient-ils la place et faisaient-ils le vide devant eux. Terrés dans leurs petites maisons basses, à travers les vitres grossières de leurs minuscules fenêtres, ils épiaient les allées et venues de leurs bourreaux, en sacrant. Souvent, j'ai vu des poings violemment brandis, de gros poings noueux au bout de grands bras maigres, au détour d'une ruelle ou

derrière une meule, quand les « *Sauberliner* » avaient le dos tourné...

Après avoir appris à connaître les Berlinois hors de chez eux, j'allai voir leur ville.

Je venais de Munich ; ce fut donc à l'*Anhalterbahnhof* que se termina mon voyage. Cette gare sombre et malpropre fit sur moi une impression de tristesse écœurante. J'eus l'occasion de constater par la suite qu'en dépit de son modernisme, Berlin ne possède que de vilaines gares. Le *Potsdamer Bahnhof*, le *Lehrter Bahnhof*, le *Stettiner Bahnhof*, le *Schlesischer Bahnhof* n'ont rien à envier à l'*Anhalter Bahnhof* sous le rapport de la laideur et de la vétusté. La seule supériorité de Berlin sur Paris — au point de vue pratique — consiste dans le branchement des grandes lignes sur le *Stadtbahn*. Ce *Stadtbahn*, au contraire de notre chemin de fer de ceinture, traverse les quartiers les plus centraux de la ville. A côté du trafic local, des voies spéciales amènent à chaque station importante (*Charlottenburg* et *Zoologischer Garten* qui desservent les riches quartiers de l'Ouest, *Friedrichsstrasse* au cœur de la ville, *Alexanderplatz* pour les quartiers populeux), les grands express à destination de l'Est (Prusse Orientale, Russie, Pologne et Autriche) ou de l'Ouest (bords du Rhin, Hollande, Belgique, France, Angleterre, pays scandinaves). De cette façon, rien n'est plus facile que de quitter Berlin ou d'y entrer. Le grand wagon à couloir passe tout près de chez vous.

Les pays étrangers, en rapports directs avec Berlin, impriment un caractère franchement exotique aux quartiers avoisinant les gares de la métropole. Tout autour du *Stettiner Bahnhof*, où aboutissent les express de Suède et de Norvège, se sont groupés des hôtels et des restaurants scandinaves, des *Fruhkost-Salon* [1], des boutiques débitant les spéclalités du nord de l'Europe. Aux abords de l'*Anhalter-Bahnhof*, d'où partent certaines lignes à destination de l'Autriche, on trouve des cafés viennois, des restaurants polonais, des tailleurs tchèques, etc. N'est-ce pas là une preuve visible de l'importance croissante de Berlin et de l'attraction exercée

1. On désigne sous ce nom dans les pays scandinaves des restaurants exclusivement destinés au petit déjeuner du matin, très copieux là-bas.

par l'Allemagne sur les races du Nord et du centre de l'Europe ?

Depuis longtemps, du reste, Berlin avait compris la nécessité d'édifier une gare centrale, unique et formidable, répondant aux exigences de son trafic. A cet effet, des terrains avaient été acquis par voie d'expropriation aux environs de la gare de la *Friedrichsstrasse*, la plus centrale, sur les bords de la Sprée ; toutes les grandes lignes encore indépendantes devaient être raccordées à celles du *Stadtbahn*. Les premiers travaux commencèrent à la veille de la guerre.

A peine avais-je débarqué sur le quai de la gare berlinoise que déjà s'imposait à moi l'esprit d'ordre et de discipline, inhérent à la race prussienne.

Un *Gepäckträger* (porteur), revêtu d'une blouse verte, empoigna mes petits bagages et me conduisit vers un *Schutzmann*, bien raide, posté près de la sortie. Ce représentant de l'autorité tenait à la main trois tiges de métal où tintinnabulaient des jetons de cuivre, percés d'un trou, et portant un numéro.

Voyant mon étonnement, le *Schutzmann* me demanda sèchement :

— *Was wollen Sie? Eine Gepäckdroschke, oder ein Motorwagen*[1] ?

— Une automobile, — répondis-je.

Il tendit, sans mot dire, un jeton à mon commissionnaire. Ce dernier le prit, lut le numéro qui y était inscrit, m'invita à le suivre, sortit de la gare, posa ma valise à terre, se fit un porte-voix de ses deux paumes, et héla :

— 7356 !

Une auto bleu ciel, de forme allongée, confortable et luxueuse, ornée d'une galerie pour les gros bagages, quitta la file des voitures massées de l'autre côté de la cour d'arrivée, et vint se ranger contre le trottoir. Le commissionnaire remit le jeton au chauffeur, qui se pencha légèrement vers moi :

— *Wohin ?*

— Hôtel Bristol.

1. Que voulez-vous ? un fiacre à galerie ou une automobile ?

Quelle rapidité, quelle précision, quel ordre !

Mon auto roule sur un asphalte uni comme un miroir ; pas une secousse. Mais que les perspectives sont droites et laides ! Mon regard, qui cherche à s'accrocher, glisse sur l'uniformité désespérante des choses. Les maisons et les rues sont toutes pareilles ; on dirait d'un pensionnat d'orphelines.

Je suis à Berlin !

Quand je ferme les yeux, je revois la terrasse du café *Josty*, sur le *Potsdamerplatz*. Un jardinet, planté d'arbres grêles au feuillage poussiéreux, permet aux consommateurs de s'attabler en plein air, sur une estrade de bois surélevée, en face du grouillement de la ville. Cette place est le carrefour le plus animé de Berlin. On y sent battre le pouls fiévreux de la capitale. Le trafic incessant qui relie le centre des affaires aux quartiers élégants de l'Ouest vient s'y embrouiller. C'est un enchevêtrement inextricable d'artères : la *Potsdamerstrasse*, la *Königgrätzerstrasse*, la *Leipzigerstrasse*, la *Bellevuestrasse* y déversent du matin au soir un flot incessant de véhicules et de piétons. Une équipe de *Schutzleute* [1], disséminés aux quatre coins de l'étroite esplanade qui s'étrangle entre les hautes maisons, dirige avec maestria la circulation intensive. Sur un coup de sifflet strident, la file des voitures s'immobilise brusquement à deux points opposés, afin de laisser passer le torrent transversal, qui s'arrête à son tour, sur un nouvel appel.

Juste en face de la terrasse de *Josty*, s'allonge indéfiniment la perspective de la *Leipzigerstrasse*. Les bâtisses quadrilatères, aux façades lourdement sculptées, se ressemblent toutes. Les câbles des tramways électriques tissent au-dessus de l'asphalte uniforme et lisse une immense toile d'araignée. Les globes laiteux des lampes à arc, suspendus au beau milieu de la rue à intervalles égaux, s'alignent irréprochablement. Dès que la nuit tombe, ils allument d'un seul coup leurs grosses prunelles fixes ; une longue traînée lumineuse, égale et rectiligne, va se perdre à l'horizon. Cette rue en enfilade, c'est l'image de toutes les rues de Berlin. A droite, à gauche, d'autres tranchées

1. Agents de police.

aussi impeccables creusent géométriquement la masse des édifices. Une humanité affairée et inquiète les parcourt. Le chemin le plus court d'un point à un autre est la ligne droite. La fantaisie est une goule ; elle dévore l'énergie. « Je prendrai cette rue ; je suivrai ce quai ; je ferai halte sur cette place. » Fadaises ! Conception surannée de l'activité humaine, digne des peuples latins, qui promènent leur oisiveté dans le dédale incommode de leurs cités vétustes ! On ne se promène pas, à Berlin ; on n'en a ni le loisir, ni l'occasion. On va directement d'un point à un autre, *immer gerade aus*[1], comme dit le *Schutzmann*, quand on lui demande sa route.

A la terrasse du *Josty*, j'ai souvent rêvé, en regardant, les yeux vagues, l'animation de la place. Il faut m'excuser ; je suis Français. Mon voisin, un gros agent d'assurances, prend mon silence pour de l'admiration. Il me dit avec orgueil :

— *Es imponiert einem, was ?* (Ça vous aplatit, hein?)

Je ne réponds pas. A quoi bon? Le spectacle de cette ville policée, propre et neuve, qui fonctionne avec la régularité d'un moteur a peut-être une beauté que je ne saisis pas encore. Lui, c'est un Berlinois pur sang ; il aime la méthode ; il a le sens des réalités. Ce qu'il veut, dans sa ville natale, c'est gagner de l'argent, beaucoup d'argent, de la manière la plus commode possible, sans heurts, sans arrêt, sans être détourné de son but. Quand il aura soif de pittoresque, il prendra le train et partira vers Lubeck, vers Danzig, vers Brême, vers Dresde, vers Nuremberg, vers Munich, un Baedecker en poche. Toute l'Allemagne est là, pour le distraire. Ici, il n'a que faire de poésie ; le fantôme du passé ne peut qu'obscurcir la vision de l'avenir.

J'apprendrai moi aussi, un jour, à me servir de cette cité pratique. J'irai tout droit, sans regarder autour de moi, l'esprit à mes affaires ; j'aurai la mine impatiente de ces piétons. Je m'habituerai à la propreté méticuleuse des trottoirs ; je mettrai avec soin le papier froissé dans ma poche pour ne pas souiller le beau parquet de la rue, je louerai dans mon âme les actes quotidiens de la municipalité prévoyante, l'art consommé avec lequel les *Schutzleute* me feront traverser les

1. Toujours tout droit.

carrefours au commandement. Je ne franchirai les ponts qu'en tenant ma droite, comme un citoyen docile et discipliné. Je ne me pencherai pas au-dessus des parapets pour considérer l'eau boueuse et fétide des canaux, où il n'y a rien, absolument rien, ni bateaux, ni poissons, ni noyés, ni reflets. Je deviendrai une unité quelconque de cette grande foule impersonnelle et laide, sans badauds, sans chiens errants, sans mendiants, sans camelots. Je ferai comme les autres : *je porterai mes yeux en dedans.*

Mais voilà, je ne suis pas encore habitué. Tout à l'heure, en allant choisir une *Kirschtorte mit Schlagsahne*[1] au buffet de *Josty*, à l'intérieur, j'ai remarqué dans un coin un tableau crêpé de noir, le portrait d'Adolf von Menzel, le peintre. C'était une figure originale du vieux Berlin, du Berlin qui n'existe plus. *Excellenz* et *Professor*, il était de taille exiguë, coiffé d'un chapeau de feutre aux larges ailes ; sa face chafouine s'encadrait d'un collier de barbe blanche. Il portait toujours un énorme riflard. Son caractère misanthrope l'incitait à la solitude. Il avait un parler rude, un appétit énorme, une soif proverbiale. A quatre-vingts ans il mangeait un gigot à lui tout seul et l'arrosait de deux ou trois bouteilles de vieux bourgogne, sans tituber. Il venait régulièrement prendre son café et « ses liqueurs » au café *Josty*, mais jamais il ne s'asseyait à la terrasse. Il tournait le dos à Berlin, au Berlin d'aujourd'hui. Si je l'avais connu, je lui aurais appris cette phrase des Goncourt : « Il est bête de venir ainsi dans un temps en construction. L'âme y a des malaises comme un homme qui essuierait des plâtres. »

Je ne voudrais pas qu'on me prête ici l'intention de dénigrer systématiquement ce que j'ai vu à Berlin, pour plaire à mes compatriotes. Sans doute, il est facile à l'heure actuelle de se concilier les sympathies du lecteur en couvrant de ridicule et de mépris tout ce qui touche à l'Allemagne ; mais c'est un jeu dangereux et malhonnête, dont nous avons été trop souvent déjà les victimes, avant la guerre. Se boucher les oreilles et fermer exprès les yeux, en face de l'évidence, n'a jamais été un procédé fameux, car les réalités s'im-

1. Tarte aux cerises à la crème fouettée.

posent d'autant plus cruellement un jour, qu'on s'est refusé plus longtemps et plus opiniâtrement à les accepter. Le parti pris est une méthode enfantine dont l'avenir fait toujours justice.

Je souffre jusqu'au plus profond de moi-même quand je vois des ignorants ou des gens de mauvaise foi nier les qualités essentielles de nos adversaires et les résultats féconds de leur activité. A les entendre, les Allemands n'ont jamais rien réussi de bien. Leurs tentatives d'art sont lourdes et grossières ; leurs inventions sont volées ; leurs grands hommes n'existent pas. S'ils sont trop encombrants pour qu'on puisse les supprimer, on leur attribue des origines étrangères. Quel avantage pouvons-nous tirer de telles exagérations? J'estime trop notre patriotisme pour admettre qu'il ait besoin d'une nourriture aussi creuse. Tuer complètement la vérité est impossible. Tous les sophismes qu'on accumule sur elle ne l'empêchent pas de ressusciter un jour. Rappelons-nous le cri d'un grand solitaire, abandonné de tous, renié de tous : *E puor, si muove !*

Ce que j'écris sur Berlin et ses habitants, je le pensais et je l'écrivais avant la guerre, sans idées préconçues, en pleine connaissance de cause. Je ne suis pas le seul. Des Allemands intelligents l'ont pensé et l'ont écrit eux-mêmes, avant moi.

Henri Heine disait en 1825 :

Berlin, Berlin, du grosses Jammerthal !
Bei dir ist nichts zu finden, als lauter Angst und Qual [1] !

Quand il parlait de la foule prussienne sillonnant les rues de la métropole, il s'exclamait :

Noch immer das hölzern pedantische Volk,
Noch immer ein rechter Winkel
In jeder Bewegung, und in Gesicht
Der eingefrorene Dünkel.

1. Berlin, Berlin, grande vallée de misères !
Chez toi il n'y a rien à trouver que l'angoisse et le martyre.

Sie stelzen noch immer so steif herum,
So kerzengerade geschniegelt,
Als hätten sie verschluckt den Stock
Womit man sie einst geprügelt [1].

Cette psychologie du Berlinois n'est que la résultante de son histoire. Jamais il n'a été habitué à la liberté. Ses maîtres lui ont enseigné la servilité, le respect de la force brutale. Dans une lettre sur Berlin écrite en 1822, Heine dit encore :

« *Wie gefällt Ihnen Berlin? Finden Sie nicht, obschon die Stadt neu und regelmässig gebaut ist, so macht sie doch einen et was nüchternen Eindruck* [2]. »

Nüchtern caractérise littéralement l'état de l'homme à jeun. C'est vrai, il n'y a aucune joie, aucune satisfaction profonde, dans la physionomie de Berlin. Cette ville a pris de l'importance sans préparation suffisante, sans éducation atavique. La grandeur subite de la Prusse, que la victoire met à la tête de la Confédération, ne parvient pas en un demi-siècle à effacer les origines trop modestes de la nouvelle métropole d'empire. Ce qu'écrivait Henri Heine en 1822 est encore vrai en 1914. La petite bourgade puritaine et ennuyeuse des Hohenzollern, que les diplomates et les étrangers fuyaient comme la peste au début du XIXe siècle, que ses potentats eux-mêmes délaissaient avec joie, s'élève au premier rang et commet impair sur impair comme toutes les parvenues. C'est ce qui explique le caractère impersonnel et trivial du Berlin moderne. Aucune esthétique n'a eu le temps de se dégager de cette fièvre d'orgueil. Mais il serait puéril de nier l'effort accompli, l'organisation incomparable de cette cité spacieuse,

1. C'est toujours la même pédanterie, le même peuple de bois,
Toujours un angle droit
Dans chaque geste, et dans le visage
Une expression de bêtise glacée.

Ils ont une marche raide d'échassiers,
Ils se tiennent droits comme des cierges.
On dirait qu'ils ont avalé le bâton
Avec lequel on les rossait autrefois.

2. Comment Berlin vous plaît-il? Bien que la ville soit neuve et régulièrement bâtie, ne vous fait-elle pas une impression un peu compassée?

aérée, d'une propreté souveraine, l'essor de sa vie théâtrale et musicale, l'originalité des tentatives architecturales dues à l'initiative privée, l'agencement modèle de ses musées, la mise en valeur ingénieuse de ses collections d'art, les formes pratiques de sa vie courante[1].

Berlin est partagé en *Viertel* (quartiers) désignés par une ou deux lettres, qui répondent aux divisions et subdivisions de la rose des vents. Il y a le Berlin N. (Nord), le Berlin S. (Sud), le Berlin W. (Ouest), et le Berlin O. (Est); le Berlin NW., SW., etc. Le cœur de la ville s'appelle Berlin C. (*Centrum*). Il est presque exclusivement réservé au monde des affaires, aux banques, au commerce en gros, aux maisons d'exportation et d'importation. Les avocats, les agents de publicité, les impresarios ont, de préférence, leurs bureaux dans le Berlin NW. (*Mittelstrasse, Dorotheenstrasse, Friedrichsstrasse, Unter den Linden*, etc.). Le Berlin SW. abrite surtout les installations colossales des grands éditeurs de journaux : Rudolf Mosse dans la *Jerusalemerstrasse* (*Berliner Tageblatt, Volkszeitung*, etc.), August Scherl dans la *Zimmerstrasse* (*Lokalanzeiger, Tag, Woche, Gartenlaube*, etc.), Ullstein dans la *Kochstrasse* (*Morgenpost, B. Z. am Mittag, Vossische Zeitung, Berliner Illustrierte Zeitung, Sport im Bild*, etc.). Tandis que la population ouvrière s'entasse dans les quartiers de l'Est et du Nord, à *Moabit*, à *Rixdorf*, près du *Hallesche Thor* (porte de Halle), le Berlin W. devient le séjour privilégié des classes riches (*Thiergartenviertel, Bayerisches Viertel, Zoologischer Garten, Kurfürstendamm* et les grandes artères avoisinantes. C'est là que les banquiers, les gros commerçants, les entrepreneurs, les architectes, les avocats, les médecins, les directeurs de théâtres, de journaux, de revues, les éditeurs ont leur demeure privée ; leurs bureaux, leurs cabinets, leurs entreprises se trouvent dans la partie de la ville qui s'étend de la *Potsdamerbrücke* au *Spittelmarkt* et de la gare de la *Friedrichsstrasse* au *Halleschen Thor*.

Toutefois, il est assez difficile de délimiter exactement les contours de Berlin. Aucune enceinte — comme à Paris — n'entoure la ville. En s'agrandissant, elle a donc peu à peu

1. Dans mon livre, *Au Pays des Maîtres-Chanteurs*, j'ai réservé un chapitre à l'organisation des services publics et de la vie courante à Berlin.

absorbé les petites cités limitrophes, comme *Friedenau, Charlottenburg, Wilmersdorf, Schöneberg, Rixdorf*, etc. Mais ces agglomérations ont conservé leur indépendance administrative. Elles sont dirigées par des municipalités, qui ne dépendent en rien de celle de Berlin. C'est ainsi que la métropole de l'empire est l'image réduite de la confédération germanique. Le principe de la décentralisation, en dépit de l'unité apparente, préside à la vie organique de la cité. Aucune plaque indicatrice, aucune barrière sensible ne signale à l'attention le changement de territoire administratif. Comme le bienheureux octroi n'existe pas à Berlin — pas plus que dans tout le reste de l'empire, du reste, — on circule librement le long des rues, sans même s'apercevoir qu'on a quitté, par exemple, Berlin, pour entrer à Charlottenburg ; mais on apprend peu à peu à connaître les résultats inattendus de cette organisation fédérative. Ils sont, en grande partie, excellents ; une sorte d'émulation pousse les différents conseils municipaux à ne rien négliger dans l'entretien et l'embellissement de leurs communes respectives ; mais il y a aussi des conséquences cocasses. Près de la *Gedächtnisskirche*, au commencement du *Kurfürstendamm*, le trottoir de droite appartient à Berlin, celui de gauche relève de Charlottenburg. La réglementation de la voierie est différente dans la largeur de la même rue ; les cafés de Charlottenburg ont le droit de fermer plus tard que ceux de Berlin ; les taxes municipales varient. Tel cinématographe, tel théâtre, situés à Wilmersdorf, peuvent — avec l'autorisation de la censure locale — donner un film ou représenter une pièce qu'interdit la police de Berlin. Une concurrence commerciale s'établit entre les différentes villes de l'agglomération. C'est ainsi que Charlottenburg édifia, quelques années avant la guerre, un grand opéra populaire dans la *Bismarckstrasse*, la *Charlottenburger Oper*. Cette entreprise par actions eut un succès retentissant et les recettes de l'Opéra royal de Berlin en furent désagréablement affectées.

Le caractère prédominant des rues de Berlin est la monotonie. Le terrain uniformément plat n'offre à l'œil aucun accident pittoresque. Les rues ne dévalent point, ne montent point ; elles s'étalent à perte de vue, toujours droites. Leur

perspective n'est jamais interrompue par les motifs architecturaux d'une vieille église ou d'un palais curieux. Combien de rues à Paris ne se gravent dans le souvenir et ne revêtent une physionomie particulière qu'à cause de l'édifice qui les termine. Elles jouent en quelque sorte l'office de lorgnette, au bout de laquelle s'inscrit une silhouette typique. La rue Royale impose à notre regard la vision de la Madeleine ; l'étroite Chaussée d'Antin fait ressortir la sveltesse de la Trinité. La rue Soufflot nous force à mieux considérer la masse imposante du Panthéon. Il n'est pas jusqu'à l'insipide rue des Batignolles qui n'inscrive dans les yeux du piéton la colonnade blanche de sa petite église.

Le seul endroit de Berlin, où l'on puisse jouir d'un certain coup d'œil, est la promenade fameuse *Unter den Linden*, large mail planté d'arbres qui aboutit d'un côté au *Brandenburger Thor*, surmonté d'un quadrige en bronze, et de l'autre au *Dom* (cathédrale) et au Palais Royal. Au printemps, quand les tilleuls sont en fleurs et que les cantonniers ont recouvert l'allée médiane d'un sable jaune d'or, spécial à Berlin, cette avenue a un certain caractère, bien que les abords du *Brandenburger Thor* aient été gâtés par les innovations fâcheuses de l'empereur et de ses artistes officiels.

Néanmoins, les rues de Berlin sont spacieuses, commodes et propres ; elles ont toutes un grand air de prospérité. Un flot ininterrompu de piétons les sillonnent ; on y sent l'activité infatigable de la population ; l'état florissant de l'industrie et du commerce allemands s'y reflète comme la bonne santé dans les traits d'un visage. Une promenade à travers Berlin, avant la guerre, était une amère leçon de choses pour un Français qui savait voir.

Ce qui m'a frappé le plus, c'est le nombre minime des débits de spiritueux. L'ouvrier et le petit employé n'ont pas l'habitude de l'apéritif ; ils ne vont au café que le soir pour y entendre de la musique. Dans le centre de la ville, on trouve une quantité de petits restaurants à bon marché où l'on mange debout, au pied levé, entre deux courses. C'est un grand brasseur berlinois, Aschinger, qui les a fondés. On y débite exclusivement des sandwichs (*belegte Brödchen*) au prix de 15 pfennigs, et de la bière à 10 pfennigs le verre.

Je me suis amusé à noter la nature des commerces qui s'établissent de préférence aux quatre coins des croisements de rues. J'ai constaté, de cette façon, une majorité écrasante de *Filiales* de banques et de magasins de cigares. Sur le *Kurfürstendamm*, par exemple, il y a une moyenne de trois succursales d'établissements financiers et d'un marchand de tabac par carrefour. La même expérience tentée sur les carrefours de Paris donnerait une statistique inquiétante de *bistros*.

Le débit de tabac allemand n'a rien de commun avec les nôtres. On n'y boit jamais ; il est exclusivement destiné à la vente du tabac et des articles de fumeur. La boutique est installée avec luxe ; les boîtes de cigares et de cigarettes s'entassent dans la devanture en échafaudages géométriques qui flattent l'œil. Le magasin est dirigé, en général, par un gérant. Les grands fabricants de cigares — la plupart fixés à Hambourg — ouvrent une série de boutiques dans les différents quartiers de Berlin, tels Hagedorn, Overbeck, etc. Chaque client reçoit gracieusement une boîte d'allumettes, qui prennent avec une facilité remarquable, bien que gratuites. Un téléphone est mis à la disposition des chalands, ainsi que les annuaires, et les répertoires spéciaux utiles. On y trouve aussi les billets des innombrables loteries autorisées par le gouvernement et dont le prix varie entre 1 et 25 marks. Là encore le particularisme se fait remarquer. Il serait impossible d'acheter à Berlin un billet de loterie bavarois ou saxon. Les autorités locales ne souffrent pas la concurrence.

Il y a, le long des rues de Berlin, une débauche invraisemblable de réclames et d'enseignes en français, en anglais, voire en italien. Pour traduire leurs intentions cosmopolites, pour s'élever à la hauteur de Paris et de Londres, les Berlinois n'ont rien trouvé de mieux que de donner à leurs entreprises des noms étrangers. Ils le font souvent avec la maladresse qui les caractérise. Au cours d'une promenade en voiture entre le *Potsdamer Platz* et *Schöneberg*, j'ai relevé un café *Piccadilly*, deux cafés *Bristol*, quatre *Astoria*, deux *Bodega*, un grand hôtel moderne intitulé : *Boarding house* (étrange interprétation de l'anglais), un établissement de nuit appelé *Pompadour*, un autre *Bonbonnière*, des quantités de *Maisons*

de couture, Modes, etc., un *Coiffeur für* pœnible (! ?) [1] *Damen*, un *Grand Café Schöneberg Grand* — cette épithète flattait sans doute la mégalomanie du propriétaire —, un théâtre de cinéma appelé, je ne sais pourquoi, *The Meeting* et un bar au titre abracadabrant : *To be or not to be*. Où l'admiration de Shakespeare va-t-elle se nicher?

Les lieux de plaisir sont, du reste, presque toujours baptisés de noms français, pour mieux évoquer Paris et les charmes de sa vie nocturne. Il y a, à Berlin, un *Moulin Rouge*, un *Chat Noir*, un *Palais de danse*, des *Folies-Caprices*, un *Trocadéro*. Que de grattages et de ratures au début de la guerre !

Je voudrais bien savoir si les Berlinois distingués émaillent toujours leur langage de termes français. Ils disaient couramment : « *Ich bin deprimiert, — er ist ruiniert. — Das dîner bei Frau X. war pover* (pauvre). — *Warum insistieren Sie ? — Man amusiert sich ganz famos !* » Quand je donnais un bon pourboire, le *Kellner* déclarait : *Der Herr ist nobel* (noble) ; quand je ne donnais rien, il grondait en *a parte* : *Infamer Kerl !* (type infâme). Le cabinet particulier s'appelait « *chambre séparée* » ; la loge d'artiste ou le vestiaire, « *garderobe* ».

Les poètes, eux-mêmes, épris d'exotisme, délaissaient volontiers leur langue maternelle, celle de Goethe, et intercalaient dans leurs productions un étrange baragouin :

Ton gant, c'est ta maine (*sic*).
(Finckh, *Ueberbrettl-Lieder*, Verlag Schuster et Löffler.)

C'est un jupon pour achtzig Mark !
(Ernst von Wolzogen, *ebenda*.)

Wir rauchten « Kyriazi frères ».
(Marie-Madeleine, *Auf Kypros*.)

A Berlin, les femmes légères sont toutes « *aus der Demi-Monde* », ce qui sonne bien mieux que « *aus der Halbwelt* ».

Les Berlinois très chics aiment le beau langage.

***

Aucune belle rivière ne coule au milieu de Berlin ; c'est, peut-être, ce qui donne à la ville cet air infiniment morose.

1. Notre adjectif « pénible », incorporé de force à la langue berlinoise signifie là-bas « exigeant ».

Les vigoureux bras de pierre, jetés d'une rive à l'autre, intercompent la monotonie des perspectives. L'eau, qui court entre les quais et se ride aux arches des ponts, reflète les contours rigides des édifices en lignes tremblotantes; elle anime la métropole. C'est le sang qui circule le long des veines généreuses. Qui n'a pas goûté le charme profond de la Seine, près de la Cité et de l'île Saint-Louis? Qui n'a pas admiré les mille lumières de la grande ville qui dansent dans le soir en taches de pourpre sur la crête des petites vagues? Dresde profile sa silhouette hautaine le long de l'Elbe jaune. Prague, la cité merveilleuse, mire son Radschin médiéval dans la large Moldau. Cologne, reliée au faubourg de Kalk par un pont de bateaux pittoresque et par un pont de fer monstrueux, regarde couler à ses pieds le Rhin majestueux. Au cœur du vieux Nuremberg, la Preissel paresseuse achemine lentement ses flots moirés sous les arches vétustes en dos d'âne et baigne nonchalamment les assises moussues des masures à pignons pointus. Munich lui-même connaît la chanson vivante des cascades. L'Isar torrentueuse gronde le long de ses rives escarpées et verdoyantes.

Berlin ne connaît que la Spree, boueuse et fétide. Elle a plutôt l'apparence d'un canal que d'une rivière. Elle se cache, elle a honte. Pourtant il est quelques endroits de la ville où on la remarque : au Palais Royal, par exemple, ou bien derrière le *Reichstag*, puis au *Jannowitzerbrücke*. Elle s'étale entre des dalles cimentées et plates ; elle est parfois chevauchée par les cages de fer du Métropolitain ; de vilaines péniches l'encombrent ; le soir, les globes électriques allument à peine des étincelles sur sa face noire et visqueuse. Elle ne prête aucune grandeur aux quartiers qu'elle visite. Elle accuse, au contraire, la laideur du paysage de pierre. Aucun bateau de plaisance ne la sillonne. De place en place, elle alimente avec parcimonie des canaux à l'air misérable, qui serpentent à regret dans les parties élégantes de la ville : *Lützow Ufer*, *Viktoria-Luisen Ufer*, etc. De grands arbres penchent leurs feuilles déteintes au dessus de l'eau croupissante, encaissée entre des murs de granit, de vrais murs de prison. Oh ! ces canaux de Berlin ! On dirait des cadavres.

Pour se jeter dans la Spree, il faut vraiment avoir atteint le paroxysme du désespoir. En 1907, Frank Wedekind, qui

s'était fixé à Berlin et jouait chez Max Reinhardt les principaux rôles de ses propres pièces, s'intéressa à une jeune actrice de grande beauté. De caractère peu facile, il l'accabla d'avanies. Un soir, après une scène plus violente qu'à l'ordinaire, la jeune femme désespérée se précipita hors de sa demeure et alla se jeter dans la Spree, la tête la première. Wedekind, qui s'était attaché à ses pas, arriva à temps pour assister à son sauvetage. Le long de la rivière morte, il existe des bachots de secours, des gaffes et des bouées de sauvetage. Un promeneur s'était dévoué. Frank Wedekind ramena la victime chez elle, la mit au lit, la borda, lui fit boire un vin chaud et s'en alla tout pensif retrouver ses amis, dans la *Pilsner Stube* de Hartmann, *Jägerstrasse*, près de la *Friedrichsstrasse*.

Il confia l'aventure à une de ses collègues, Adele Sandrock, actrice viennoise engagée chez Reinhardt. Il lui demanda conseil, car c'était une femme d'un certain âge et de beaucoup d'expérience. Devait-il, oui ou non, épouser son amie?

— Mon cher, — lui répondit Adele Sandrock, — si Tilly s'était jetée dans le Danube ou dans la Seine, j'aurais dit : agis à ta guise. Mais elle a choisi la Spree, tu dois l'épouser.

J.-C. Weber, écrivain fort réputé qui vécut à Stuttgart au début du XIXe siècle, publia en 1828 ses fameuses *Lettres d'un Allemand voyageant en Allemagne*. Il y dit, entre autres :

> La capitale de la Prusse est, comme Palmyre, comme les pyramides d'Égypte, située au milieu d'un désert de sable. Ce désert s'étend jusqu'à Memel.

Il suffit d'excursionner aux environs de Berlin pour vérifier la justesse de cette assertion. Rien n'est plus navrant que la banlieue berlinoise. D'interminables forêts de pins, sillonnées de routes poussiéreuses, couvrent la campagne. La terre y est si pauvre que ces pins — arbres aussi sobres que les chameaux pourtant — y peuvent à peine végéter ; leurs troncs nus et décolorés prennent une teinte pisseuse, du plus lamentable effet ; leur feuillage maigre et gris laisse tomber sur le sable la lumière blafarde du ciel. Çà et là s'étendent de grandes

nappes d'eau sombre, la *Havel*, le *Wannsee*, etc. Les rives basses, sans aucune végétation, laissent apercevoir l'alignement monotone des conifères phtisiques et, de place en place, les laides silhouettes des hautes cheminées d'usine s'empanachent de fumée noirâtre. Un peintre célèbre, Leistikov, a rendu de façon poignante l'aspect tragique de ces paysages brandebourgeois.

Un jour, Paul Haase, caricaturiste connu de Berlin, m'invita à lui rendre visite dans son cottage à Biesenthal, sur la ligne de Neustrelitz, à une heure de Berlin. Il possédait, à l'orée d'un bois de pins et sur les rives d'un petit lac, une maisonnette solitaire. Chasseur enragé, il y vivait dans la seule compagnie d'un basset à pattes torses et d'un épagneul aux longues oreilles.

Après le déjeuner, il me montra son jardin, situé derrière l'habitation. J'écarquillai d'abord les yeux, sans rien apercevoir ; puis je remarquai, dans le sable quasi-mouvant, de petits sillons bien droits destinés à marquer l'emplacement des plates-bandes. Le premier carré contenait des radis. Les pauvres petites feuilles pâles avaient pris la teinte du sol ; il fallait un certain entraînement pour arriver à les distinguer. Je me penchai et je tirai une touffe, par curiosité. Je demeurai stupide. Je tenais à la main un long filament blanchâtre interminable : à peine si, vers le milieu, un renflement imperceptible, vaguement rosé, marquait la place de ce qui aurait pu devenir ailleurs un radis. La plante avait dépensé toute son énergie à plonger sa racine toujours plus profondément dans le sol, à la recherche, vaine hélas, d'un peu de terre nourricière.

Seules, les asperges et les fraises croissent en abondance dans ce désert, ce qui console un peu les Berlinois.

Si inhospitalière que soit la campagne, elle suffit néanmoins à attirer chaque dimanche la foule des promeneurs. Des bandes d'ouvriers s'installent, à même le sable, sous les pins chauves, et les papiers graisseux remplacent vite le gazon absent. Il existe, dissiminés dans la forêt, des petits restaurants modestes qui n'ouvrent leurs portes que le dimanche et les jours de fête. On y vend surtout à boire. Les gens apportent eux-mêmes leur nourriture, par économie. Des *Kellner* d'occasion (la *Kellnerin* est réservée à l'Allemagne

du Sud), des « extras » au frac couvert de taches, au linge douteux, servent aux consommateurs la bière blonde et, s'il le faut, les *Kuchen* indigestes. Un vieil usage permet aux clients de préparer eux-mêmes leur café ; on ne leur prête que l'eau, la casserole et le feu, contre une minime rétribution. Aussi voit-on partout, à l'entrée de ces auberges champêtres, de grandes pancartes : *Hier wird Familien-Kaffee gekocht* (Ici on peut faire son café de famille).

Dans la belle saison, les promeneurs endimanchés louent de grandes tapissières ; toute la famille et les amis s'y entassent sur des chaises, au petit bonheur. La voiture est ornée de lampions, de banderolles et de drapeaux. Elle part le matin, à travers les grandes avenues de l'Ouest qui conduisent à Wannsee, à Babelsberg, à Potsdam, au trot d'un petit cheval pommelé. Les toilettes sont fraîches ; les mines sérieuses semblent concentrées sur les plaisirs en perspective. Le soir, la charrette revient en zigzaguant ; le petit cheval pommelé n'en peut plus. Les lampions allumés, secoués en tous sens, jettent leur lumière papillotante sur les faces cramoisies. Les gilets des hommes sont déboutonnés ; les jupes des femmes sont fripées, leurs corsages un peu débraillés. Les rires et les éclats de voix strident, sur le parcours. On interpelle les passants ; on chante à tue-tête ; des bras tendus élèvent des bouteilles qu'on vide à la régalade.

Au printemps, le retour des ouvriers et des petits bourgeois est plus pittoresque. Il existe sur le *Wannsee*, une île, *Werder*, où croissent en liberté des pommiers et des cerisiers sauvages. Aucune affiche — louable exception — n'interdit aux touristes de cueillir les branches fleuries. Le soir, c'est une avalanche neigeuse à travers les rues de Berlin. Toute la grâce mièvre du mois de mai sourit aux bras de la foule...

Je connais, toutefois, un coin de la banlieue berlinoise où l'homme industrieux a su donner à la nature ingrate des charmes d'apparat. C'est à Potsdam, dans le parc de Sans-Souci, que créa de toutes pièces le vieux Fritz, le cynique ami de Voltaire. Que de fois m'y suis-je reposé des laideurs de Berlin !

Il faut choisir un jour de semaine. Il y a moins de monde le long des allées. Les bancs solitaires, tapis à l'ombre des rhodo-

dendrons et des lilas, sont plus hospitaliers au promeneur. La nature est femme ; elle se livre mieux dans l'intimité.

Le parc de Sans-Souci étale sous le ciel de mai ses vastes pelouses, les méandres paresseux de sa rivière artificielle, l'alignement rigide de ses allées ombreuses, ses bosquets impénétrables, ses pavillons baroques et la perspective ensoleillée de ses larges escaliers que surplombe un petit palais rococo à un étage, aux larges baies arrondies...

Autour de moi le printemps prodigue ses grâces précieuses ; il fait la roue. Les pelouses sont piquées de narcisses blancs et jaunes. Les marronniers, les acacias, les saules pleureurs balancent leurs grappes odorantes ; les grenadiers accrochent leurs rubis au fond du feuillage. Les rouges-gorges, les sansonnets, les hochequeues, les merles volettent, picorent et jasent. Un poisson rouge nage à fleur d'eau parmi les nénuphars. Un faune moussu ricane du haut de son piédestal couvert de lierre. Des colonnes de marbre aux chapiteaux dorés élèvent vers la cime des arbres des nudités antiques, croupes féminines ondoyantes, membres musclés de dieux-athlètes.

Je quitte la voûte des arbres et je suis un sentier qui chemine au travers d'un pré fleuri où deux faisans traînent nonchalamment leurs longues queues.

Me voici devant une pelouse bordée d'ifs, de tuyas et de buis taillés en pyramide à la mode du XVIIe siècle. Au milieu un magnolia géant accumule les neiges étincelantes de sa floraison, plein de jeunesse, de force et de beauté. Les arbustes revêches semblent s'émouvoir. Leurs crinolines austères, que tailla la main prodigue des jardiniers, ne s'accommodent guère de ce voisinage turbulent, de cette nudité blanche et parfumée. Tels les hommes trop méthodiques, à l'étroit dans leurs préjugés, ils ne pardonnent pas à celui qui naît au hasard et s'épanouit librement...

C'est ainsi que j'allais parfois rêver à Sans-Souci, pour mieux fuir l'obsession de Berlin.

***

Guillaume II, qui joint, avec une bruyante arrogance, aux fonctions de roi de Prusse et d'empereur d'Allemagne, celles

de prédicateur, de stratège, de musicien, de littérateur, de diplomate, de navigateur, d'architecte et de mécène (ai-je oublié quelque chose?), Guillaume II partage ses rares loisirs entre son palais de Berlin et sa résidence de Potsdam, non point Sans-Souci, où trop de nudités païennes offusqueraient l'intransigeance puritaine de son auguste épouse, mais un affreux château, en forme de gâteau de Savoie, situé au milieu de la petite cité provinciale. En dehors des grandes cérémonies officielles — retour de lointains voyages, parades militaires, cortège de gala, où la foule se presse sur le passage du souverain, en agitant des mouchoirs blancs et en criant trois fois *Hoch !* selon l'usage, pour mieux marquer un enthousiasme de commande, derrière la triple haie des policiers et des soldats, — on peut voir souvent le monarque se prélasser sans apparat sur les coussins d'une automobile jaune, marquée de l'aigle prussien. Une trompe à deux tonalités, dont l'usage est formellement interdit à tout particulier, avertit la population du passage du kaiser. Il est défendu à tout véhicule public ou privé de dépasser la voiture impériale. Le long du parcours et jusque derrière chacun des maigres pins qui bordent la route de Berlin à Potsdam, des *Schutzleute* à l'œil inquisiteur surveillent les faits et gestes des promeneurs. Les gens riches et les ouvriers marquent en général peu d'émoi. Seule, la classe moyenne aime à manifester son intérêt. Les petits bourgeois, les fonctionnaires, dès qu'ils entendent le signal fatidique, restent cloués sur place ; les femmes font un gracieux *Knix* (révérence), les hommes se découvrent et baissent le nez.

Ce sont bien là les féaux sujets dont parlait Henri Heine, « qui portent dans le cœur la fidélité et, brodées sur le derrière, les armoiries de leur maître ».

Je me rappelle un couplet spirituel, dû à la plume alerte d'un Juif berlinois — ces gens ne respectent rien !

Une voiture de la cour, *eine Hofeguipage*, comme on dit là-bas, dévale la *Wilhelmstrasse*. Les agents de service rectifient la position ; les piétons se tiennent sur le bord du trottoir, le cœur secoué d'émotion. Dans toute la rue, règne un silence impressionnant. La voiture approche. Les fronts s'inclinent déjà ; les femmes ploient le genou. Toutes les respirations

s'arrêtent... La voiture passe... Hélas, il n'y a personne dans l'équipage. Mais qu'importe si la voiture est vide : *das Augenblick bleibt gross !* (L'instant demeure solennel.)

Es war doch ein Hofequipa-a-a-a-a-a-a-a-a-ge[1] !

Tout en travaillant à son ballet de *Sardanapale*, à sa cantate *Sang an Aegir*, à l'opéra *Roland von Berlin*, en collaboration avec Léoncavallo, à la dramatisation des romans policiers de Conan Doyle avec l'acteur Bonn, Guillaume II ne perdit jamais de vue l'embellissement de Berlin, qu'il voulut rendre digne de lui.

Il s'y emploie avec le manque de tact, l'absence de goût, l'outrecuidance et la vanité ridicules qui le caractérisent. S'il est un talent nécessaire aux monarques, c'est bien celui qui consiste à s'entourer de compétences, à s'incliner devant le génie. Cette éminente qualité manqua toujours à Guillaume II. Sa soif de domination lui fait détester de prime abord tout ce qui peut ressembler à de l'individualité ou à de l'indépendance. De même qu'il a progressivement écarté du pouvoir les personnalités trop clairvoyantes ou les caractères trop fermes, il a toujours malmené et découragé les artistes originaux. Tour à tour, il marque sa défaveur à Gerhardt Hauptmann, à Max Liebermann, au directeur Tschudi[2]. Il s'entoure de personnages inconscients, à l'échine souple. Ses poètes officiels sont le major Lauff et le réaliste à l'eau de rose Ganghofer ; son sculpteur est Begas. Il suffit que l'empereur distingue un artiste pour que toute l'Allemagne intelligente soit fixée sur sa non-valeur.

Il n'est donc pas étonnant que Guillaume II ait enlaidi Berlin en voulant l'embellir. L'entrée du *Tiergarten* devant le *Brandenburger Thor*, la *Charlottenburger Brücke*, l'ineffable *Siegesallee*, la *Gedächtnisskirche*, la profusion des statues de

1. C'était *malgré tout* un équipage de la cour !

2. Les œuvres de Gerhardt Hauptmann sont bannies des théâtres de la cour ; c'est une représaille pour *les Tisserands*. Max Liebermann a été nommé Excellence et Professeur, contre le gré de l'empereur, qui céda à une forte pression. Quant à Tschudi, directeur des musées royaux, il fut disgracié et remplacé par Bode, sous le prétexte qu'il avait trop favorisé l'achat des Manet, des Van Gogh, des Cézanne et des Pissaro, qui font aujourd'hui la gloire des galeries officielles de Berlin.

marbre, lourdes et disgracieuses, perpétueront à jamais l'inconcevable ignorance artistique de ce monarque qui a toujours confondu le faste et l'élégance, le sublime et le colossal.

La mégalomanie prussienne se traduit dans tous les édifices officiels. Les protégés de Guillaume II, inféodés aux théories violentes de leur patron, empruntent à l'Égypte et à l'Assyrie les éléments d'une architecture qui veut être imposante par les proportions et les surcharges d'ornementation. Cette architecture traduit clairement la conception de la plus grande Allemagne, tentaculaire et encombrante. La formule est : faire grand, faire riche, sans faire beau.

Des courtisans serviles, avides d'honneurs, exagèrent à dessein cette outrance de mauvais aloi. Leichner, l'inventeur de la poudre adhérente (*Fettpuder*) et le grand fabricant de fards, dresse à Wagner le long de la *Tiergartenstrasse* un pompeux monument de marbre qui dépasse les limites de la laideur. Un sculpteur, cher à Sa Majesté, installe, au milieu de la roseraie du *Tiergarten*, une statue de l'impératrice, en robe de cour collante, qui suffit à discréditer la mère du kronprinz aux yeux de son peuple. Tout ce *Tiergarten*, du reste, ne devient supportable qu'en hiver. Le froid très vif oblige les autorités à recouvrir tous ces horribles *Denkmäler* de caisses spéciales en bois pour protéger le marbre contre les rigueurs de la gelée. Mais quand, sous l'étreinte du printemps, les bourgeons craquent, les carapaces tombent et les atroces silhouettes luisent implacablement entre les arbres.

C'est ainsi que Berlin, la ville géométrique, aux rues droites et monotones, n'a rien d'autre à offrir à la curiosité de l'Europe que les innombrables spectacles de la maladresse impériale. A peine, de place en place, une petite fontaine discrète, comme la vasque aux canards de bronze de la *Hardenbergerstrasse* [1], atteste-t-elle chez les Berlinois modernes l'existence d'un sens artistique. Les seuls monuments intéressants, le palais de Wertheim [2] ou le *Königgrätzer Theater* [3], par exemple, sont exclusivement dus à l'initiative privée.

1. Cette fontaine est due au sculpteur Gaul.

2. Voir dans mon livre, *Au Pays des Maîtres-Chanteurs*, le chapitre sur les milieux juifs.

3. Bâti par l'architecte Kaufmann.

A l'époque où l'intransigeance de la police prussienne défendait aux Berlinois de reproduire les traits sacrés de l'empereur, soit en caricature, soit dans un but de publicité commerciale, on vit à Berlin, à toutes les devantures de parfumerie, des affiches reproduisant le portrait banal d'Haby, *Hoffriseur* (coiffeur de la cour). La face était barrée transversalement par une moustache étrange, dont les pointes remontaient jusqu'aux yeux ; les poils relevés et rigides découvraient la lèvre supérieure. C'était la nouvelle mode lancée par Guillaume. Haby devint bientôt aussi célèbre que son auguste client. Tous les braves Berlinois adoptèrent le nouveau port de moustache. De cette époque date le règne incontesté de la fameuse *Bartbinde* (bandeau à moustaches). Vous ne connaissez pas cet appareil compliqué et disgracieux? Il suffisait alors d'entrer dans une échoppe de coiffeur pour rencontrer, sur quelques fauteuils, des individus à l'aspect étrange. Une sorte de bande de gutta-percha, renforcée par des baleines, écrasait violemment leur lèvre supérieure et venait s'attacher à l'aide de caoutchoucs derrière leur tête, sur l'occiput. Sous ce pansement d'un nouveau genre, les moustaches encaustiquées avaient été soigneusement relevées d'après la nouvelle formule. Il était urgent de rester immobile dans son coin avec la pression douloureuse de ce minuscule corset au-dessous du nez, qui violentait les gencives et bleuissait les joues, en imposant aux poils rebelles la position réglementaire. Le résultat était digne du martyre subi. Quand le figaro décrochait l'appareil, le client pouvait apercevoir dans la glace un museau de chat en colère. C'était hideux. Les commissures des lèvres s'adornaient de petits paratonnerres du plus martial effet. Ces délicieuses moustaches à rebrousse-poil illustraient merveilleusement l'orgueil allemand. Un joli nom avait été lancé pour désigner la nouvelle mode : *Es ist erreicht* (c'est atteint).

La *Siegesallee* et cette moustache en crocs, voilà les deux pôles de l'activité de Guillaume à Berlin. Est-ce que personne n'a conscience des ridicules de ce souverain dans une ville de trois millions d'habitants? Oh ! si. Que de fois ai-je rencontré des Berlinois qui me disaient :

— Vous autres, Français, qui aimez le panache, les effets de théâtre, les grands gestes, les belles phrases, vous devriez

prendre Guillaume II. Nous vous le cédons avec plaisir. Il vous conviendra mieux qu'à nous.

Je les remerciais poliment.

Sans doute, les prolétaires, dûment catéchisés par les chefs socialistes, n'éprouvent aucune admiration pour l'empereur. La population riche, composée surtout de Juifs éclairés et frondeurs, aime à le ridiculiser. Mais ces sentiments n'ont qu'un effet platonique. Le respect de l'autorité est plus fort que tout. Qu'importe si son bon sens se révolte ; le Prussien discipliné s'incline, en fin de compte. Il salue l'équipage officiel, même vide. C'est toujours le même refrain :

Es war doch ein Hofequipa-a-a-a-a-a-a-a-a-a-ge !

***

Autant le jargon berlinois employé par la bourgeoisie et le monde des affaires est désagréablement prétentieux[1], autant le dialecte du peuple est imagé et suggestif. Le plébéien n'est pas antipathique ; il suffit de bien le connaître pour l'apprécier. La circulation fébrile, le trafic incessant de la capitale ont peu à peu développé chez le prolétaire un certain sens d'à-propos, des qualités d'observation, une intelligence plus rapide que chez l'habitant des petites villes. Il existe à Berlin un esprit de la rue qui ressemble un peu à notre blague parisienne. Le *Gassenjunge* (gamin de la rue) ou *Schusterjunge* (apprenti cordonnier), qui déambule avec une paire de vieilles bottes sur l'épaule, est un collègue de notre titi. Il en a le scepticisme moqueur, la perception innée du ridicule. Devant l'émoi facile des bourgeois qu'impressionnent les simagrées officielles, il dit volontiers : « *Ick pfeif uff det Janze !* » (Je me f... de tout le fourbi !) Quand un personnage en jaquette ou en veston glisse maladroitement sur une pelure d'orange et s'étale par terre, il lui crie avec flegme :

— *Falle nicht, Aujust, sonst fallst du !* (Ne tombe pas, Auguste, sans cela tu vas tomber !)

1. Un exemple typique du parler berlinois est la fameuse phrase : *Eine jebratene Jans ist eine jute Jabe Jottes* (une oie rôtie est un vrai don de Dieu) où tous les G sont remplacés par des J.

C'est l'esprit populaire qui se plaît à traduire malicieusement les initiales de Sa Majesté, S. M., par l'appellation ironique de Siegfried Mayer. Dans les faubourgs de Berlin, l'empereur est aussi surnommé le *Cirkusdirektor*, ce qui caractérise admirablement le cabotinage du monarque et de sa clique. Le Berlinois a ses scies préférées, ses couplets de prédilection, d'après les fluctuations de la mode. Rien n'est plus drôle que de l'entendre chanter avec un accent gouailleur et d'une voix éraillée :

In Berlin, det ist so wunderschön[1] !

On peut même remarquer ici l'échange qui se fait entre les capitales. Notre fameux : *Viens, poupoule, viens !* n'est que la transposition littérale (texte et musique) d'un vieux *Gassenhauer* (refrain populaire) berlinois : *Komm', Karolincken, komm' !*

Le peuple a des périphrases et des comparaisons d'une ironie vivante pour désigner les objets de la vie courante. Il appelle un piano *Klimperkasten* (boîte-à-sons) ou *Drahtkommode* (commode-aux-fils-de-fer). La guitare, fort en honneur dans les classes pauvres, est surnommée *Barbierflügel* (le piano à queue du barbier). Le téléphone (*Fernsprecher*) devient *die Quaselstrippe* (la ficelle-à-parlottes). Le *Schutzmann*, assimilé à un cancer social, est baptisé *Polype*. Le panier à salade, peint en vert, est poétiquement nommé : *die grune Minna* (la Wilhelmine verte, la voiture à Guillaume).

Quand une femme du commun se met du rouge sur les joues, elle a un euphémisme pittoresque : « *Ich lege mir ein bisschen Landluft.* (Je me mets un peu d'air-de-campagne.)

Le Berlinois de la périphérie transgresse volontiers les lois de la syntaxe ; il emploie régulièrement le datif à la place de l'accusatif : « *Ick liebe dir* » (je t'aime), au lieu de : « *Ich liebe dich.* »

A la sortie des gares souterraines de l'*Untergrundbahn* (Métropolitain), se tiennent des marchandes de fleurs au panier, des vendeurs de journaux qui ne peuvent crier leur journal, des *Hausierer*, sorte de camelots silencieux, avec un

1. A Berlin, tout est si admirable !

éventaire rempli de bretelles, de boutons de chemises, de lacets, d'anneaux à clés, de bimbeloterie populaire. Ils échangent des réflexions savoureuses sur les passants et sur les événements du jour. Leur satire n'est pas toujours sans profondeur.

Un jour — c'était précisément celui où les autorités militaires à Saverne avaient coffré dans une cave les autorités civiles — j'achetai le *B. Z. am Mittag* (Midi-Journal) à un vendeur de la rue. Il me dit avec une emphase comique, en me tendant la feuille :

— *Sie werden sich freuen, mein Herr. Es ist der erste deutsche Sieg seit ein und siebzig.* (Vous allez vous réjouir. C'est la première victoire allemande depuis 1871.)

Les humbles ont leurs restaurants où l'on retrouve les vraies traditions populaires, la vieille cuisine berlinoise, les boissons favorites. On les appelle *Destille* (distillations), ou *Kaschemme* (caboulot). On y sert surtout le *Steinhäger*, sorte de marc de grain, et le *Weissbier* (bière blanche) aigrelet et pétillant, qu'on boit dans de grandes coupes de verre. On y mange des *Klöpse*, boulettes de viande et de mie de pain, du bœuf bouilli avec des airelles rouges (*Preiselbeer*), de la salade de concombres à la crème sûrie, des prunes au vinaigre et au sucre (*süss-sauer*). Les pommes de terre cuites à l'eau y remplacent le pain, que la population consomme avec une modération qui stupéfie les Français.

Dans ces cabarets borgnes on coudoie toutes les épaves sociales, les *schwere Junge* (récidivistes), les éternels révoltés. L'un d'eux, commentant une condamnation qu'il venait de subir, me disait avec une amertume farouche, en manière de protestation :

— *Wat weess so ein Aff' vor det jrünen Tisch, wie det vorjeht bei uns, am Halleschen Thor ?* (Est-ce qu'un pareil singe devant sa table verte (le juge au tribunal) peut comprendre ce qui se passe chez nous, à la porte de Halle?)

Cette plèbe, au langage imagé et puissant, a son poète, un poète vraiment berlinois, Hans Hyan. Artiste autodidacte, n'ayant point connu Aristide Bruant, il a traduit inconsciemment dans la langue de sa ville ce que son collègue parisien avait chanté chez nous. A le lire, on comprend que les bas-

fonds des grandes capitales se ressemblent. L'âme des crève-la-faim a partout les mêmes cris, sans doute.

Les classes élevées ont aussi leur chantre. Un assesseur, sous le pseudonyme de *Rideamus*, a publié des plaquettes, illustrées de caricatures, où la vie du Berlin W. est analysée de façon humoristique. Elles eurent un immense retentissement. Les milieux parvenus, égoïstes et jouisseurs, qui étalent à la fois un luxe de mauvais aloi, un snobisme de commande, un manque évident de maturité morale, ont fourni au satirique mondain des fantoches odieux qu'il essaye prudemment de nous rendre sympathiques tout en les persiflant. Le *Kommerzienrat* obtus, la *Kommerzienrätin* obèse et fardée, le jeune officier coureur de dot, le *Streber* (arriviste) sans scrupules, l'étudiant paresseux, arrogant et alcoolique, s'y agitent dans le cadre factice de la grande vie berlinoise. Il ne reste plus rien de l'âme allemande dans ce monde hétérogène. Ce sont des parasites dégénérés qui vivent à même la fortune de l'empire, comme les charançons dans les blés. Les hommes s'adonnent au libertinage grossier et échafaudent les combinaisons les plus cyniques pour gagner de l'argent, à tout prix. Les femmes, exagèrent la mode, s'habillent en mardi-gras, affichent des mœurs scandaleuses pour mieux marquer leur « modernisme ». Elles se mêlent aux milieux du théâtre, à la haute galanterie, en donnant au cours de la saison d'hiver une suite ininterrompue de fêtes de bienfaisance, où la charité sert de prétexte à tous les excès. D'aucunes se mettent dans les comités, inscrivent à la rubrique des frais généraux leurs toilettes et leurs bijoux et, parfois, quand elles sont vieilles, le coût de leurs liaisons. On ne peut pas imaginer, chez nous, la corruption morale qui règne à Berlin dans la haute société. L'amour immodéré du plaisir pousse cette génération à toutes les outrances.

Je me rappelle une visite que je rendis un jour à mon avocat. Il demeurait dans une rue de l'Ouest. En face de sa maison s'élevait une loge maçonnique qui possédait un vaste local, mis à la disposition des amateurs contre paiement d'une indemnité. Je surpris mon avocat à la fenêtre de son salon, occupé à scruter ce qui se passait de l'autre côté de la rue. Il me fit signe d'approcher. A travers les hautes baies vitrées de

la salle de fête on voyait une cinquantaine de grosses dames sauter maladroitement au rythme d'une musique invisible. Elles apprenaient le tango. Rien ne saurait traduire la grâce pachydermique de leurs gestes, leurs efforts risibles, qui amenaient le sang et la sueur à leurs visages flétris. Trop âgées et trop en vue pour s'adresser à des professeurs de marque, elles avaient découvert cet asile discret où, loin des yeux moqueurs et jeunes, elles s'initiaient aux délices de la danse à la mode. Spectacle tragi-comique qui marque bien la déchéance d'une société frelatée !

Un soir, dans la grande salle du *Zoologischer Garten*, j'assistai à un bazar de charité, en compagnie d'un Munichois fort répandu à Berlin. Sa fortune le mit de suite en butte aux agaceries intéressées des femmes du monde. L'une d'entre elles, qui tenait un salon de thé, vêtue en *mousmé* aguichante, offrit à mon compagnon une tasse du breuvage parfumé.

— Combien? — demanda-t-il poliment, la main au gousset.

Elle lui jeta un regard provocateur, trempa ses lèvres dans la tasse, et répondit avec une coquetterie suffisante :

— C'est cent marks, maintenant !

Le Munichois lui tendit un bank-note :

— Voilà, — dit-il avec calme, — mais donnez-moi donc une tasse propre.

***

Berlin est très fier de sa vie nocturne. Au cours des quinze dernières années, l'activité dévorante des riches Juifs, qui s'y sont fixés, a donné à la ville une trépidation toujours croissante. Tandis que la vie commerciale et financière anime durant le jour les quartiers centraux, chaque soir voit grossir la foule des citadins en quête de distractions. Les restaurants élégants se multiplièrent ; ce furent d'abord les établissements géants, destinés à donner à la classe moyenne une parodie de luxe à bon marché, dans un décor de mauvais goût : le restaurant *Kempinski*, dans la *Leipzigerstrasse*, où le champagne autochtone, servi dans des seaux à glace, ne coûte que 3 marks et les huîtres 1 mark 20 la douzaine ; le *Rheingold*, dans la *Bellevuestrasse*, aux salles immenses où jouent des orchestres militaires à l'heure du souper.

En dehors de ces palais fastueux, il existe un grand nombre de *Weinrestaurants* coûteux, que fréquentent les classes riches à la sortie des théâtres : le *Dressel* (*Unter den Linden*), le *Kannenberg* (*Dorotheenstrasse*), le *Carlton* et le *Kaiserkeller*, au centre de la ville, l'*Austern-Meyer* (le Meyer-aux-huîtres) à Charlottenburg. Il faut mentionner aussi les grands hôtels (*Adlon, Bristol, Esplanade, Kaiserhof, Fürstenhof, Russischer Hof, Westminster, Central-Hôtel*, etc.). Les gens chics y soupent volontiers, et les femmes élégantes ou les désœuvrés viennent y prendre le thé à cinq heures.

Les écrivains et les artistes ont leurs établissements de prédilection. Jadis, au café du *Kaiserhof*, on rencontrait chaque après-midi Maximilien Harden, Carl Bleibtreu, Wilhelm Bölsche et Gerhardt Hauptmann. Avant la guerre le Café *Monopol*, près de la station de la *Friedrichsstrasse*, réunissait, à quatre heures, les représentants les plus notoires du monde des théâtres et des lettres. Dans la *Hartmann-Pilsnerstube*, (*Jägerstrasse*), Frank Wedekind, Max Halbe, Rössler, Roda-Roda, aimaient à rechercher un peu de solitude. Mais le café bohème par excellence c'est le *Café des Westens*, au coin du *Kurfürstendamm* et de la *Joachimsthalerstrasse*, à deux pas du *Zoologischer Garten*. Il reste ouvert toute la nuit, comme beaucoup d'établissements similaires à Berlin. On y glane tous les potins de la vie berlinoise ; les derniers scandales y sont commentés. Les projets les plus insensés s'y discutent devant les tables poisseuses. Chaque nuit, vers une heure du matin, les poètes, les journalistes, les régisseurs, les directeurs, les bas-bleus, les peintres et la foule des snobs viennent y terminer leur journée dans une atmosphère de fumée, de rêves creux, de méchanceté et de vanité puérile. C'est le spectacle bruyant de la *foire aux vanités* allemande, avec toutes ses exagérations et ses inconséquences [1].

Voici Paul Scheerbart, qui a écrit une série de drames baroques pour marionnettes dont les têtes doivent être sculptées — d'après ses indications précises — dans des pommes de terre, des carottes ou des navets ; il fait aussi de la peinture ultra-futuriste. En dehors de ses occupations, il

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1916 : *Croquis de l'Allemagne d'avant-guerre*. — II. *La foire aux vanités*.

cherche à résoudre le grand problème du *perpetuum mobile*, invente mécaniques sur mécaniques et vit exclusivement de bière blonde et de petits cigares.

Plus loin Maximilian Bern et Félix Schlömp, dont toute la notoriété consiste à mettre leur nom sur des manuels d'anthologie, cherchent une nouvelle possibilité d'augmenter leurs revenus avec le talent des autres. Erich Mühsam, ancien élève en pharmacie, aujourd'hui poète lyrico-anarchiste, secoue sa crinière incolore qui lui donne l'air d'une poule de Cochinchine et s'essaye à la reprise individuelle en « tapant » (*pumpen*) quelque client novice. Hans Heinz Evers, le sataniste, hypnotise deux juives enamourées, en leur racontant ses prouesses sentimentales ou la façon mirifique dont il se fit adjuger un prix de beauté, au grand émoi du Tout-Berlin; Félix Holländer, zézayant, et Arthur Kahane, hirsute, les deux séides de Reinhardt, sont entourés de jeunes écrivains qui ont une pièce à représenter, et de jeunes femmes qui rêvent de débuts retentissants, prêtes à tous les sacrifices. Herwahrt Walden, poète, musicien et rédacteur du *Sturm* (Ouragan), feuille artistico-révolutionnaire, annonce à son cénacle l'arrivée prochaine de Marinetti et l'exposition projetée des œuvres cubistes. Dans un coin écarté se groupent les faces insexuées des poétesses : Margarete Beutler, Else Lasker, Dolorosa ; elles méprisent les hommes. Tous ces visages blêmes aux regards fiévreux reflètent l'orgueilleuse folie de pitres inconscients. C'est une vision de carnaval tragi-comique. On appelle cet endroit le *Café Grossen-Wahn* (le café de la mégalomanie). N'est-ce pas une image réduite de Berlin?

Le nombre des théâtres est considérable, et la plupart réalisent de brillantes affaires. En dehors de l'*Opéra royal* et du *Hof-Schauspielhaus* [1] (drames et comédies), il existe encore :

Deutsches Theater et *Kammerspiele*, les deux scènes de Max Reinhardt dont l'influence rayonne sur toute l'Europe

1. Le *Hof-Schauspielhaus* qui, grâce à l'ingérence du Kaiser, est devenu l'un des plus mauvais théâtres de Berlin, est exclusivement fréquenté par la petite bourgeoisie, par les fonctionnaires, les officiers, par tous ceux qui gravitent dans l'orbe de la cour. Rien n'est plus *province* que l'aspect du foyer pendant l'entr'acte.

centrale et même à l'étranger [1] ; *Lessingtheater* (drames et comédies, surtout Ibsen et Gerhardt Hauptmann); *Kleines Theater* (drames et comédies) ; *Königgrätzer Theater*, jadis *Hebbeltheater* (drames et comédies); *Berliner Theater* (drames et comédies) ; *Nollendorf-platz Theater* (drames et comédies) ; *Schillertheater du Nord* (pièces classiques) ; *Schillertheater de l'Est* (pièces classiques) ; *Volkstheater* (comédies et drames); ce dernier est une entreprise curieuse montée par actions. Elle compte plus de trente mille actionnaires et donne ses représentations sans vente publique de billets. *Theater des Westens* (opérettes) ; *Operettentheater* (opérettes); *Charlottenburger Oper*; *Lustspielhaus* (comédies et vaudevilles). Viennent ensuite *Trianontheater* (pièces légères françaises) ; *Residenztheater* (pièces légères françaises) ; puis les théâtres spéciaux à tendances populaires comme le *Luisentheater*, le *Rosentheater* et le *Walhallatheater*, où se jouent les mélodrames ; puis les théâtres des grosses farces juives : *Gebruder Herrnfeldtheater* et *Folies-Caprices*. Je passe sous silence une foule de petits théâtres de quartier.

Berlin possède, en outre, trois grandes scènes de *Variétés* (sorte de music-halls dans le genre de l'*Alhambra* de Paris) : *Wintergarten*, *Apollotheater*, *Zoologischer Garten-Theater*; deux cirques, où l'on donne des pantomimes à grand spectacle : *Circus Busch* et *Circus Schuhmann*; enfin, deux salles de patinage sur glace artificielle avec attractions diverses : *Eispalast* et *Admiralpalast*. Ne pas oublier deux *Magic-City*. L'ineptie est internationale.

Viennent ensuite deux douzaines de cabarets « genre Montmartre », dont les deux plus importants sont le *Chat Noir* (hélas !) et le *Linden-Kabarett*.

Si vous ajoutez à cette liste les salles de concerts et de conférences, occupées tous les soirs pendant la saison d'hiver : la *Grosse Philharmonie*, *Blütner-Saal*, *Beethoven-Saal*, *Bechsteinsaal*, *Scharwenka-Saal*, *Kleiner Philharmonie-Saal*, *Singaka-*

1. Durant les trois années qui précédèrent la guerre, Max Reinhardt donna des représentations à Londres, à Moscou, à Pétrograd et à Paris. Pendant la guerre, il continua à se déplacer. Stockholm est souvent visité par sa troupe. Un de ses secrétaires, Ordinski, s'occupe à fonder des *Filiales* du *Deutsches Theater* aux États-Unis.

demie, Charlottenburger Hochschule (Conservatoire impérial), *Künstlerhaus, Choralionsaal, Architektenhaus*, etc..., vous aurez une idée approximative du nombre et de l'ampleur des distractions à Berlin.

Je remarque ici que je cite tous ces noms au hasard de la plume, sans autre documentation que ma mémoire. J'en oublie donc et je fais grâce au lecteur des grands théâtres de cinéma dont la liste s'éterniserait.

Les bars, les établissements de nuit, les bals publics où se rencontrent la société interlope, les péripatéticiennes élégantes, le monde des artistes et des viveurs, se groupent surtout dans les rues qui avoisinent la *Friedrichsstrasse* ou aux abords du *Zoologischer Garten* et de la *Nollendorfplatz*.

La *Friedrichsstrasse* est la rue nocturne par excellence. Les pharmaciens eux-mêmes y restent ouverts toute la nuit. Dès sept heures du soir en été, cinq heures en hiver, aucune femme convenable ne peut s'y aventurer seule. La débauche et le vice crapuleux s'y étalent sans vergogne le long du trottoir. C'est là que tous les provinciaux, avides de plaisirs, viennent chercher des aventures faciles. Les villes des environs de Berlin, Stettin, Halle, Frankfurt-an-Oder, Posen, Hannover, y déversent, chaque samedi soir, des bandes de commis voyageurs qui parlent haut, se bousculent à plaisir, interpellent les femmes en termes orduriers, se conduisent en goujats. Il existe à leur usage un café immonde, le Café *National*, où des femmes cinquantenaires et fortes en gueules, ont depuis plus de trente ans leur *Stammtisch* (table réservée). Habillées d'éternelles jupes de soie noire de coupe surannée, elles invectivent les clients mâles à travers les tables. Dans cet endroit charmant, on peut apprendre les tournures les plus énergiques et les plus suggestives de la langue peuple.

Toute droite, sous la lumière crue des globes électriques, au scintillement des réclames lumineuses qui surchargent les façades, la *Friedrichsstrasse* fourmille de promeneurs bruyants et vulgaires jusqu'à trois heures du matin. Qu'elle est triste et décevante — en dépit de son tapage — cette ville sans cœur et sans remords, qui n'a jamais su se faire pardonner ses orgies, en les parant de grâce et de savoir-vivre, et qui apporte à ses

plaisirs autant de brutalité, autant de cynisme que son gouvernement en met dans sa politique...

Quand le petit jour chasse les derniers noctambules, les pierres grises des édifices revêtent un air d'austérité trompeuse. Le travail reprend ses droits. La ville fait pompeusement toilette ; les arrosoirs et les balayeuses automobiles nettoient l'asphalte luisant des rues, sur lequel glisse, sans à-coups, la raclette en caoutchouc des gamins en blouse bleue qu'emploie la municipalité. Berlin est propre à nouveau. Mais sa physionomie n'évoque aucun souvenir réconfortant. Nul vestige discret ne permet à la fantaisie de remonter le cours des siècles ni de remuer cette poussière précieuse d'humanité qui flotte, impalpable et légère, au-dessus des vieilles cités. Depuis longtemps déjà, Berlin n'a plus d'histoire...

Voici pourtant ce que j'ai glané.

Unter den Linden, il existe un passage mouvementé, qui conduit à la *Friedrichsstrasse*. Il y a dix ans vivait une vieille femme en cheveux, vêtue misérablement, qui se tenait toute la journée immobile et silencieuse, au seuil de cette galerie. Chaque matin, quand la garde montante passait sous le *Brandenburgerthor* et descendait le mail pour se rendre au château royal, la vieille femme, inquiète et nerveuse, quittait son encoignure et venait regarder défiler les soldats, fifres en tête. Ses lèvres tremblaient ; ses yeux scrutaient les rangs pressés. Les soldats passés, elle hochait la tête, retournait d'une marche lasse à son coin et pleurait toute seule, au milieu de la foule indifférente. Elle avait été jeune et belle. En 1871, quand les troupes victorieuses rentrèrent à Berlin et descendirent l'allée triomphale, elle était venue les attendre à la même place, le cœur plein d'émoi, comme la fiancée du Timbalier. Hélas, il n'était pas revenu, celui qu'elle désirait. Et depuis, chaque jour, elle revivait la douce espérance et la cruelle désillusion...

Près des bords de la Spree, il existe encore une ruelle étroite et sombre [1]. C'est là que vécut en 1848 la *Wundermädchen* (fille-aux-miracles). Agée de quinze ans, elle était fille d'un

1. La vieille Holzstrasse.

rustique marchand de bois et possédait le don précieux de guérir les malades en leur imposant les mains. Hengstenberg, l'ennemi de Henri Heine, professeur fameux de théologie à la Faculté de Berlin, avait constaté les miracles. Toute la journée, la foule des croyants se pressait devant l'humble maison. Il fallut établir un service d'ordre. Le *kronprinz* de Hanovre, aveugle incurable, s'était dérangé pour venir voir la jeune fille. Vers la même époque, les barricades commençaient à s'élever dans Berlin. La jeunesse y rêvait de liberté et d'affranchissement. Mais ce que personne ne savait — ce qu'on n'apprit que plus tard — c'est que la *Wundermädchen*, profitant de la liberté que lui donnait son caractère quasi-sacré, quittait subrepticement chaque soir la maison paternelle et courait à l'autre bout de la ville se prostituer dans un bal musette, sous un nom d'emprunt.

C'est un vieux Berlinois qui m'a narré ces souvenirs.

Il me montra sur le *Neuer Markt* la dalle fameuse où l'on exécutait jadis les grands criminels.

En 1530, sous le règne de Joachim II, vivait à Kölln, faubourg de Berlin, un brave maquignon, nommé Hans Kohlhase. En se rendant à la foire aux chevaux de Leipzig, la plus importante du Nord de l'Allemagne, il fut malmené et dépouillé par un vassal de l'électeur de Saxe. Pour obtenir justice, il s'adressa à ce dernier, qui l'éconduisit honteusement. Révolté par cette injustice, le maquignon devint chef de brigands. Il envahit la Saxe à la tête d'une troupe de partisans, qui grossit d'année en année jusqu'à devenir une véritable armée. Trois fois, il déposa les armes avec tous les honneurs de la guerre ; trois fois il dut reprendre la campagne, la mauvaise foi du prince cherchant à se venger des humiliations subies, en dépit de la parole donnée. Martin Luther lui-même s'entremit à Wittenberg pour rétablir la paix entre Kohlhase et l'électeur de Saxe. Cette lutte épique d'un simple maquignon, toujours victorieux, contre un monarque déloyal, toujours battu, finit par émouvoir Joachim, l'électeur de Brandebourg. La popularité de Kohlhase lui portait ombrage ; il résolut de s'en débarrasser par la ruse. Un sujet est fait pour obéir ; il ne doit pas viser à l'indépendance, même chez le voisin. Attiré à Berlin sous un prétexte fallacieux, Hans Kohlhase, qui

n'avait pourtant jamais rien entrepris contre son prince, se vit incarcéré ; son procès fut instruit le lundi des Rameaux, en 1540. Tout ce que l'estime des juges put faire pour lui, ce fut de lui accorder la faveur du glaive, tandis que ses complices durent se contenter de la roue. L'exécution eut lieu le même jour sur le *Neuer Markt*, dans une grande affluence de peuple.

Ainsi mourut Hans Kohlhase, le maquignon, qui déclara trois fois la guerre à une altesse royale *par horreur de l'injustice*. Trois cent soixante-seize années ont passé. La race des Kohlhase n'est plus qu'un mythe à Berlin. Il n'y a que celle des Joachim qui ait fait souche durable.

***

J'ai beaucoup parlé des gens et des pierres, mais point des arbres. Pourtant, il existe à Berlin des coins de verdure et d'ombrage où l'on pourrait oublier l'énervement de la ville trop neuve et de ses habitants inquiets, si la laideur des perspectives, des statues et des monuments commémoratifs ne continuait pas à vous y poursuivre.

C'est d'abord le *Zoologischer Garten*, le *Zo* comme on l'appelle là-bas. Les Berlinois n'ont pas le temps de vivre ; ils ne parlent plus que par initiales. Ils disent le *Zo*, le *K. d. W.* (*Kaufhaus des Westens*), le *D. T. R.* (*Deutsches Theater-Restaurant*), l'*A. E. G.* (*Allgemeine Elektrizität Gesellschaft*), la *Bedag* (*Berliner Elektrische Droschken-Aktiengesellschaft*).

Le Jardin zoologique, dont l'entrée coûte 50 pfennigs le dimanche et 1 mark les jours de semaine, est merveilleusement agencé. Les animaux sont fort bien soignés. La collection en est complète et de toute beauté. La direction a édifié, entre autres, un aquarium et un insectarium qui n'ont pas leurs pareils au monde. Le talent d'organisation de la Prusse s'y révèle à chaque pas [1].

1. C'est à Hambourg que se trouve centralisé le grand commerce des bêtes fauves. Hagenbeck y a installé un jardin zoologique modèle, où il n'y a ni cages, ni grilles ; les animaux y vivent en liberté, séparés du public par de larges fossés. Il possède en outre à Brioni, île merveilleuse de l'Adriatique située non loin de Pola, une station climatérique où il habitue, par transition lente, les bêtes des tropiques au climat européen. C'est ainsi que les singes aux poumons si fragiles arrivent à supporter la neige et la pluie sans danger.

Mais le plus grand jardin public de Berlin, c'est le *Thiergarten*. En dépit de son nom, il ne contient que des bipèdes humains, si l'on excepte les sarcelles et les canards de son lac. Situé au milieu du quartier le plus élégant de la ville, il est bordé, d'un côté, par des palais et des villas, de l'autre, par une série de brasseries populaires en plein vent, appelées *Zelten* (tentes). Chaque dimanche le peuple des faubourgs s'y entasse à des tables de bois et s'y fait servir de la bière. Les clients, suivant l'usage, apportent eux-mêmes leur *Abendbrod* (repas du soir), enveloppé dans du papier. Les musiques militaires accompagnent ces agapes de flonflons éclectiques.

Une rivière artificielle, semée d'îles boisées et verdoyantes, traverse le *Thiergarten*. Les cavaliers ont leurs allées particulières en terre friable ; on a même prévu un champ de haute école, avec fossé, rivière et mur. Les riches Juives, en amazone collante et en chapeau melon, y exécutent des exercices impressionnants pour la galerie. Quelquefois un mari trembleur crie dans son jargon comique : « *Sarahleben, du wirst fallen*[1] ! » Les autres avenues sont asphaltées. Les jeunes gens s'y promènent volontiers en patins à roulettes, sport fort à la mode.

Tout, dans ce parc immense, respire l'ordre et la discipline. Les pelouses sont défendues par des barres de fer forgé. Des corbeilles à papier, bien visibles, se dressent à chaque carrefour. Il faut suivre sagement la foule, coûte que coûte. Il n'est pas permis de s'égarer sous les frondaisons, ni de fouler le tapis moelleux du gazon. Çà et là, au milieu des futaies, des carrés sablonneux (*Kinderplätze*) sont réservés aux enfants et à leurs bonnes. Partout des écriteaux comminatoires portent à la connaissance du public les interdictions administratives : *Es ist verboten* (Il est défendu...) Jamais : *Man wird gebeten...* (On est prié...) C'est à Berlin qu'on inventa le knout ; il ne faut pas l'oublier.

Dans l'allée médiane, les autos vont et viennent incessamment. Le trolley du tramway électrique fait jaillir des éclairs

1. « Sarah, tu vas tomber ! » Dans le jargon germano-juif on a l'habitude d'ajouter aux petits noms ou aux titres la désinence *leben* (vie). C'est ainsi que certains Juifs vulgaires disent : *Herr Doktorleben* ou *Herr Professorleben*, ce qui implique une familiarité affectueuse.

blafards au milieu des feuillages tôt flétris. Au centre du parc, des routes rigides s'étoilent ; nous sommes au *Thiergartenstern* (rond-point), orné de groupes de bronze compassés, qui reproduisent des scènes de chasse.

Que de fois suis-je allé m'asseoir là, sur un banc ! J'évoquais la clarté de ma ville natale, sa grâce hautaine, le rond-point des Champs-Élysées prestigieux, autrement vivant, autrement humain, autrement épique que cette place grise et géométrique. J'espérais fuir ainsi l'atmosphère de Berlin. Non, non. Un rond-point suffit à traduire l'âme d'une ville.

Un jour où, plus que de coutume, j'étais las de vivre au milieu des Berlinois, de parler et d'écrire leur langage, je sentis sourdre en moi le désir de chanter dans ma langue maternelle, de me dire à moi-même ce que j'avais sur le cœur. Voici ce que je retrouve aujourd'hui sur un feuillet jauni :

C'est, au *Thiergartenstern*, un rendez-vous de chasse :
Le cerf et le bison, l'antilope et l'élan,
Gibiers dont la police a su briser l'élan,
Sur leurs socles se tiennent cois, comme des châsses.

Ils suivent la manœuvre et, d'un regard très lent,
Dénombrent les poteaux qui repèrent l'espace.
Les arbres viennent, vont, tournent, font « par le flanc » :
Au loin, l'alignement des routes blanches passe.

L'asphalte est neuf, le bronze est neuf, le marbre est neuf :
L'orgueil de la ville est frais pondu, comme un œuf,
Et c'est à le gober que s'exerce l'empire.

Mais l'appétit forcé leur est venu trop tôt,
Et, dans le beuglement sinistre des autos,
On entend la vieille Allemagne qui soupire !

MARC HENRY

CAHIERS D'UN ARTISTE

(1915)

Offranville, 15 octobre.

Malgré la défense du docteur, je sortirai aujourd'hui. Rien ne m'empêchera d'aller à Dieppe. Ici l'on ne peut fermer sa porte aux visiteurs. On m'a amené le « grand blessé échangé » du canton ; il ne m'a rien dit de particulier, si ce n'est qu'on est bien soigné dans les hôpitaux de Munich, que l'hiver a été froid, et que les prisonniers, quand ils sont malades, ne se plaignent à leurs voisins les blessés que du manque de nourriture. Nos Normands sont si souvent des Honorés, contents de peu et sans rancune !

J'ai eu aussi la visite de la femme Delamare Sénateur, et de sept de ses enfants sur neuf qu'elle a eus en treize ans de mariage. La femme Delamare était une des rares jolies filles du bourg, une vraie jolie fille à la peau blanche et aux dents intactes. Je la faisais poser comme gamine, la Piquette était son nom. Elle savait bien écrire et parlait gentiment ; on avait dû la placer comme bonne à la ville ; je conseillai de lui apprendre les modes chez mademoiselle Lemasle, la madame Rebout de Dieppe. Madame d'Aultreville combattit mon projet, elle tient les modes pour une école de perdition. La Piquette était pure, honnête ; on la maria à dix-huit ans avec

Sénateur Delamare, charretier, chantre à l'église et favori de M. le doyen. Ce fut un mariage très catholique.

Sénateur gagnait tout juste sa vie pour un ménage et deux gosses. Il en vint trois, puis six, puis neuf, et chaque fois que j'étais de retour en été, la femme Delamare était un peu moins Piquette que l'année d'avant. Elle perdit sa beauté, sa grâce fraîche, et ne parla plus comme autrefois. Elle perdit aussi sa santé. Elle n'était pas remise de ses couches qu'elle recommençait une grossesse. Comme elle aura travaillé, la Piquette, pour le recrutement !

Un jour je lui avais demandé :

— Voyons, Piquette, dis vrai : es-tu heureuse avec Sénateur et ta ribambelle de petits? tu es amoureuse de ton mari, toujours?

Elle n'avait pas semblé me comprendre ; pourtant, une autre fois, elle m'avait dit :

— J'croyais point qu'c'était comme ça d'être en ménage... — et elle avait soupiré : — pourtant, chez ma mère, j'aurais pu apprendre !

Sa mère était rouée de coups par son butor de Léandre, un abruti que l'alcool avait bientôt paralysé. La chaumière des Muchot était bien tenue, mais je n'ai connu Léandre que grognant dans son lit. Sénateur, son gendre, est sobre et pieux comme M. le doyen, travailleur, propre ; autrement, il n'engendre pas la gaîté et ne parle que si on l'y oblige.

Sénateur Delamare, artilleur, n'a pas encore eu de permission depuis treize mois. J'avais probablement rencontré Piquette dans le village sans la reconnaître. Ce matin chez moi, j'ai retrouvé une Piquette ravissante, celle que j'espérais que serait plus tard mon petit modèle à capeline rose.

— Piquette ! c'est toi ! comme tu es belle ! tu es tournée comme une employée de mademoiselle Lemasle ! Qu'est-ce qui te prend d'être chic comme ça?

Piquette Delamare porte canotier en toile cirée, tailleur-boléro, elle a des gants de filoselle assortis, et ses fillettes ont chacune un petit sarrau de coton mauve et des chapeaux de paille. Les doigts de Piquette, je le vis quand elle se déganta pour prendre un bonbon que je lui offrais, sont couverts de bagues de tranchées.

— Ton mari ne t'oublie pas ! montre : c'est lui qui fait l'orfèvre? Mâtin ! il y a ton chiffre dessus, il est donc graveur ton mari?

— Non, — fit Piquette, — c'est des parents, des gars du pays qui m'ont fait faire ça... Ah ! Sénateur...

— Enfin, Piquette, tu es une dame à présent, conte-moi cela, tu as une allocation, mais avec tes gosses, comment fais-tu?

— Mon mari est sous-officier, il m'envoie quèque chose, j'ai cinquante centimes par enfant. Et pis, on a le temps pendant la guerre... les petits vont à l'école, je me suis mise à la couture, monsieur se rappelle que j'ai toujours aimé la couture? même que monsieur voulait que j'aille en apprentissage...

— Regrettes-tu, Piquette?

Piquette sourit :

— Bien sûr que ç'aurait pt'être été mon affaire.

— Pourtant tu es une bonne épouse et ton mari t'a prouvé qu'il t'aimait.

Madeleine a interrompu cette confession commencée.

— Tiens ! Piquette? Quelle élégance?

— Madame trouve? je me suis fait ça avec madame Lacointre, ma patronne !

— Et ton mari, il n'a pas de congé?

— On n'en parle pas encore. Il est content comme ça. Je me tourne pas les sangs. On n'est pas à plaindre...

Madeleine avait son service à l'hôpital de deux à sept heures, nous sommes partis pour Dieppe par un temps radieux ; les peupliers de la côte de Janval sont en séquins d'or, ce sera cette féerie annuelle jusqu'à la Toussaint.

La maisonnette des Delamare est à flanc de coteau, près de la route ; de la voiture, nous apercevons un sous-officier canadien en train de badigeonner de vert d'eau la porte de Piquette. Le cheval du soldat est attaché à un anneau. Les premiers chrysanthèmes ont fleuri dans des pots bien rangés sur le rebords de la fenêtre.

— Ah ! Ah ! — fait Madeleine, — voici du nouveau, regarde la maison des Delamare !

20 octobre.

Quand Madeleine invita madame Duquesne-Brouchet et son mari à déjeuner, nous avions remarqué son quant à soi :

— Pour moi, avec plaisir ! — avait-elle dit, — mais monsieur Duquesne-Brouchet, je ne saurais l'engager.

Et comme je m'inquiétais de la santé de monsieur :

— Je ne sais jamais ! il se plaint toujours, — avait répondu madame.

J'ai été voir M. Duquesne, à Longueil. Sa femme était à l'hôpital, elle y va tous les jours, à bicyclette, quoiqu'elle soit restée des années étendue. Sa nouvelle activité est un miracle de la guerre !

Ces époux font, à eux deux, un siècle et quart.

Mon voisin, ancien directeur de la revue de X..., est un érudit, un écrivain charmant, mais volontairement obscur. Je crois qu'il rédige ses mémoires, lesquels il lèguera à la bibliothèque de Chantilly, pour être publiés au XXIe siècle, si le papier et l'encre de notre époque retiennent jusque-là les traces de sa plume.

Sa maison de Longueil est une ferme Louis XIII; un peintre la restaura, deux Anglaises célibataires l'ont habitée longtemps; monsieur et madame Duquesne-Brouchet n'ont eu qu'à y apporter leurs malles et des livres. Ils achetèrent « le Pré Saint-Godille » avec les terres y attenantes, pour leur fils Jean-Paul qui les ferait valoir, puisque ce jeune homme ne veut pas vivre à la ville. Jean-Paul s'est cru poète : la revue de X... donna de lui, quand il était en rhétorique, un poème en prose : *Reflets de Pagodes*. On attend une suite à cette œuvre significative de la fin du Symbolisme.

Jean-Paul n'est plus tout jeune. Ses parents voudraient le marier avant leur mort, il épousera, dit-on, quand monsieur et madame Duquesne « ne seront plus là », la mère de ses enfants, une ex-modiste de Paris, pour laquelle Jean-Paul a loué une chaumière entre Hautôt et Pourville, à mi-chemin de Longueil et de Dieppe. Madame Duquesne ferme les yeux sur une situation qu'elle veut faire cesser, qu'elle considère comme une simple affaire de gros sous à régler, mais qu'elle ne règlerait

même pas, si son fils, sentimental et bon, n'avait juré : « Je n'épouserai que mon amie. »

Le consentement ne sera *jamais* donné par madame Duquesne (elle a juré cela, elle aussi) et madame Duquesne tient Jean-Paul pour engagé sur l'honneur à sa cousine Henriette ; il a pour elle presque de la haine, depuis que sa mère proclame qu'il a compromis Henriette.

Est-ce par paresse, par timidité? M. Duquesne n'a jamais discuté avec sa femme, jusqu'à la veille de la mobilisation. Ce jour-là, il rassemble ses forces et le mariage avec la « personne de Pourville » fut alors *conseillé* par lui. La mère déclara :

— S'il y a un mariage à célébrer immédiatement, ce n'est certes pas celui de Pourville !

— Et les petits, les pauvres petits? — dit M. Duquesne.

Madame Duquesne, avec l'emportement de la passion qui renverse tout :

— Wilfrid, — dit-elle, — si tu avais reconnu *les bâtards*, je ne serais pas ton épouse... J'ai été la plus forte...

Monsieur et madame Duquesne étaient cousins germains ; Solange adorait encore Wilfrid, et n'aimerait jamais que lui ; mais Wilfrid avait fréquenté des « personnes de chez Bullier », bien avant d'épouser Solange !

***

Hier matin, M. Duquesne-Brouchet était devant sa maison en train de lire en marchant au pâle soleil ; il paraissait ralenti par une lourde pelisse de fourrure, les oreilles de sa casquette étaient rabaissées et nouées sous son menton, une paire de lunettes glissait au bout de son nez. Il regarda au-dessus des verres, quand il entendit des pas, et allait rentrer. Je criai mon nom.

— Vous m'avez fait peur ! — me dit-il, — tout me cause une alerte... Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Pardon ! mais viendrez-vous déjeuner chez nous, avec madame Duquesne-Brouchet? Elle n'a pas voulu accepter pour vous. Vous a-t-elle fait part de notre commission, au moins?

— Non, je ne sors plus, — dit-il, — je ne déjeune pas en

ville. Ma femme ne m'a pas transmis votre invitation... Merci, excusez-moi. Elle aurait dû me prévenir, je vous aurais épargné la course... je ne vaux pas la peine d'être compté parmi les voisins... un mort, mon cher ami, ou quelqu'un qui devrait être mort !

M. Duquesne, en effet, paraît très accablé.

— Pourquoi donc? — fis-je, et je lui serrai la taille, en le regardant avec sympathie.

— Tout m'effraie, tout me fait horreur.

— Aussi bien, vous vous réfugiez dans la poésie... quel est ce livre que vous lisiez quand je suis venu? Je m'en doute... du latin... un Virgile?

Et comme s'il avait oublié quel est le livre qu'il tenait sous son bras, il regarda ce volume :

— Oui, du latin, pas Virgile !... du latin de la décadence... mais je ne lisais pas cela, je feuilletais un recueil d'articles par Alain, l'ancien rédacteur à la *Dépêche de Rouen*. Cet universitaire n'a pas toujours défendu les idées qu'on professe dans ma maison ; mais au début de la guerre, il a écrit quelques chroniques excellentes, il les a réunies, les voilà. Madame X... a cru que nous modifierions une opinion trop vite formée sur Alain, et nous les a prêtées. Madame Duquesne a failli jeter au feu cette brochure.

Il prit un temps, puis déclara :

— Les femmes vous assassinent avec des truismes ! elles reprochent aux hommes de nier l'évidence, et, pour affirmer des vérités de monsieur de La Palice, les matrones les plus naturelles, les plus droites, agissent comme des tragédiennes, comme des histrionnes... Misogynie du temps de guerre, direz-vous? Mon cher ami, je vous ai mal reçu ! Allons ! venez, venez ! maintenant vous êtes mon prisonnier ! Causons tranquillement ! laissons les femmes avec leurs soldats, les seuls hommes qui aient une valeur pour elles... puisqu'elles ne sont pas sur le front... Je vous prêterai la plaquette d'Alain. Dites, ce que vous redoutiez tant dans votre première série des *Cahiers d'un Artiste*... eh bien, l'événement dépasse-t-il vos prévisions? Oui, n'est-ce pas? Je relisais une *halte en Provence*, vos lettres au père du petit Georges... je *lis entre les lignes*...

Je dis à M. Duquesne :

— Il y a aujourd'hui un an, nous étions en effet loin d'ici, je ne pensais plus à la Normandie ; je devais errer avec le chien Golaud dans la garrigue de mes cousins, à Galliffet.

M. Duquesne tira d'une autre poche les *Cahiers d'un Artiste* et après m'avoir demandé si je désirais savoir ce que je faisais le 19 octobre 1914, déclama d'une voix de fiévreux :

« On cogne à la porte de ma chambre sans jour, où je reçois des confidences dont je ne voudrais pas me souvenir. Chacun m'y vient conter tout bas ses misères, pendant que les enfants jouent à cache-cache, ou soufflent dans des trompettes trouvées dans des papiers à surprises. Nos hôtes veulent nous retenir. Notre parti est pris, quoique sachant que nous allons encore laisser ici quelque chose de nous-mêmes. Quelque chose que nous ne retrouverons plus et que nous regretterons bientôt. Mais pourquoi faire le geste de lier une gerbe, alors que la tempête casse les épis que je veux serrer dans ma main?... »

— Comme vous avez prévu les drames intimes ! *Conter ses misères?* Il y en a des misères ! partout, partout !...

Il referma mon livre, puis d'une voix plus sourde, il se dit comme un reproche personnel :

— Je ferai toujours et malgré tout le geste de lier des gerbes !

Puis s'adressant à moi :

— Et vous, mon cher, un an après? où en êtes-vous?

— Où j'en suis? Le vent de tempête est tombé, avouai-je, bientôt on nous rendra l'enfant, la tempête ne casse pas tous les épis ! Nous reverrons bientôt le petit Georges.

M. Duquesne-Brouchet, à cet instant, changea d'avis et dut penser :

« Pourquoi est-il venu? J'étais mieux seul, pourquoi causer? Il s'habitue à la guerre, celui-là ! »

***

Dans un bois qui descend de Longueil vers la vallée de Quiberville, un kiosque domine la mer ; un peu plus loin, vers Sainte-Marguerite, les Romains ont construit un temple à Vesta : il en reste quelques colonnes et des mosaïques sur le sol. La Saâne serpente, parmi des prés salins plus verts qu'ailleurs, riche en été d'une belle flore aquatique : c'est un

fond de tableau pour X. K. Roussel, le peintre des églogues. M. Duquesne écrit dans ce kiosque, quand il fait chaud, assis à la fenêtre, d'où la vue est la plus agréable. Dans ce bois, des sources forment des petits lacs hérissés de roseaux ; entre des cédres bleus, des rhododendrons, des houx et des sumacs ; Jean-Paul y cultive des iris japonais qui fleurissent à la mi-juin.

M. Duquesne me proposa d'aller au kiosque de Jean-Paul :

— J'emporte une tablette de chocolat, du pain, une pomme, c'est là que je déjeune, — dit-il, — neuf jours sur dix ; bientôt mes repas de midi se feront de nouveau dans ce cabinet. Je l'ai pris en grippe, j'y ai trop vécu, l'hiver dernier, dans ce cabinet ! Puisqu'il fait beau, allons au coin favori de mon Jean-Paul !

Pour rejoindre le bois, on sort du Pré Saint-Godille, puis on traverse la route d'Ouville à Sainte-Marguerite. Nous mîmes une demi-heure pour franchir trois cents mètres : M. Duquesne traîne la jambe, respire comme un cardiaque, un mouvement précipité lui serait fatal. Je consultai ma montre : je n'aurais plus le temps de retourner à Offranville, où d'ailleurs personne ne m'attendait : je priai donc mon hôte de se munir d'une autre pomme, de quelques carrés de chocolat ; il y ajouta des œufs durs, pour moi, et une bouteille de lait, dans un panier que nous tenions chacun par les deux bouts d'une courroie. Le pavillon a des vitres colorées et certaines sont blanches, avec des dessins en creux dont on se demande où, et pour qui, les verriers en fabriquent de telles. Jean-Paul acheta ce vide-bouteille « genre rustique » à la vente de la « Belle Julie », le restaurant aux huitres. La porte fermée, avec un rayon de soleil, il fait encore bon dans le kiosque et la nature se transpose au travers des losanges de verre en étourdissants camaïeux rouges, bleu de roi, jaune de chrome...

M. Duquesne sembla éprouver un certain réconfort à causer tête-à-tête ; en mangeant, il redevenait l'homme très peu secret — trop peu ! que sa femme lui reproche d'être. Il me raconta toute sa vie et celle de son fils, analysa le caractère de madame Duquesne-Brouchet dont il explique l'âpreté si déconcertante par des traditions familiales sous lesquelles elle écraserait son mari ; mais elle ne le rend que muet, ou parfois, fou de rage.

Il y a des faibles qui brisent des assiettes. M. Duquesne serait-il violent, aussi? Il se plaint de l'orgueil de certaines femmes :

— Orgueil ! Mais ma femme, — dit M. Duquesne — Solange est-elle orgueilleuse? Culte de caste? Solange n'a pas de snobisme, ni intellectuel, ni social ; cependant il y aurait à préciser : « social » n'exprime pas non plus toute ma pensée. L'on n'a jamais vu Solange en visite dans les environs ; elle déteste « faire des connaissances ». Ici, ou à Paris, elle ne s'est jamais fait présenter... Solange est essentiellement une *Huguenote*. Moi, je suis protestant, direz-vous, mais ma femme est une *huguenote*, avec une religion de la famille, une incompréhensible religion du nom, de la tribu. Elle a son snobisme à elle. Ai-je souffert des préjugés sociaux, dès mon enfance !... J'avais un frère aîné, mort en 1868, que je n'ai donc connu que jeune ; mais je sais que je n'aurais pas pu vivre avec lui et je n'aurais pas cru indispensable de l'aimer... Quand je tâche d'imaginer quels auraient été les rapports de mon frère Guillaume et de moi, j'y renonce vite, car je me sens alors *un misérable*, selon les théories de mes femmes. Guillaume m'était absolument antipathique ; j'avais des camarades que j'affectionnais. Si j'avais eu à choisir entre mon grand frère et tels garçons dont je ne me rappelle plus les noms, *des n'importe qui* que j'aimais... vous devinez quel eût été mon choix... Or, ma mère sentait comme ma femme. Elle n'a jamais *digéré*, quand j'allais au collège, certain Jules Dupont, fils d'un traiteur de l'avenue Trudaine, que j'allais voir chez lui en cachette, avec qui je passais mes jeudis et mes dimanches. Jules Dupont, l'un des premiers de la classe, ensuite normalien, fut un écrivain médiocre, j'ai le regret de le dire ; ma pauvre mère acheta les romans de mon camarade, elle décréta : — Il ne pouvait en être autrement, et tu as pu *aimer* cet être-là? Qu'est-ce que vous aviez en commun, je te le demande? Les amitiés et les affections de ce genre ne peuvent exister ; on donne, et l'on ne reçoit rien, on n'éprouve que de l'intérêt pour les inférieurs. Il aurait dû succéder à son papa. Tu lui auras donné des *idées*, tu es responsable de l'avenir de Jules Dupont !... » Néanmoins, j'aimais Jules Dupont et je n'aimais pas mon frère. J'ai peut-être été... *indigne*, selon

ma mère. Non, n'est-ce pas, mon cher? Ai-je donné plus que je n'ai reçu? Je l'espère et m'en vanterais — raison, besoin! Ma mère, partout ailleurs, aurait trouvé *bien* de donner et de ne rien recevoir... Ah ! là nous perdons pied ! Ne cherchons pas la logique ! « Tu peux avoir de la *sympathie*, disait ma mère, mais de l'*amitié* ? »

» Donc, je n'aimais pas mon frère Guillaume ; oui j'ai été *indigne*. Jean-Paul n'aime pas Henriette... est-il *indigne*?

— Comment est mademoiselle Henriette? — fis-je.

— Henriette est un bouquet de vertus.

J'insistai :

— Et physiquement?

— Physiquement et au moral, Henriette est une Duquesne, elle est ce que fut ma femme à son âge.

— Alors, vous l'admirez?...

M. Duquesne en revint à son frère :

— Ma mère ne jugeait pas les siens. Avait-elle des préférences? Je ne l'ai jamais su.

M. Duquesne se mit à rire :

— J'en suis venu à discuter avec vous des *truismes*, à propos de mon camarade, le fils du traiteur, en l'espèce si c'est mal de préférer un ami à un frère ! Pour les Duquesne et les Brouchet, « poser la question, c'est la résoudre ». Le cœur et la raison sont des frères siamois, des sœurs Millie et Christine. Moi, je l'aurais peut-être résolue autrement.

— Est-ce que je comprends bien ? votre femme vous a épousé *de force*? Vous êtes si peu Duquesne et Brouchet, cependant, vous...! depuis la guerre vous vous êtes démasqué...

Il rit encore.

— Solange doit croire que je suis retombé en enfance, autrefois, ma femme m'aurait lapidé si elle se fût doutée que je me posasse ces questions. Les membres d'une famille, pour elle, sont comme les branches d'un même chêne ; ma femme souffre, quand une de ces branches souffre. La cousine que Jean-Paul doit, selon ma femme, épouser, ma femme l'a eue ici à demeure, elle attend encore *sa cousine*, après la Toussaint ; elle traite cette fille comme une bru, à la fois, et une parente, et Solange sait que la présence de cette cousine est désapprouvée par moi, critiquée par tout le monde. Et

Solange n'aime pas les critiques, d'où qu'elles émanent. Quant à moi, *je veux* que Jean-Paul épouse la mère de ses enfants, ou qu'il reconnaisse ces petits, au moins qu'il leur donne notre nom...

— Bravo ! je ne vous avais jamais entendu dire : je veux... Mais si vous *voulez*, si vous êtes décidé, pourquoi n'épouserait-il pas la mère de ses enfants, si vous l'ordonnez? *Veuillez* ! ce n'est qu'honnête. Mais *voulez-vous*? Sapristi, vous êtes le maître ! Êtes-vous un homme? Ordonnez donc !

M. Duquesne fit une pause, puis :

— Je suis le cousin de ma femme, — dit-il.

— Vous subissez! Que diable, veuillez! Vous êtes le mari, le maître !

— Je suis le parent de ma femme, nous sommes, elle et moi, rameaux du même arbre : l'*Arbre Duquesne-Brouchet* !

Je m'emportai :

— Allez-vous-en, partez pour le Midi, vous êtes malade, personne ne vous critiquera... pendant la guerre, les meilleurs ménages se séparent...

M. Duquesne pensait de moi : « Quel naïf ! »

— Si vous croyez qu'on se sépare comme cela, dans *notre famille* !... On se sépare *dans son foyer*. Vous ne comprenez pas, je le sais, vous n'avez aucune idée de ce qu'est la famille, selon madame Duquesne ! Je serais parti pour l'Amérique, j'aurais trente ans au lieu de soixante-dix, qu'elle m'attendrait, certaine que je reviendrai, que je l'aime, comme elle m'aime, depuis l'enfance, comme elle m'aimera jusqu'à la tombe où nos deux noms seront gravés côte à côte. C'est sublime... Quoi faire? Admirer?... non! je ne suis pas un saint!

— Pauvre ami ! Auriez-vous peur?

Deux moineaux s'abattirent devant le kiosque, l'un terrassait l'autre, semblait vouloir l'étouffer, et ce fut un bruit de mêlée pendant quelques secondes, puis ils s'envolèrent avec des gazouillements. Une brise plus froide venait de la mer avec des nappes de brume.

M. Duquesne fut repris d'asthme. Nous avons refait le trajet du bois des iris au clos Saint-Godille ; la seule phrase que Wilfrid chuchota entre deux accès de toux fut :

— Je ne savais pas que j'eusse jamais eu peur : pourquoi avez-vous dit : « Pauvre ami »?

— Quand je suis arrivé, c'est vous qui avez dit : « Tout me cause une alerte ! »

J'allais me remettre en route. Sur un « déjà » de M. Duquesne, j'acceptai de partager sa collation à la normande, un riz au lait appétissant, que j'aperçus sur une escabelle auprès du feu.

Le courrier était dans l'antichambre, M. Duquesne déchiffra les adresses et lut rapidement une carte postale.

— Voici une carte de la cousine : la seconde semaine de novembre, Henriette sera là, je serai là, ma femme sera entre nous, — fit-il, comiquement en désignant deux chaises et un fauteuil.

*
* *

J'ignorais si M. Duquesne avait jamais vu ses petits-enfants de la main gauche. Comme il m'avait décrit leur futur sort, je pris un ton résolu :

— Cette personne de Pourville est très respectable, dit-on, les petits sont charmants, l'aîné vous ressemble.

M. Duquesne bondit :

— N'est-ce pas? Où les avez-vous vus?

— Et vous, cher ami?

— Moi ? Tout le temps, je les vois très souvent...

— Votre femme le sait?

— Ma femme ! Vous sembliez tout à l'heure douter que je fusse un homme... la peur fait mentir les enfants... non, ma femme ne sait rien ; et ma peur, qu'en faites-vous?

— Dites timidité, s'il vous plaît !

— Je me sers de votre mot. Oui, j'ai peur, très peur et je mens pour échapper à une scène, et *j'en meurs*, en me méprisant de ma faiblesse.

Nous nous sommes embrassés, M. Duquesne et moi. Combien la guerre précipite de vieux hommes dans les bras l'un de l'autre !

— Les enfants, — soupira mon ami, — j'en ai plusieurs sur la conscience, qui ne portent pas mon nom... ils se battent peut-être aujourd'hui, ils sont morts peut-être !

Puis il réfléchit :

— Ah ! non, ils ne sont plus mobilisables !... Je crois que j'ai eu des filles, je n'en sais plus rien ! La peur aussi affaiblirait-elle la mémoire? Enfin, Jean-Paul est hors de danger, ou à peu près, depuis peu, après quelques actes d'héroïsme ! Puisque je meurs, puisque j'ai peur, puisque je suis un malhonnête homme, pendant que madame Duquesne-Brouchet soigne ses spahis et ses fusiliers marins, je vais déplier toute ma misère...

Et il me dit dans l'oreille :

— Je n'en suis pas honteux !

— De quoi seriez-vous honteux? De ce que Jean-Paul passât dans un état-major? A chacun son tour de tranchées; sa blessure, en sera-t-il jamais guéri? La guerre durera encore des ans... chacun sait que Jean-Paul n'est plus en état de se battre.

— Je vous serais reconnaissant si vous parliez ainsi à ma femme, quand elle déjeunera chez vous.

— L'orgueil de votre femme n'est donc pas satisfait?

— Non. Si Jean-Paul s'était marié avec sa cousine, après sa troisième blessure, un bras pour toujours ankylosé, je crois que ma femme l'aurait peut-être tenu pour quitte ; comme Jean-Paul a eu moins peur que moi de sa mère, sa mère le juge... damné. Peut-être souffrirait-elle moins dans son orgueil de Française et de huguenote, si un malheur glorieux...

— Je vous en supplie, mon bon ami, — implorai-je, — laissez-moi partir. Je n'aurais pas dû venir au Pré Saint-Godille... Taisez-vous !

— Ne partez pas ! Encore deux mots ! Je ferai atteler le poney. On vous portera. Je suis si seul ! Solange rentre tard et quand elle est ici, il n'y a pas que l'ombre de la cousine, entre elle et moi, mais celle de Jean-Paul et de l'état-major ! — on a dit dans le pays que Jean-Paul était aux munitions — cela même n'eût pas été inacceptable... Il y a tant de montagnes entre ma femme et moi ! Je niais qu'elle eût de l'orgueil ; eh bien ! oui ! il y a l'*orgueil*, ce sentiment qui fait accomplir les plus grandes comme les plus folles actions, et déclarer les guerres. « Que les femmes s'habituent, et par serment à elles-mêmes, à dompter une générosité de théâtre ! » Voilà une phrase d'Alain,

que je lisais ce matin. Mais je suis encore injuste en citant Alain à propos de madame Duquesne. Madame Duquesne n'est pas une habituée des spectacles, elle serait détestable dans la comédie. Madame Duquesne ne peut pas mentir : elle n'a jamais eu un regard oblique... c'est malheureux pour ce qui se trouve du côté gauche... Faites-moi un plaisir : allons voir les enfants un de ces jours sur la plage de Quiberville ! Quand êtes-vous libre? On me les amène le samedi et le mardi, quand il ne fait pas mauvais.

— Ce sera pour l'année prochaine, *la troisième de la guerre* ! je rentre bientôt à Paris.

Le poney me ramena à Offranville, M. Duquesne-Brouchet dut se remettre à lire du latin de la décadence.

21 octobre.

Hier soir, je n'ai pas, dans ma hâte, pris note de tout ce que mon voisin m'a dit. Aux heures de détente et de confidences, le revoir, après une longue séparation de deux amis, peut pousser un homme, surtout s'il est de tempérament émotif et tendre, comme M. Duquesne, jusqu'à manquer de mesure. Un protestant qui n'a plus la foi est bien vite un peu comme un prêtre défroqué. La jeunesse orageuse de M. Duquesne-Brouchet n'a pas de mystères pour moi, quoiqu'elle ait précédé la mienne. Madame Duquesne-Brouchet a remodelé son mari par la crainte qu'elle lui inspire, et par sa volonté. Cette tyrannie d'épouse régente le génie brillant et multiple de l'aimé dont elle voulut guérir l'anarchisme. La pensée de madame Duquesne est dogmatique. Elle a la foi intégrale de la chrétienne. Quant à son mari, il porte sur toute sa personne, comme un linge empesé et fortement repassé, les plis indélébiles de l'éducation qu'il reçut ; un long atavisme protestant régit l'existence de Wilfrid, de même que les élèves des Jésuites, même une fois le bonnet jeté par-dessus les moulins, suivent encore les préceptes de leurs maîtres.

Au fond de soi, Wilfrid ne souhaiterait pas que la mère de son fils fût autre qu'elle n'est ; aujourd'hui même, je crois qu'il voudrait que ses petits-enfants fussent nés d'une protestante, et que ne donnerait-il pas pour être sûr que Jean-Paul ait été « le premier ami » de la personne de Pourville?

J'étais arrivé au Pré Saint-Godille, à l'heure où Wilfrid était en veste de chambre.

*
* *

Ce matin, quelqu'un allant à Dieppe en carriole a déposé pour moi cette lettre de M. Duquesne. A vrai dire, je sentais venir cette lettre de prudence.

« Mon cher ami,

» Je suis très au regret de m'être, hier, tout au plaisir du revoir, *trahi*. L'émotion a faussé ma pensée. Quoique sachant combien je puis compter sur le discret usage que vous ferez de mes confessions, je vous écris ce billet. Voyez ici les scrupules, peut-être exagérés à vos yeux, d'un bavard pour qui le silence est un *triple* devoir, une nécessité. Les mouvements les plus instinctifs de l'âme sont comme des tares qu'il faut voiler. D'ailleurs, qu'est-ce que je ne vous ai pas dit, dans ce vide-bouteille ridicule et vulgaire, où vous me fîtes l'amitié de partager mon chocolat et mes fruits? Je vous en prie, ne retenez rien de ce bavardage éperdu, si ce n'est le plaisir que j'eus à délier ma langue avec un ami qui, sans être un contemporain, est tout de même une connaissance éprouvée et très chère. J'aurais mieux agi en vous lisant du latin, en face de ce temple à Vesta qui marque sur ce promontoire normand le passage de la civilisation — car toutes les races de conquérants n'ont pas été des barbares !

» Il me semble que madame Duquesne doit déjeuner chez vous aujourd'hui. Je vous aurais une gratitude extrême, si vous ne parliez pas de moi devant elle ; et si ma femme vous disait des choses qui vous parussent trop intimes, pourrais-je espérer que ces dames d'Offranville les mettront au point, comme j'implore que vous fassiez aussi de mes *commérages*? La guerre est l'école de bien des vices, si elle exalte quelques vertus... »

Bon et trop faible Wilfrid ! Cette lettre, je l'aurais composée, eussé-je à raconter les complications de son personnage. Il renferme les antinomies de la nature et de l'éducation. Wilfrid

Duquesne marche dans les sentiers de la vertu, les pieds martyrisés, comme ceux des Chinois de distinction au temps du Céleste Empire !

*
* *

Une conversation animée, dans le salon rouge, m'annonça que madame Duquesne-Brouchet était chez moi, un peu en avance pour le repas. Une fenêtre était ouverte du côté de la ferme, le temps était tiède et de grosses bûches dégageaient trop de chaleur.

Passant par le dehors pour donner un ordre à la cuisine, car le rez-de-chaussée est simple, et les pièces se commandent, j'entendis une voix aigre dire :

— C'est bon d'être entre femmes. Comme on se comprend ! Les hommes ne sont pas accoutumés à souffrir. Ne croyez-vous pas qu'une armée féminine aurait mieux tenu?...

Qu'allait être le déjeuner? N'y serais-je pas un « indésirable »? Je me fis un programme : je paraîtrais à ce déjeuner, je découperais, je ferais le maître de maison, mais je ne discuterais pas avec l'héroïne du Pré Saint-Godille.

Madame Duquesne-Brouchet, ainsi que sa nièce madame Brouchet-Rondel, qui immole ses fils pour le triomphe de la monarchie, est translucide comme une urne d'albâtre. Tout son sang paraît retenu autour de ses pupilles. Deux taches hectiques rosissent ses pommettes émaciées. Un voile bleu sur son kakochnik, atténue l'effet pénible que causerait un teint si livide dans le blanc uniforme d'infirmière. Madame Duquesne, sans faire de gestes, excepté un haussement de l'épaule gauche, un tic, comme le mouvement de son pied droit, qui secouait le sofa où je crus poli de m'asseoir, jusqu'à ce que ce rythme mécanique m'étourdît. A table, le même pied s'acharna contre un barreau de chaise ; je dus mettre d'aplomb le couvercle d'un compotier de cristal, qui vibrait incessamment.

Si l'on tend un plat à madame Duquesne, elle ne l'aperçoit pas, je dus lui dire à plusieurs reprises :

— Madame, vous ne mangez pas?... On vous offre quelque chose...

— Pardon ! Merci ! Oui... Dois-je ? Après réflexion... non !...

Madame Duquesne ne touche qu'aux légumes : d'où sa nervosité, assure notre docteur, l'épicurien.

Je cite Jean-Paul quand le docteur raille la manie végétarienne ; mais le docteur ricane :

— Croyez-vous que cet hercule de Jean-Paul ne s'applique pas du gigot saignant et des biftecks, avec sa connaissance de Pourville? Allons donc ! Il laisse les concombres et les tomates à sa famille ! Primo, la tomate et la salade, ça donne le cancer; secundo, l'homme est carnivore.

Le « comme on se comprend entre femmes » de madame Duquesne, avant le déjeuner, ne devait pas avoir trait à la guerre, ou d'une façon détournée, mais plutôt à la « connaissance de Pourville ». Madame Duquesne avait dû parler de sa cousine Henriette, attendue bientôt au Pré Saint-Godille.

Elle me dit :

— Je voudrais que vous pussiez prolonger votre séjour dans le pays et connaître notre parente. Je ne lui sais que des mérites ! Si mon mari n'était pas aveuglé par des sentiments qui me séparent de lui pendant ces mauvais jours, Henriette serait déjà ma bru. Elle sera ma bru, elle devrait l'être depuis quinze ans ! Si la guerre avait eu lieu plus tôt, monsieur Duquesne aurait conduit au temple son fils et Henriette. Quelles lectures, quelles influences ont agi sur l'intelligence si droite de mon mari? Il se détourne parfois de la religion. Quand monsieur le pasteur Délugis nous a fait visite cet été, à ses rares instants d'entretien avec Wilfrid, alors malade, (il l'était alors le pauvre !) Wilfrid développa des théories sociales subversives. Il nous a tenu tête sur la question du mariage entre hommes et femmes de cultes différents, de classes différentes... il passerait l'éponge, ma foi ! sur une faute commise en dehors du mariage ! Je ne sais quels sont ses desseins !...

Nous avons tous feint de ne pas saisir. Madame Duquesne-Brouchet a cru que nous ne voulions pas donner notre avis devant le petit gas du pays qui tournait autour de la table. Dans le salon, elle reprit :

— On a emporté le café? Le gamin ne reviendra plus?... — et à moi : — si vous voyez mon mari, il vous exposera sans doute, comme à monsieur Délugis, ses théories sociales. J'ai voulu ignorer des peccadilles qu'une mère chrétienne *doit*

ignorer. Les jeunes gens ont, il paraît, des faiblesses auxquelles les pères sourient. Jean-Paul en a eu ! Le banquier de monsieur Duquesne avait mes instructions ; j'aurais prélevé sur ma fortune personnelle de quoi faire correctement les choses, ce n'aurait pas été ruineux... Une ouvrière doit faire de ses enfants des ouvriers comme elle. Il serait injuste, immoral, *absurde surtout*, et bien peu chrétien ! d'infliger une humiliation à une créature qu'un fils de famille respecte, puisqu'il veut l'épouser, et qui a peut-être son orgueil aussi ! Heureusement Jean-Paul n'a pas pu me faire le serment qu'il avait abusé d'une crédulité chaste... Figurez-vous, mes bons amis, ce que la guerre a détruit dans des cerveaux de chercheurs !... Wilfrid, mon cousin, mon mari, Wilfrid Duquesne-Brouchet !

— Il y a beaucoup de choses à retenir dans ce que vous dites là, — approuvèrent certaines auditrices. — *Dura lex, sed lex*, il faut qu'il en soit comme vous dites, ou bien soyons des Mormons, des Hottentots, des Papous ! Autant saper nous-mêmes les fondements de la société et sa magnifique économie hiérarchique ! Nous ne sommes égaux que devant la mort et devant Dieu !

— Je suis comme vous, chère madame, — agréa une autre.

— Et le père des enfants? — demandai-je pour provoquer une éruption.

— Je suis en litige avec Jean-Paul dans ce moment, hélas ! — me dit madame Duquesne. — J'avais pardonné tant qu'il fut au danger et qu'il honorait notre nom. Jean-Paul est dans un état-major, je n'ai donc plus à absoudre... Sa fiancée dressera son métier à tapisserie sous mon toit, comme Pénélope. L'avenir dépendra de Jean-Paul, puisqu'il préfère un état-major aux sublimes risques du front... il aura le temps d'être dessillé par l'Esprit Saint...

***

Le ton de madame Duquesne-Brouchet m'était trop pénible, je la laissai dans le salon rouge, toute à l'enthousiasme de *son devoir*. Elle a un nom, un principe à défendre ; madame Duquesne est une de ces grandes bourgeoises qui sont plus fières de leur caste qu'une comtesse viennoise de ses trente

quartiers. D'ailleurs, je sentais que la conversation allait retomber sur les hôpitaux ; les infirmières ont, entre elles, mille choses à dire, madame Duquesne m'avait donc excusé, sachant que j'avais un travail urgent. Je m'applaudis de mon audace, car madame d'Aultreville et quelques autres voisines étaient venues avec leur sac à tricot. M. le doyen était là. Ce serait long.

On me prévint que madame Duquesne désirait avoir un court entretien avec moi, avant de partir pour Longueil ; pourrais-je la recevoir quelques instants?

Sur une réponse acquiescente, elle vint à moi :

— Un mot ! Seulement un mot ! Je sais ce que vaut le temps d'un homme qui ne s'est jamais accordé de loisir... et, pendant cette guerre surtout, quand chacun veut faire quelque chose pour la patrie !

Était-ce de l'ironie? Madame Duquesne n'en a pas. Que fais-je donc pour la patrie? J'allais prendre avec humeur cette phrase adressée à moi.

— Je veux vous demander un service, — dit-elle. — Vous êtes une des rares personnes qui puissent pénétrer chez nous, approcher de Wilfrid et que Wilfrid accueillera. Oui, rendez-moi un grand, un important service, monsieur et ami, tâchez de faire causer Wilfrid, et voilà ce que j'implore : tenez-moi au courant, dites-moi votre opinion sans ambages. Si j'avais le temps de me préoccuper de ce qui n'est pas exclusivement mon service d'infirmière, la mentalité de mon mari m'inquiéterait. Au début de la guerre, j'avais suggéré à Wilfrid qu'il s'employât au « Secours National » dans quelque ministère...

— La santé de monsieur Duquesne, son âge, madame, n'étaient-ils pas un obstacle?

— La santé, monsieur ! pendant la guerre? L'âge? Il y a des occupations pour tous les âges, même pour les aveugles. Dans l'administration de la Croix-Rouge, je connais des vieillards, des octogénaires, enfin, laissons cela de côté ! Monsieur Duquesne a de l'indépendance, il n'a jamais fait que ce qu'il voulait, il ne dit jamais non, mais il ne fait que sa volonté, en douceur, oh ! oui, en douceur ! Il a choisi, pendant la guerre, de *rêver*. On m'assure qu'en mon absence, cet été, il cueillait des fleurs, s'attardait avec un livre dans le kiosque champêtre du

bois des iris ; on m'assure même — mais cela je voudrais le voir pour y croire — qu'il descend jusqu'à la plage de Quiberville où il joue avec des enfants. Ferait-il des petits pâtés? des châteaux forts... Ceci ressortirait de la spécialité des neurologues... dans ce cas, il faudrait aviser, mais encore une fois, je ne puis y croire ! Il y a chez Wilfrid, surtout depuis quelques années, une sorte de scepticisme étrange, qui s'arrête au seuil de la religion, qui n'entame pas l'idée de patrie ! Mais l'idée de famille, *incontestablement*, il ne l'a plus. Enfin, et ce n'est pas là le plus singulier, monsieur Duquesne n'a plus le sens du sacrifice : on dirait qu'en vieillissant, il fît plus qu'autrefois cas de la vie ! Quand notre fils était sur le front, Wilfrid dépérissait. Aujourd'hui Wilfrid peut écrire, lire, se promener ; ce qui me détruit semble le galvaniser ! Un Duquesne-Brouchet qui en arrive là, ne peut être qu'un malade !... Je viens à vous pour que vous observiez, comme ferait un docteur, mon pauvre mari. Tâchez donc de savoir si c'était pour aller au ministère de la Guerre, qu'il a pris le train *tout seul* pour Paris, fin août? Si jamais j'avais la preuve que monsieur Duquesne-Brouchet eût fait une démarche en faveur de Jean-Paul, je mourrais de honte !...

25 octobre.

Je n'ai pas vu madame Duquesne-Brouchet ; je l'ai attendue chez les Mallows.

M. l'abbé Levraut y était. Les Mallows, qui avaient aussi convoqué l'abbé Mille, l'aumônier des Petites Sœurs des pauvres. M. Mille est un rat de bibliothèque, érudit, indépendant, surveillé par monseigneur, et qui se dévoue aux pauvres vieillards, sous le toit desquels il habite ; un petit Méridional remuant, en correspondance avec des personnages politiques, des philosophes, des littérateurs qu'il ne nomme pas. Des yeux de malice et d'intelligence, dans une physionomie sans âge : cinquante-cinq, soixante ans? Jaune grisonnant, peu rasé. Il trotte dans la rue avec une serviette pleine de livres et de journaux. J'étais revenu de Paris dans le même wagon que lui. Il lisait du Tacite, il avait pris des notes : « C'était, me disait-il, la préparation d'un cours pour certains jeunes gens

que leurs familles me chargent d'éduquer ; privément, car je n'ai plus le droit de faire mon cours. »

M. Mille est une torpille sous-marine qu'il faudrait savoir lancer ; un de ces saints hommes qui embarrassent l'église, dont les supérieurs se méfient et ne savent pas se servir : le prêtre des indigents, l'ami des âmes humbles que l'on dénomme « frustes » dès que l'on ne sait pas en décrasser le relief couvert de poussière. M. Mille aurait, d'ailleurs, un préjugé contre les dévotes d'une classe plus haute. Il y a dans le monde laïc des caractères analogues, qu'un dégoût de la médiocrité bourgeoise ramène au peuple, mus par un dédain exclusif, pédant et orgueilleux ; ils souffrent de l'incompréhension de leur classe, et s'isolent.

Ces deux ecclésiastiques ont parlé de l'influence de la guerre sur la foi. L'abbé Levraut est dans un régiment de Limousins, nourris d'un socialisme de réunions électorales.

— On m'assure, — dit-il, — que l'an dernier, il y eut un grand mouvement de foi, dans les tranchées. La tristesse des nuits longues, les combats meurtriers ;... mais c'est de l'histoire ancienne. Cet été, je n'ai rien constaté de pareil. Avant l'offensive, le désir d'avancer, d'en finir avec l'ennemi, donnait aux hommes une excitation de veille de vacances. J'ai été blagué « comme curé », mais comme gradé aussi. Impossible de raisonner...

L'abbé Mille sursautait ; je ne devinais pas son sentiment.

Il demanda à son collègue :

— Sincèrement et supposez que je ne sois pas votre collègue : les sentiments religieux? Vous-même, quelle influence aviez-vous sur votre compagnie? Pouviez-vous quelque chose? Les incrédules sont-ils inférieurs aux autres?

— *Franchement*, monsieur l'abbé, franchement non ! Ceux qui ont de la religion ont plus de patience, un meilleur moral, entre les assauts (la grande horreur, la monstruosité !...), mais à l'heure d'agir, les instincts de l'animal, notre férocité atavique de sauvages nous lance tous pareillement. Il y a une ébriété du sang, une paralysie complète du raisonnement. Vous savez que nos professeurs, les Allemands, font absorber à leurs soldats des pilules enivrantes au moment de l'assaut. Lisez le *Journal de Genève* de ce matin... L'heure la plus indes-

criptible, c'est la nuit d'avant l'attaque, par exemple la marche que je fis, de 11 heures du soir à 6 heures du matin, dans les quinze kilomètres de boyaux, de mon cantonnement aux tranchées que je n'avais encore jamais vues ; arrêts de dix minutes, d'une demi-heure, dans l'encombrement des troupes coincées entre deux murs de terre, sous la pluie, les pieds dans l'eau ; la marche au gibet, coude à coude : impossible de comprendre que c'est vous-même qui êtes là. Et je vous assure que j'étais *très préparé* spirituellement. Le dimanche d'avant, mon sermon traitait ce sujet... On peut faire de la littérature sur tout ; il en faut !

Je demandai à l'abbé :

— Quand vous vous êtes trouvé en face des deux mitrailleuses qui allaient vous faucher, sûr de mourir dans quelques secondes, avez-vous eu la vision, d'un autre monde de lumière, s'ouvrant à votre sainteté?

L'abbé Levraut dit :

— Encore une fois, *franchement*, devant monsieur l'abbé Mille j'avoue la faiblesse de la chair ; j'étais prêt à accomplir mon devoir, très prêt ; mais je ne jubilais pas comme un martyr chrétien dans l'arène ;... si vous faisiez une enquête auprès des blessés, après serment qu'ils ne diront que la vérité, vous obtiendriez à peu près ce compte : un sur dix a revu sa vie, comme dans un éclair, tel que dans un accident ; les neuf autres : simplement la mort, donc l'effroi de l'anéantissement, quelque chose de physique et d'indicible...

L'abbé Mille parut réconforté par la franchise du jeune prêtre-soldat, dont les mains sont enveloppées de bandages et qui recevra bientôt sa médaille militaire.

On parla d'autre chose. Major Dennis vint prendre son thé. Je redescendis vers Dieppe avec l'abbé que je voulais mieux connaître et que je ne reverrai plus, puisque la semaine prochaine nous rentrons à Paris.

L'abbé ne fréquente pas les hôpitaux.

— Si les hommes venaient chez moi, si je pouvais être avec eux comme avec mes indigents, en familiarité, je serais peut-être utile ; je connais mieux ces pauvres êtres-là que ne les connaissent leurs infirmières. Pour celles-ci, s'il n'y a pas chez leurs malades le panache de l'héroïsme, du danger... cherché,

de la poésie à la Déroulède, de l'épique à la Rostand, qu'est-ce qu'elles voient de ces paysans en bonnet de police? Partout erreur, illusion, injustice. L'ignorance des gens soi-disant cultivés est la même en politique, en religion, en art ; aussi ai-je choisi ma retraite dans l'asile des vieillards, avec nos bonnes sœurs, et dans ma bibliothèque. Je possède peut-être des livres que monseigneur mettrait à l'index. Il faut avoir de quoi se nourrir l'esprit ; et avec qui causer tout bas, dans une sous-préfecture où l'on est un inconnu, « le vieux petit aumônier de l'asile ». Le commerçant du coin fera la chasse au curé qui ne tient pas un fusil ; l'ouvrier croira que le denier de Saint-Pierre paye la guerre ; ces dames enverront le jeune lévite aux tranchées comme le martyr chrétien, fût-il Charles Péguy, notre grand lyrique. Si Déroulède et Péguy sont des âmes de même trempe, ces dames et ces messieurs achèteront indifféremment l'*Hetman* et la *Jeanne d'Arc* pour leurs demoiselles, et personne ne connaissant l'esprit de notre sainte religion, pour des motifs contradictoires, on habituera les mains du prêtre à tuer son prochain... entendez-vous? à faire la guerre. Si vous déclariez : il n'y aura plus de prêtres ! Mais pardon ! l'humanité en veut, et de toutes dimensions ; et de bons catholiques traitent notre Saint Père le Pape de « Boche » par patriotisme, avant d'aller faire leurs Pâques à la cathédrale... Monsieur, à mon âge, la société de mes innocentes est la meilleure compagnie, pendant que l'Europe marche au rebours du mouvement de la planète... L'année prochaine, vous serez ici? Au revoir, nous nous retrouverons... il est probable qu'il y aura encore des communiqués... portez vous bien, monsieur !

L'abbé Mille retroussa sa robe, mit un mouchoir de couleur sur son chapeau et courut sous l'averse sans ouvrir son parapluie.

J'attendis Madeleine chez le pharmacien. Elle rapporte aujourd'hui ses ustensiles d'infirmière, ayant achevé son service à l'hôpital pour cette saison.

J'ai encore quelques adieux à faire dans les environs.

26 octobre, midi.

Temps froid, beau ; le matin le ciel est en moire avec des nuages à la Tiepolo, où volerait si bien une Victoire, parmi des gloires ailées aux trompettes d'or !

Je descends dans la vallée ; les genêts refleurissent ; des soldats canadiens remontent la côte en sifflant *Tipperary* ; puis c'est, là-haut sur le plateau, une voix d'enfant de chœur, un cantique de catéchisme rythmé par un semeur de quatorze ans, sur le mouvement à trois temps du bras qui sème. Le garçon lance son bras de droite à gauche, arrête imperceptiblement sa main, au retour, l'emplit de grain dans le sac du tablier sur son ventre, et retire de sur son ventre, sa main en arrière, pour reprendre l'élan.

Hélas, quelle douleur
Remplit mon cœur
De crainte et d'horreur...
Autrefois, Seigneur, sans alarmes
De tes joies je goûtais les charmes.

***

Le soir.

Madame d'Aultreville, sans mademoiselle Claudie, encore ! revenait du cimetière d'Écorchebœuf où elle a paré des tombes pour la Toussaint. Je fis un bout de chemin avec elle.

— Vous voici bientôt sur le départ? Ces dames font leurs malles? Les verrai-je demain? Il commence à faire froid ; nous entrons dans les jours courts. Les charmes de la capitale vous rappellent, c'est bien naturel...

— Paris est plus triste que la campagne, madame ; pendant la guerre nous voudrions, au contraire, rester ici...

— Vraiment? Monsieur, les artistes sont des favoris, ils savent s'occuper partout... Au fait, ce ne sera pas encore pour cette saison, notre invasion de votre atelier... Claudie est toujours si fatiguée ! Monsieur d'Aultreville enfile une autre crise ; que d'ennuis ! Nos deux cousins Écorchebœuf ont été blessés en Champagne... mon neveu à la mode de Bretagne La Gatinière est prisonnier...

— Ah ! madame ! que de...

— N'est-ce pas? Notre famille est bien éprouvée! Et nos gens ! Un permissionnaire qui avait fait la moisson chez nous s'est coupé un doigt avec son couteau avant de repartir... une malchance !

— Comment?

— En taillant une dorée à sa fillette ; le quatrième doigt est tombé. Le même événement était arrivé à son père en 70 ! M. d'Aultreville dit que : « C'est dans la famille Linchard. » C'est inconcevable !... Ce n'est pas tout... La femme de notre garde est accouchée d'un enfant mort... La dernière vache qui nous donnait du lait tousse ; le vétérinaire la dit tuberculeuse ; c'est affreux ! Quand on pense que ma sœur Zouzou refuse tout autre lait ! La pauvre fille ! On a trop de mal à la campagne ; vous faites bien de rentrer à Paris ; il y a recrudescence de fièvre aphteuse.

La vicomtesse éternua ; elle tira d'un réticule un gilet de tricot ; je l'aidai à le passer sous sa rotonde qu'elle avait relevée :

— Je crois que je me suis enrhumée au cimetière ; quand j'enfile un coryza, c'est pour l'hiver, ça me retombe sur la poitrine... et alors adieu paniers, vendanges sont faites, j'en ai pour jusqu'à Pâques !...

Je dis à madame d'Aultreville que j'irais à Montcarme avant la Toussaint.

— Ah ! fit-elle, — si nous n'étions pas si éprouvés chez nous, je devrais vous demander de m'y porter, puisque vous y allez, sans doute, en automobile... Il y a trois ans que je ne les ai vus, ces bons Fertendre ! Mais je me tiens à jour pour tous leurs drames. Ils sont éprouvés aussi ! Quelle famille ! Monsieur Fertendre, quel original ! Je plains surtout madame Fertendre, qui est un peu mon alliée par les Corpechoud, une femme si pieuse, comme elle a dû souffrir des idées de son mari ! Monsieur d'Aultreville me dit : « Ma chère amie ne jugez pas les autres... » On assure que Juste ne va plus à son oratoire ; ce précepteur, ce gendre américain ont eu une fâcheuse influence sur monsieur Fertendre ! Ses deux fils prêtres, Alban le Jésuite et David, ont dû pourtant prier pour leur père... ainsi que leurs sœurs Thérèse, Edwige et Aline, les religieuses. Où tout cela est-il à présent? Monsieur le doyen a raconté à mon mari sur les couvents en Belgique, depuis l'occupation prussienne... des choses dont monsieur d'Aultreville ne peut pas m'entretenir. Il dit : « Vous ne les comprendriez pas. » Vous trouverez, j'imagine, nos bons voisins un peu marqués.

Où est leur fille, la comtesse Esténézi? et l'Américaine, Flora? Et les petits enfants, américains, autrichiens : on n'a jamais vu une salade pareille... On nous a gourmandés de n'avoir pas marié Claudie en dehors de la région, comme Claudie refusait les partis sortables par ici; je préfère que Claudie soit non mariée, mais avec nous. Nous sommes moins aventureux que monsieur Fertendre. Bathilde Fertendre, hélas! n'a pas de caractère. Elle n'est plus qu'un commis de l'exploitation agricole, depuis sa dernière maternité... Neuf enfants vivants et trois accidents. Ah ! J'oubliais Ursule l'originale, et le sourd-muet, Jean, quatorze ! Vous rappelez-vous ce professeur? et ce précepteur? ils commandaient en maîtres?... Monsieur d'Aultreville dit : « Bathilde Fertendre a été étouffée. » Mon mari a du coup d'œil.

— Alban a été tué à la guerre, madame, — fis-je ; — je crois que les petits enfants Wanting et Esténézi doivent se battre les uns contre les autres... Venez donc, madame, faites-moi l'honneur de venir avec moi ; j'ai remis et remis mon expédition au tragique Montcarme ; c'est la plus difficile de toutes les visites, celle-là !

Madame d'Aultreville éternua encore :

— Vous entendez, c'est le coryza, demain la laryngite, peut-être la bronchite... Merci, impossible ! Décidément je devrais pourtant faire mes condoléances... Mais, cher monsieur, qui encore avez-vous visité récemment dans le voisinage? Je sais que les permis sont durs à obtenir dans la zone... et l'on ménage l'essence...

— Vous ne connaissez pas les Duquesne-Brouchet, madame ?

— Non, mais j'entends parler de la jeune femme par la Piquette qui travaille pour nous. Piquette la dit si bonne... et les petits enfants, délicieux... Les pauvres agneaux ; c'est la Piquette et sa patronne qui ont fait le deuil...

— Quel deuil, madame?

Madame d'Aultreville se demanda si nous parlions des mêmes.

— Une dame de Paris qui habite entre Hautôt et Pourville... je vous assure qu'on fait un deuil pour elle.

*
* *

Piquette n'était pas chez sa patronne ; la patronne est absente. Où sont-elles allées? Jusqu'à demain matin, je ne saurai rien.

27 octobre.

Madame d'Aultreville disait vrai ! Jean-Paul a été tué, dans son état-major. Piquette ne sait me dire ni comment, ni quand ; les enfants seraient partis hier soir par le train. Piquette doit faire quelque erreur ; elle affirme que Jean-Paul a épousé la mère, à la mobilisation. Elle connaît les témoins, dit-elle. Sa patronne servait déjà « la personne de Pourville » avant la guerre. Comment Wilfrid ignorait-il ce mariage? A-t-il feint? Allait-il me présenter sa bru, quand nous irions sur la plage de Quiberville? Piquette ne semble pas soupçonner l'existence des vieux Duquesne-Brouchet !

28 octobre.

Au réveil, un télégramme de Paris :

« Je tiens à vous apprendre moi-même notre malheur : attendez mon retour. Je compte sur votre sympathie.

» *Signé :* W. DUQUESNE-BROUCHET »

Nous resterons donc. J'attendrai huit jours de plus.

(A suivre.)

JACQUES-É. BLANCHE

AUTOUR DE HENRI V

QUERELLES ROYALES

Des circonstances de famille ont mis à notre disposition un dossier assez important concernant une période peu connue de l'existence de la duchesse de Berry. Ce sont les lettres échangées par elle avec l'ex-roi Charles X, la duchesse d'Angoulême, l'empereur François II, le prince de Metternich, etc., au moment où, libérée de sa prison de Blaye, elle cherchait à reprendre sa place dans l'ancienne cour de France reléguée à Prague, s'efforçant de faire prévaloir ses droits maternels sur l'éducation et la direction politique de son fils, le comte de Chambord, prétendant aussi imposer à son premier beau-père son mari morganatique, le comte de Lucchesi-Palli.

Nous publions ces lettres, accompagnées d'un mémorandum adressé par Lucchesi-Palli au prince de Metternich, sans autres commentaires que ceux qui nous ont paru nécessaires pour relier les documents les uns aux autres et donner plus de clarté au récit. Nous espérons d'ailleurs que, tels quels, leur lecture peut être agréable.

Si la génération actuelle a oublié les polémiques auxquelles donna lieu l'héroïne, elle n'ignore point cependant que vers 1830 exista une princesse qui fut populaire sur les marches du trône, par le courage dont elle donna des preuves à faire rougir les hommes qui s'abandonnaient et abandonnaient tout autour d'elle. On sait aussi que, sans être dotée de la beauté académique, la *jolie-laide*, comme on l'avait qualifiée, attirait la sympathie des regards, parce qu'elle posséda,

constamment et naturellement, le don de plaire. On lui sait gré enfin d'être demeurée femme — et femme amoureuse — tout en maintenant intangible le prestige de la princesse ; d'avoir revendiqué, même avec âpreté, ses prérogatives maternelles de tutrice légale, qu'on s'efforçait de lui ravir, et les devoirs de régente en exil que lui imposait, croyait-elle, sa place dans la Maison royale.

Il a été beaucoup écrit sur l'échauffourée vendéenne de 1832, et beaucoup aussi sur le *modus vivendi* établi, après l'échec de sa tentative, entre elle et le roi détrôné. Les mortifications n'y furent épargnées à la jeune femme au tempérament méridional qui avait permis à son cœur de parler, quand les intérêts de la monarchie déchue et l'orgueil de la race semblaient seuls avoir la parole[1]. Mais ceux qui nous ont précédés n'ont pu écrire que sur les documents officiels; or la plupart des pièces qu'on va lire ne peuvent figurer ni aux archives de Vienne, ni à celles de Paris, ni ailleurs, du moins réunies en faisceau; elles montrent à quelles difficultés la duchesse de Berry se heurta pour rentrer en grâce auprès du vieux roi Charles X, du duc et de la duchesse d'Angoulême.

Ces trois personnages, fort dévots, avaient, en effet, prêté à la calomnie une oreille prévenue. Ils reprochaient à la mère d'Henri V moins encore d'avoir compromis l'avenir du jeune roi que d'avoir méconnu les lois de l'Église. Ni la réception triomphale que lui avait faite le roi Ferdinand, son frère, ni les ovations que lui prodiguèrent diverses villes d'Italie n'avaient désarmé leur rigorisme. Il ne fallut rien moins que le témoignage formel du pape pour dissiper leurs préventions et les convaincre de la réalité de son mariage canonique avec le comte de Lucchesi-Palli. Dès lors, ils consentirent à considérer l'accusée comme lavée des soupçons injurieux à sa vertu, mais ils ne la regardèrent pas moins comme déchue de ses droits maternels à l'égard des enfants de France.

La vaillante princesse lutta une année entière — 1834 — contre cette ligue de famille, appuyée sur les intrigues de courtisans conjurés contre ses intérêts les plus chers.

L'intermédiaire de la princesse dans ces négociations laborieuses fut le vicomte Élysée de Suleau, fils posthume du célèbre journaliste tué le 10 août par Théroigne de Méricourt[2].

1. La duchesse de Berry fut moralement obligée de prouver à Charles X, qui lui faisait l'injure de douter de sa parole, la réalité de son second mariage. Cf. Thirria, *la Duchesse de Berry*.

2. La Restauration, en mémoire de son père, avait comblé de faveurs cet ancien officier de l'Empire et lui avait octroyé les postes administratifs les plus enviables. La Révolution de Juillet brisa sa carrière. Impliqué dans les troubles de Vendée, il s'exila et rejoignit en Italie la duchesse de Berry qui lui confia les fonctions et le titre de secrétaire. Une fois amnistié, il rentra en France et vécut difficilement jusqu'à la Révolution de Février. Il offrit ses services au prince-président qui le nomma préfet des Bouches-du-Rhône, et après le Deux-

Dans l'espoir de dissiper les préventions de Charles X, la duchesse de Berry dépêcha Suleau auprès de l'empereur François II, frère de la reine-douairière des Deux-Siciles, son oncle, par conséquent, et, par son intermédiaire, le pria d'intervenir et de lui faire rendre pleine justice.

François II, dont le cœur était bon, qui avait souffert lui-même et qui souffrait encore dans son amour-propre paternel, de l'alliance de sa fille Marie-Louise avec le comte de Neipperg, ne demandait pas mieux que de se faire l'avocat de sa nièce en cette circonstance. Cependant la question politique contrecarrait ses bonnes intentions, et Metternich ne laissait ignorer aucun des inconvénients diplomatiques d'une intervention trop directe. Plus timoré que son frère de Russie qui ne ménageait point ses dédains au roi des Français, moins hardi que le pape Grégoire XVI qui avait répondu à l'ambassadeur de Louis-Philippe l'invitant à refuser à la princesse l'accès de ses états, que le vicaire de Jésus-Christ ne repoussait jamais les proscrits, l'empereur d'Autriche entretenait avec le gouvernement de Juillet des rapports non hostiles, sinon bienveillants. Il n'avait pas osé refuser un asile au roi Charles X, mais il ne lui avait accordé qu'une hospitalité parcimonieuse, le tenant relégué dans un faubourg de Prague, en son château de Hradschin, dont il ne lui avait cédé que le second étage. Si cette hospitalité, même réduite aux convenances strictes, portait encore ombrage au roi de Juillet, qu'en serait-il d'une protection ouvertement attribuée à la femme remuante qui venait de faire trembler sur ses fondements un trône mal affermi?

Ces considérations posées, François II fit dire à sa nièce qu'il ne la soutiendrait auprès de son beau-père qu'au point de vue de ses droits maternels.

Charles X pressenti ne pouvait se dérober à la prière que lui adressait l'empereur de consentir à recevoir son ex-belle-fille, et comme femme légitime du comte de Lucchesi et comme mère des deux enfants de France : il répondit qu'il ne repoussait pas la réconciliation, en principe. Toutefois, il se réservait d'en doser les manifestations, sinon au

---

Décembre il devint sénateur, en même temps que M. de La Rochejacquelein et quelques autres ex-partisans de l'ancien régime, ralliés au nouvel ordre de choses.

Il mourut en 1871, au n° 44 de la rue du Bac, où il occupait un appartement situé au-dessous de celui de Louis Veuillot, avec lequel il entretenait mieux que des rapports de bon voisinage.

Il avait épousé, en secondes noces, mademoiselle Solange de Tourdonnet, fille d'un ancien officier de marine, compromis, lui aussi, dans l'affaire de Blaye.

La seconde vicomtesse de Suleau est morte à son tour, laissant à sa famille beaucoup de papiers de son mari, et, entre autres, la correspondance royale que nous allons reproduire ou résumer et qui offre, on le voit, les meilleures garanties d'authenticité, alors même que le contexte ne la mettrait point au-dessus de toute discussion.

gré de sa fantaisie, du moins selon la conduite future de la duchesse. Pour commencer, il refusait de la recevoir sous son toit à titre permanent, mais il acceptait qu'elle demeurât à proximité, de façon à borner leurs rapports à des visites fréquentes.

La duchesse de Berry, espérant que le temps procurerait des améliorations à cette situation délicate, se soumit aux conditions du vieillard. Afin de faciliter un rapprochement qu'il désirait, François II assigna pour demeure à sa nièce le château de Brandéïs, situé à cinq lieues seulement de Prague.

Elle s'achemina aussitôt vers sa nouvelle résidence et, arrivée à Vienne, elle écrivit à Charles X cette première lettre :

Vienne, le 30 avril 1834.

Mon cher papa,

Je suis arrivée à Vienne après avoir couché à Bade, où l'empereur avait bien voulu envoyer au-devant de moi une partie de sa maison, et faire mettre à ma disposition le logement qu'il habite souvent pendant la saison des bains.

J'ai trouvé au palais impérial la même suite de prévenances et de sollicitudes de tous genres de la part de l'empereur, de l'impératrice et de toute leur famille, pendant les deux jours que j'y ai passés.

J'ai été bien touchée surtout de ce que m'a dit l'empereur dans de longs entretiens sur mon Henri, ma Louise, sur les vœux qu'il faisait pour leur avenir, sur les malheurs que j'ai éprouvés, et toutes les consolations qu'il espérait pour moi de ma réunion à mes enfants et à ma famille.

Vous savez aussi que ce sont les vœux les plus chers de mon cœur, mon cher papa, et il me tarde de vous les exprimer de vive voix, avec tous les sentiments de tendresse et de respect que vous me connaissez pour vous.

Je compte arriver à Brandéïs le 3 mai, dans la matinée ; et je charge le vicomte de Suleau de vous porter cette lettre, de savoir quels sont vos vœux pour le jour et le lieu de notre réunion, et de prendre à cet effet vos ordres pour que je puisse m'y conformer.

Veuillez bien, mon cher papa, être mon interprète auprès de

mon frère et de ma sœur, et agréer avec bonté l'expression de la sincère et respectueuse tendresse de votre fille.

MARIE-CAROLINE

A cette première lettre Charles X répondit presque affectueusement, promettant d'envoyer les enfants à Brandéïs, au-devant de leur mère (ce qui laissait entendre que Madame n'avait point encore la permission d'aller les voir à Prague). Ayant appris qu'une des dames de la duchesse, madame de Podenas, était tombée malade, ce qui retardait le voyage, il lui envoya son premier médecin, M. Bougon. La duchesse l'en remercie en ces termes :

Vienne, le 3 mai 1834.

Mon cher papa,

M. Bougon vous portera des nouvelles de madame de Podenas, qui va mieux mais qui est bien faible. Les bons soins de M. Bougon lui ont été bien utiles, et je vous remercie bien d'avoir eu la bonté de me l'envoyer.

Je compte partir demain pour aller coucher à Knesbech et arriver à Brandéïs le lundi, avant midi. J'éprouverai une grande joie à y retrouver mes enfants et ma sœur, si elle veut bien les y accompagner. C'est le meilleur dédommagement que je puisse avoir de toutes les contrariétés qui ont ralenti mon voyage. J'espère aussi avoir bientôt le bonheur de vous voir, mon cher papa, et de vous offrir, de vive voix, l'expression des sentiments tendres et respectueux de votre fille.

MARIE-CAROLINE

L'entrevue de Madame avec ses enfants à Brandéïs fut suivie presque aussitôt d'une visite régulière à la cour exilée de Prague ; la mère du duc de Bordeaux n'eut qu'à se louer de l'accueil de son beau-père et de ses marques extérieures d'affection ; le vieux roi se montra aussi fort courtois envers le comte de Lucchesi.

Cependant certains détails observés pendant son séjour l'engagèrent à se mettre sur ses gardes. Elle avait caressé l'espoir d'être traitée comme mère du roi de France, voire comme régente, sa seconde union ne lui enlevant, dans son esprit, aucun droit à ce titre, puisque le mariage était morganatique : elle fut considérée seulement comme l'enfant de la maison, un peu comme l'enfant prodigue dont on est heureux de fêter le retour. Elle observa que son fils ne tenait pas le rang d'un roi de France, qu'on ne lui donnait pas le haut bout de la

table, que le vieux roi Charles X et le duc d'Angoulême l'honoraient simplement comme l'héritier présomptif qui devait attendre leur mort à tous deux avant de jouir des droits conférés par la primogéniture.

Madame ignorait ou feignait d'ignorer que ces deux personnages, à peine passée la frontière, avaient rétracté leur double abdication du 2 août 1830, abdication arrachée par l'émeute et qui n'avait pas suffi, du reste, à l'enrayer.

Le roi et le dauphin, en déclarant nul leur renoncement au trône, étaient revenus, il est vrai, à la tradition la plus formelle de notre code monarchique, lequel n'admet, sous aucun prétexte, la possibilité d'une désertion royale ; le pouvoir de régner étant considéré comme un devoir, non comme un droit, et aucune autorité supérieure existante n'ayant la faculté de dispenser de ce devoir. Mais Madame, en sa qualité de Napolitaine assez peu instruite, ne voulait rien savoir des subtilités de la légalité constitutionnelle ; de là, son étonnement et son dépit.

Elle fut enfin mal satisfaite de la façon dont on dirigeait l'éducation du jeune Henri, pour lequel elle rêvait les plus hautes destinées.

Ces divers sujets de plainte, elle n'osa les formuler tout haut dans sa famille, mais elle s'empressa d'en aviser son grand protecteur, l'empereur François II.

Monsieur mon frère, cousin et oncle,

C'est un devoir et un besoin pour moi de témoigner à Votre Majesté Impériale toute ma reconnaissance pour les marques d'affection et de bonté qu'il lui a plu de me donner pendant mon séjour à Vienne.

Une des plus grandes consolations que la Providence pût m'accorder au milieu de tant de revers, était de voir le frère si tendrement aimé de ma mère, celui que des liens et des traditions de famille me rendent cher et vénérable à tant de titres, de recevoir ses sages avis avec l'assurance que je puis compter sur son appui.

Il m'est doux de pouvoir attribuer à sa bienveillante intervention le bonheur que j'éprouve en ce moment de me voir rapprochée de mes enfants et de ma famille. Mes enfants ont partagé bien vivement ce bonheur, et je puis dire aussi que le roi Charles X, Monsieur le Dauphin et Madame la Dauphine ont été très bien pour moi dans cette circonstance. Rien ne sera négligé de mon côté pour entretenir cette bonne harmonie et

donner en particulier au roi Charles X tous les témoignages de déférence et de respect qui lui sont dus.

Mais si l'un de mes vœux les plus pressants est rempli, celui d'être assez rapprochée de Prague pour voir souvent mes enfants et ramener l'union dans notre famille, je ne puis cacher à Votre Majesté Impériale combien mes sollicitudes sont vives encore sur une bien grave question, celle qui concerne l'entourage et l'éducation de mon fils. Tout ce que je viens de voir à cet égard, de mes propres yeux, ne me permet aucune sécurité, ni pour le présent, ni pour l'avenir, bien que M. de Bouillé soit animé des meilleures intentions.

Par un concours inexplicable de circonstances, mon fils n'a pas auprès de lui, en ce moment, un officier général qui puisse l'instruire et le former dans la partie militaire, ni aucune autre personne qui, par sa réputation et sa consistance, puisse agir utilement sur l'opinion publique de la France. On se priverait ainsi des moyens de mettre en œuvre les facultés et les dispositions si remarquables dont il est doué ; et l'on prolongerait son enfance au grand préjudice de la cause pour laquelle il doit se préparer, et à la satisfaction seulement de quelques individus assez peu sensés pour rêver encore des combinaisons politiques contraires au droit que mon fils tient des actes de Rambouillet.

De pareilles intrigues sont sans doute peu à craindre ; mais je ne puis fermer les yeux sur le but dans lequel elles sont dirigées. J'ai besoin de calme et de repos ; mais ma conscience et mes devoirs de mère ne me permettent pas de transiger sur de semblables questions, parce que l'avenir de mon fils en dépend.

Votre Majesté Impériale, à qui je prends la liberté d'ouvrir mon cœur tout entier, ne me blâmera pas, j'en suis bien convaincue, de la faire valoir auprès de Charles X avec toute la persévérance nécessaire, et je ne doute pas que de simples conseils offerts par Votre Majesté Impériale, sous la forme d'une bienveillante médiation, ne contribuassent à en assurer promptement la solution.

La situation du château de Brandéïs m'a paru fort agréable, et j'ai trouvé avec reconnaissance dans la distribution qui y avait été faite pour mon arrivée, une nouvelle preuve de la bienveillance et de l'affection de Votre Majesté Impériale. Je

la supplie d'en agréer tous mes remerciements ainsi que l'expression de la très haute considération et du tendre attachement avec lequel je suis, etc., etc.

MARIE-CAROLINE

Brandéïs, le 11 mai 1834.

Il semble que cet appel à l'empereur ait produit un effet contraire à celui qu'en espérait son auteur. Peut-être François II, conseillé par Metternich, dont le cœur fut toujours sec, estima-t-il avoir fait assez en faveur de son encombrante nièce, en préparant sa réconciliation avec le père de son premier mari, et refusa-t-il d'intervenir dans le règlement intérieur de l'auguste famille exilée? Peut-être Charles X, qui fut, jusqu'à la fin, entiché de ses prérogatives et qui aimait à régler toute sa conduite d'après un rigide protocole, fut-il froissé de l'intrusion d'un étranger — même impérial — dans une question où il se prétendait maître absolu? Toujours est-il qu'un refroidissement marqué se manifesta dès lors entre les hôtes de Hradschin et ceux de Brandéïs. On espaça les visites des deux enfants à leur mère, et l'on parut même indiquer que chacune de ces visites serait une récompense que celle-ci devrait s'efforcer de mériter.

La duchesse de Berry supporta quelque temps cette nouvelle crise de mauvaise humeur de Charles X conseillé par la duchesse d'Angoulême dont le cœur n'était pas moins sec que celui de Metternich. Cependant, au bout de deux mois, elle n'y tient plus et elle adresse au vieux roi cette lettre où le respect n'exclut pas la fermeté :

Brandéïs, le 14 juillet 1834.

Mon cher papa,

Vous me permettrez de vous ouvrir mon cœur pour vous dire tout le chagrin que j'ai éprouvé de ne pas voir ma fille aujourd'hui. J'y comptais, ne l'ayant pas vue depuis mercredi dernier et, par conséquent, une seule fois à Brandéïs depuis la longue absence qu'elle vient de faire.

C'est la plus douce de toutes les satisfactions pour moi que celle de voir mes enfants, et c'est, en même temps, pour eux un devoir que personne plus que vous, je le sais bien, mon cher papa, n'aime à leur voir remplir vis-à-vis de leur mère.

Vous ne me saurez donc pas mauvais gré de vous parler avec confiance de la peine que j'éprouve quand cette consolation vient à me manquer, et d'en appeler à la bonté de votre cœur que je connais si bien. J'espère, avec plaisir, d'après ce que vous

m'avez fait dire par M. de Suleau, que la fête de notre Henri nous réunira mardi prochain, et j'ai voulu vous confier, par écrit, tout mon chagrin de n'avoir pas vu Louise aujourd'hui, comme je l'espérais, afin de n'avoir à vous parler de vive voix que de la reconnaissance et du respectueux attachement de votre fille.

MARIE-CAROLINE

Il semble encore que cette lettre, malgré la célébration en famille de la Saint-Henri, ait aigri encore les dissentiments; car la duchesse de Berry, estimant que le voisinage immédiat de la cour exilée n'est plus tenable pour elle, songe à s'éloigner de nouveau. Sans doute espère-t-elle de la tendresse de ses enfants qu'alarmés de son absence ils combattront pour son retour. Mais où aller? Naples est trop loin de Prague et d'ailleurs le roi, son frère, obligé de pactiser avec Louis-Philippe, ne se soucie guère de garder près de lui une femme dont le salon deviendrait fatalement le centre de tous les complots tramés contre le gouvernement de Juillet. Le roi de Sardaigne lui opposerait des objections semblables et plus fortes encore, puisque ses frontières touchent à celles de la France. Le mieux, pour la princesse, serait donc de ne point s'écarter des terres de l'empire : c'est sous l'égide de François II que respirent en pleine sécurité les êtres qui lui sont chers ; et l'empereur conserve assez d'indépendance pour passer outre aux représentations qui pourraient lui être adressées de Paris. Toutes ces réflexions faites, Madame choisit Venise, où ses amis de France viendront plus facilement conférer avec elle.

Mais il faut la permission de l'empereur et, l'affaire étant d'importance, l'empereur ne fera rien sans avoir pris l'avis du prince de Metternich. Madame s'adresse donc simultanément au souverain et au ministre :

21 juillet 1834.

A Sa Majesté l'Empereur.

Monsieur mon frère, cousin et oncle,

La confiance sans bornes que m'inspirent la bonté et l'affection de V. M. I. m'encourage à l'entretenir d'un projet qui lui paraîtra, je l'espère, suffisamment motivé par ma santé que tant d'épreuves ont profondément altérée, et par toutes les précautions que les médecins me recommandent comme indis-

pensables dans les premiers jours de décembre, époque à laquelle ma santé exigera plus de ménagements.

Il s'agirait pour moi, si V. M. I. veut bien m'en donner l'agrément, de me rendre, avant cette époque, dans une des parties les plus méridionales de ses états, dans celle qui a le plus de rapports avec mon climat natal ; et je désignerais Venise comme celle des villes des états de Votre Majesté, qui remplit le mieux ces conditions, et dont le séjour m'offrirait le plus de ressources en tous genres, sans que l'attitude politique de V. M. I. puisse en être gênée, puisque Venise n'a aucun point de contact avec la France.

Ma santé a très certainement besoin d'un climat chaud pendant la saison rigoureuse, à raison surtout des circonstances qui tendent à l'aggraver ; et ce que je ferais, à cet égard, dans l'intérêt de ma santé, me permettrait, en même temps, de ménager quelques susceptibilités qu'il me suffit d'indiquer à la tendresse et à la bienveillante sollicitude de mon oncle.

Une partie de ma maison resterait dans la résidence de Brandéïs que je reviendrais, avec l'agrément de V. M. I., habiter à la fin de l'hiver. J'ose donc espérer que V. M. I., à qui je m'adresse, comme de coutume, avec une entière confiance, ne verra pas d'obstacles à l'accomplissement d'un projet qui tend seulement à m'obtenir, temporairement et à cause de ma santé, sur un autre point de ses états, l'hospitalité si bienveillante qu'elle a bien voulu m'accorder déjà en Styrie et en Bohême.

MARIE-CAROLINE

21 juillet 1834.

Au Prince de Metternich.

Mon cousin,

Le comte de Lucchesi vous entretiendra, en mon nom, d'une demande que je soumets à la bienveillance et à l'affectueuse sollicitude de S. M. I. Je vous prie, d'après la connaissance qu'il vous en donnera, de vouloir bien en parler à l'empereur

avec l'intérêt que vous avez toujours témoigné pour tout ce qui me concernait.

Cette demande, dont le succès est bien nécessaire à ma santé, n'a rien, comme je le dis à l'empereur, qui puisse porter atteinte à la grande liberté de son attitude politique, et, si elle m'est accordée, j'aurai un motif de plus de me louer de la généreuse hospitalité que je dois aux bontés de S. M. I.

Je serai bien touchée aussi, mon cousin, de tout ce que Votre Altesse voudra bien faire dans cette circonstance pour M. le comte de Lucchesi qui compte sur votre appui pour obtenir une audience de l'empereur et être admis à lui présenter une lettre dont je l'ai chargé.

Veuillez agréer, etc.

MARIE-CAROLINE

Dans ces deux lettres, le lecteur l'aura observé, la duchesse de Berry parle avec insistance de son état de santé et ne fait que de légères allusions à ses dissentiments avec la famille royale.

Cet état de santé n'était pas normal, en effet, et ne laissait pas que de lui causer des inquiétudes de tout ordre. Cependant, tout en compliquant la situation politique, sa maladie n'avait rien que de fort avouable et de très naturel chez une femme mariée. Madame était enceinte, pour la sixième fois depuis ses premières noces, et pour la deuxième depuis les secondes. Poussée, soit par un sentiment de timidité vis-à-vis des enfants royaux, soit par une pensée de déférence pour la pudibonderie du vieux roi qui supportait mal encore l'idée d'une famille latérale greffée sur celle des Bourbons, Madame ne voulait pas laisser se développer sa grossesse à Brandéïs. Mais la confidence qu'elle n'osait risquer devant Charles X, il n'y avait aucun inconvénient à la faire à François II. Le beau-père successif de Napoléon et du comte de Neipperg était habitué à de tels accidents de famille, et il comptait parmi ses petits-fils un certain nombre d'enfants qui ne seraient jamais archiducs.

Le comte de Lucchesi, naturellement désigné pour cette mission, était donc chargé de tout dire à l'empereur et d'emporter plus facilement l'autorisation de séjourner quelques mois à Venise.

Cependant, le succès de la démarche ne fut pas absolument tel que l'avaient espéré les deux époux. Après s'être concertés quatre ou cinq jours, l'empereur et son chancelier estimèrent que Venise, demeurée le parloir de l'Europe, centre de toutes les intrigues et de tous les commérages, ne convenait guère aux couches d'une princesse vers laquelle le monde avait les yeux tournés. Le moins qu'il pût advenir serait le renouvellement des polémiques fâcheuses et passionnées qui avaient signalé, deux ans auparavant, la grossesse et l'accouchement

de Blaye. Le souverain et son ministre répondirent donc, chacun de son côté :

Baden, le 26 juillet 1834.

Lettre de l'Empereur d'Autriche.

Madame ma chère nièce, je m'empresse de répondre au vœu que vient de m'exprimer V. A. R., en cherchant à m'en rapprocher, autant que cela m'est possible. Le séjour de Venise aurait pour V. A. R. plusieurs inconvénients que ne lui offrira pas celui de Goritz.

C'est ainsi cette dernière ville que je lui propose de choisir, pour y passer l'hiver prochain. Le climat de Goritz est excellent et, sous bien des rapports, préférable à celui de Venise ; la ville est bien bâtie et bien habitée. Je la choisirais moi-même de préférence à toute autre dans mes états, pour y passer la mauvaise saison, s'il m'était permis de ne consulter à cet égard que mon goût.

J'ai appris, avec une véritable satisfaction, que V. A. R. était satisfaite de Brandéïs; je la prie d'en disposer pour le présent et pour l'avenir, et je saisis bien volontiers cette occasion de lui renouveler l'expression des sentiments d'amitié et de considération, avec lesquels je suis, etc., etc.

FRANÇOIS

Baden, le 26 juillet 1834.

Lettre du Prince de Metternich.

Madame,

Le comte de Lucchesi m'a remis la lettre que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'adresser par lui. La réponse qu'il vous rapporte de l'empereur prouvera à Madame que S. M. a jeté les yeux sur Goritz, convaincue que le séjour de cette ville est préférable pour V. A. R. à celui de Venise. M. de Lucchesi est

à même de l'informer des raisons sur lesquelles l'empereur appuie ce sentiment.

Goritz devra, en tout état de cause, répondre aux vœux de V. A. R. Elle trouvera avec facilité le moyen de s'y bien établir ; son climat est excellent et plus méridional que celui de la Lombardie et du Vénitien, et le séjour de cette ville me paraît réunir tout ce que V. A. R. pourra désirer y trouver.

Je vous prie d'agréer, etc.

METTERNICH

Ces lettres étaient cruelles sous leur apparence courtoise. Elles signifiaient que la cour de Vienne, non plus que celle de Prague, et en dépit des précédents, ne pouvait s'habituer à considérer une fille des Bourbons et des Habsbourg, comme l'épouse d'un particulier, si noble que pût être l'origine de celui-ci. En lui désignant la ville obscure de Goritz comme le lieu de sa prochaine délivrance, on lui conseillait, en somme, un accouchement semi-clandestin.

La duchesse de Berry le comprit ainsi. Profondément blessée, elle se détermina à lutter sur place pour la sauvegarde de son honneur de femme et de ses prérogatives de reine. Elle résolut que l'enfant à venir verrait le jour à Brandéïs, d'où elle ne cesserait point de veiller sur l'éducation royale d'Henri.

Elle déclara sa grossesse à Charles X qui n'en fut pas surpris. Le roi la pressa dès lors de s'absenter et, pour la décider à lui accorder cette satisfaction, feignit d'accéder à ses vœux quant à l'éducation militaire de son petit-fils. Le duc de Damas, gouverneur, qui n'était spécialisé sur aucune question, fut remercié, et le marquis de Latour-Maubourg fut invité à lui succéder. Ce vieux guerrier déclina la mission sous prétexte ou pour cause réelle de maladie, mais il désigna le marquis d'Hautpoul pour le remplacer. Celui-ci, homme capable, mais mauvais courtisan, dut se retirer au bout de quelques semaines, en sorte que, vers le milieu d'août, le futur Henri V se trouva, de nouveau, privé des enseignements qui forment la partie essentielle de l'éducation d'un roi.

La mère écrivit alors à Charles X :

Brandéïs, le 22 août 1834.

Mon cher papa,

Au moment où, comme je me plais à l'espérer d'après ce que vous avez bien voulu me dire, vous vous occupez sérieusement du choix de celui à qui vous confierez la tâche si importante

de l'éducation militaire de Henri, j'ai pensé que vous accueilleriez avec bonté quelques réflexions qui me sont suggérées par ma sollicitude maternelle sur le choix qui doit être le dernier et dont peut dépendre, en grande partie, l'avenir de mon fils.

Un tel choix, pour se concilier tous les suffrages et plaire à tous les sentiments, doit être fait de manière à réunir non seulement toutes les garanties désirables pour la direction de mon fils dans le sens le plus religieux et le plus moral, mais aussi de manière à assurer les plus complets développements de son caractère et de son esprit, et à créer un lien politique de plus entre lui et la France, aux yeux de qui un nom propre dans une situation semblable peut devenir à lui seul une sorte de puissance.

Vous avez voulu reconnaître vous-même, mon cher papa, tout ce qu'il y a de vrai et de déterminant dans ces considérations, lorsque vous avez donné pour successeur à M. de Damas M. de Latour-Maubourg, et que, peu de temps après, vous avez appelé pour suppléer ce modèle accompli de l'honneur et de la fidélité militaire, que des infirmités empêchaient de se rendre auprès de mon fils, le général d'Hautpoul qui se recommandait par les mêmes titres de dévouement sans bornes, de probité et d'intégrité morale, joints à des antécédents militaires des plus honorables.

Je ne crois pas que le plus léger dissentiment se soit élevé dans l'opinion publique sur la ligne dans laquelle les deux choix avaient été faits par votre sollicitude paternelle. Cette approbation unanime est bien remarquable et prouve jusqu'à l'évidence qu'un choix ne saurait être utile et généralement approuvé que fait dans une ligne semblable.

Ainsi des noms, très honorables d'ailleurs, tels que celui du prince de Broglie, par exemple, auraient l'extrême inconvénient de ne pas remplir les mêmes conditions ; ils en auraient encore un autre, non moins grave, celui de constater une sorte de déviation de la ligne, telle qu'elle s'est manifestée par les choix de MM. de Latour-Maubourg et d'Hautpoul. Elle a prouvé, alors et pour toujours, qu'elle reconnaissait que l'éducation du roi est soumise, plus que jamais, dans les temps difficiles où nous vivons, à de hautes considérations d'in-

térêt public, qui ne sauraient être perdues de vue impunément.

N'ayant voulu soumettre au roi, dans cette lettre, qu'une question de principes, je m'abstiendrais d'y mettre un nom propre, si celui de M. d'Hautpoul, que je viens de prononcer, ne me rappelait que cet excellent homme serait encore disposé à revenir auprès de Henri, si votre bienveillance, dont il n'a point démérité, l'y rappelait en lui donnant tous les moyens d'y faire le bien.

J'ignore, mon cher papa, les données que vous pouvez avoir sur d'autres choix qui seraient également bons ; mais j'ose rappeler au roi que les choix sont difficiles, et peut-être pourrait-on regretter un jour, si on ne le fait déjà, d'avoir renoncé trop aisément aux services d'un homme difficile à remplacer.

MARIE-CAROLINE

Ces observations de Madame impatientaient Charles X, et il lui témoignait son mécontentement en ne tenant aucun compte ni de ses recommandations, ni de ses avis.

Il était maintenant obsédé par le désir de voir s'éloigner provisoirement son ex-belle-fille dont la nouvelle grossesse, si légitime fût-elle, lui semblait une insulte à la majesté de sa Maison. Il semble même qu'il ait mis à ce prix toute concession de sa part. C'est au moins ce qui parut ressortir d'une conversation du vieux roi avec le comte de Lucchesi, et dont la lettre suivante nous transmet l'écho :

Brandéïs, le 8 septembre 1834.

Mon cher papa,

Le comte de Lucchesi m'a rapporté dans ses propres termes la conversation que vous avez eue avec lui.

Vous concevez facilement que bien des choses m'avaient affligée dans cette conversation. J'attendais mieux, je l'avoue, des six mois qui viennent de s'écouler et des promesses que vous aviez eu la bonté de me faire.

Que puis-je répondre cependant à tant de choses faites pour me navrer le cœur, si ce n'est que je n'ai pas pris légèrement, mon cher papa, la résolution de sacrifier un voyage

dans mes convenances personnelles ; et je ne crois pas me tromper en considérant comme le premier de mes devoirs celui de ne pas m'éloigner tant qu'il n'y aura rien de changé à l'entourage et à l'éducation de mon fils.

Vous savez comme moi, par le témoignage des hommes les plus honorables, que leurs vœux, je voudrais pouvoir dire leurs espérances, s'accordent à cet égard avec les miens. Vous-même, il y a peu de temps encore, ne repoussiez pas de si justes espérances, mon cher papa, et j'aimais à m'y confier quand je formais naguère des projets de voyage que vous seul pourriez encore me donner la faculté de réaliser. Au reste, ce sont là des intérêts si graves que je serais toujours heureuse d'en causer avec le roi, quand il lui plaira de m'en témoigner le désir.

Veuillez agréer, etc., etc.

MARIE-CAROLINE

Charles X était buté. Dans son esprit il avait subordonné au départ de la duchesse tout changement dans la direction donnée à l'éducation de son petit-fils, faisant passer une question de convenance familiale avant ses devoirs de souverain. Madame n'était pas moins obstinée dans le sens contraire.

Désespérant de rien obtenir de son beau-père par la persuasion, celle-ci résolut de provoquer, encore une fois, l'intervention de l'empereur et celle du prince de Metternich.

Brandéïs, le 13 septembre 1834.

A Sa Majesté l'Empereur d'Autriche.

Monsieur mon frère, cousin et oncle,

J'ai fait exprimer à M. le prince de Metternich le désir qu'une lettre que j'ai écrite au roi Charles X fût placée sous les yeux de V. M. I., parce que cette lettre annonçait une détermination qui pourrait modifier les intentions dont je l'avais précédemment entretenue et que, dès lors, je devais

tenir à ce que les motifs qui me guidaient dans cette circonstance pussent être appréciés par elle.

J'ose espérer que les considérations développées dans cette lettre avec le langage et la juste sollicitude d'une mère, auront fixé l'attention bienveillante de V. M. I. Telle est aussi l'impression qu'elles avaient produites sur Charles X qui m'a donné, à cette occasion, l'assurance qu'il y ferait droit, en s'occupant sérieusement de l'éducation de mon fils ; et je savais par ma sœur, Madame la Dauphine, qu'elle réunirait tous ses efforts aux miens pour confirmer le roi dans d'aussi bonnes dispositions. J'ouvrais donc mon cœur à l'espérance de voir se réaliser enfin des améliorations si instamment réclamées par les meilleurs amis de la cause de mon fils, et je pensais aussi qu'il serait encore possible d'user de l'autorisation de V. M. pour me rendre à Goritz avant la mauvaise saison.

Mais comme il semblerait résulter d'un entretien que j'ai eu aujourd'hui à Brandéïs avec le roi Charles X que, contrairement aux espérances qu'il m'avait données, il voudrait laisser dans l'indécision une question qu'il m'avait autorisée à considérer comme résolue dans le sens des intérêts les plus essentiels de mon fils, et m'imposer comme une obligation un projet de voyage dont je me suis toujours réservé de juger l'opportunité, j'ai cru devoir porter à la connaissance de V. M. I. le changement de dispositions dont j'ai lieu d'être vivement affectée.

Je me plais encore à espérer que le roi Charles X, ainsi que je l'ai souvent éprouvé, reviendra de son propre mouvement à des idées plus conformes à nos rapports de famille, qu'il m'est si doux de voir rétablis, aux intérêts bien entendus de mon fils, et au caractère de l'hospitalité que je tiens des bontés de V. M. I. ; mais j'ai cru devoir, dans tous les cas, lui faire part de tout ce qui pouvait m'affliger dans cette circonstance, afin de ne pas m'écarter du plan que je me suis tracé de m'en remettre, avec une entière confiance, à votre sollicitude et à votre justice, sur les difficultés qu'il n'est pas toujours en mon pouvoir de prévenir.

Je suis, avec, etc., etc.

MARIE-CAROLINE

Brandéïs, le 13 septembre 1834

Au Prince de Metternich.

Mon cousin,

J'ai chargé le vicomte de Suleau de transmettre à V. A. quelques explications sur les motifs qui pouvaient, à mon très vif regret, me forcer de renoncer au voyage que j'avais projeté pour cet hiver.

Ces explications et celles que contient ma lettre au roi Charles X auront suffi, j'ose l'espérer, pour éclairer la sollicitude de l'empereur sur la nature de ces motifs. J'ai considéré cependant comme un devoir pour moi d'en écrire directement à S. M. I. dont la bienveillance m'est si chère, et vous m'obligerez beaucoup de vouloir bien mettre sous ses yeux la lettre que je vous adresse ici pour elle.

MARIE-CAROLINE

En s'adressant à son oncle, la duchesse de Berry ne se faisait pas sans doute de grandes illusions. Il est vraisemblable qu'elle cherchait à gagner du temps, de façon à rendre tout déplacement impossible, car elle avait dès lors décidé que l'enfant du comte de Lucchesi verrait le jour à Brandéïs. Si tel fut son calcul, on verra tout à l'heure qu'elle gagna la partie, mais au prix d'humiliations nouvelles.

François II, souverain absolu dans sa famille aussi bien que dans ses états, n'admettait pas la rébellion dans la famille des autres. Il le fit sentir durement à Madame.

Brünn, le 6 octobre 1834.

Ma chère nièce, si j'ai tardé à répondre à la lettre que Votre Altesse Royale m'a adressée le 13 septembre, c'est que je me flattais qu'elle serait revenue au premier projet qu'elle avait eu la sagesse de former, en se décidant à choisir la ville de Goritz pour y faire ses couches. N'étant point informé, jusqu'à présent, que V. A. R. ait pris les mesures qui seraient cependant nécessaires pour y passer l'arrière-saison, je lui voue trop d'intérêt pour ne pas appeler son attention sur la

nécessité qu'elle envoie à Goritz une personne de confiance chargée de préparer ce qui sera nécessaire à son établissement.

Son voyage me paraît une question de si haute convenance pour elle, que je regretterais d'être forcé d'admettre la possibilité qu'elle voulût la subordonner à des considérations d'une nature toute différente.

Je saisis cette occasion pour renouveler à V. A. R. l'expression des sentiments d'amitié et de considération, avec lesquels je suis, etc., etc.

FRANÇOIS

(La fin prochainement.)

PAUL ET MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE

L'AVANT-GUERRE ALLEMANDE EN ANGLETERRE

Il y a vingt-cinq ans, la prospérité économique de la Grande-Bretagne atteignait son apogée : nos voisins se croyaient à tout jamais assurés de la suprématie mondiale aussi bien dans le domaine commercial que dans celui de l'industrie.

Certes, avec l'entrain que donne la victoire, l'Allemagne s'essayait dans la voie où elle devait rencontrer le succès, mais le *billig und schlecht*, cette formule sous laquelle son industrie naissante s'était effondrée à l'exposition de Philadelphie, pesait toujours sur elle. Les Anglais faisant bon, mais cher, se drapaient dans leur atavique impassibilité, méprisaient leurs cousins pauvres.

Les États-Unis ne se laissaient pas encore aller ouvertement aux vastes espoirs dont la réalisation chaque jour étonne le monde, et les étonne peut-être eux-mêmes, sans qu'ils se l'avouent ; les désastres de la guerre de Sécession étaient bien réparés, non sans peine, mais il s'agissait de se ménager de saines méthodes de crédit, de créer un réseau

logique de voies de communication et d'attirer les capitaux nécessaires à l'exploitation d'un immense domaine. On se demandait si l'Union étoilée allait pouvoir suffire à la tâche, et l'Angleterre, opulente et orgueilleuse douairière, daignait tendre à la parente dans la gêne une main secourable et lui ouvrir largement sa bourse.

Un quart de siècle passe : de temps à autre, un avertissement retentit, concernant les dangers qui menacent la primauté britannique. Mais c'est seulement à la lueur d'événements tragiques que l'Angleterre découvre, pour toute une série de branches de sa production, que le sceptre lui a échappé, et qu'en pleine paix, insensiblement, il a passé à deux rivales naguère méprisées, sinon tout à fait ignorées, aux États-Unis et à l'Allemagne. Les industries pour lesquelles la compétition est envisagée comme particulièrement difficile sont, de notoriété publique, la métallurgie, l'industrie du sucre, celle des matières colorantes et produits chimiques, la fabrication des appareils électriques et des instruments d'optique.

Pour se rendre compte des conditions dans lesquelles s'est produite une évolution, toute défavorable à la Grande-Bretagne, il faudrait recourir à des enquêtes approfondies ; les présentes notes n'ont d'autre prétention que d'ouvrir des horizons et de provoquer le désir de les explorer : non pour le vain plaisir d'en arriver à constater que d'autres se sont laissé tromper comme nous, plus que nous, mais pour le substantiel profit qu'on retire à étudier des méthodes auxquelles il y a, sinon tout, du moins beaucoup à emprunter.

***

Il faut tout d'abord constater que le libéralisme envers les Allemands fut poussé par les Anglais à l'extrême limite, avec une imprévoyance déconcertante, dans toutes les classes de la société, et il a été facile à un écrivain britannique [1] de

1. *Wake up., Britain*, par M. Sidney Whitman, Londres, 1915.

démontrer la fausseté des accusations allemandes d'après lesquelles l'Angleterre serait entrée dans cette guerre par jalousie commerciale. Non seulement toute jalousie manquait, mais, avec la cordialité la plus complète, tous les marchés de la Grande-Bretagne et de ses colonies étaient ouverts sans entraves au commerce allemand. Même la législation qui a abouti à la création du « Made in Germany » ne procédait nullement d'un esprit de restriction. L'Angleterre a admis que l'obligation de marquer les marchandises d'un signe indiquant leur origine a valu à l'Allemagne une publicité extraordinaire : c'est aussi ce qu'escomptait l'Allemagne. De véritables mesures de défense eussent abouti à une législation tout autre.

Dans aucun pays les négociants et industriels allemands n'ont trouvé un champ aussi propice à leurs opérations qu'en Angleterre et dans ses colonies, grâce au « free trade » absolu. Jusqu'à la guerre, des Allemands étaient les fournisseurs du gouvernement, de municipalités et de grandes entreprises britanniques. D'innombrables passagers anglais voyageaient sur paquebots allemands, et ils étaient cordialement accueillis aussi bien dans la bonne société que dans les clubs. Enfin des personnalités d'origine allemande remplissaient les fonctions de maire ou même siégeaient au Parlement ; la réciproque eut-elle été admise en faveur d'Anglais résidant en Allemagne?

Non seulement les Anglais ont démontré, par tous les moyens, qu'ils n'étaient pas jaloux du commerce et de l'industrie germaniques, mais ils étaient parfois les premiers à exalter les effets bienfaisants de l'activité allemande, se méprenant sur l'effet de manœuvres qui leur permettaient d'acquérir à bon compte certains produits qu'ils ne voulaient ou ne savaient pas produire, qu'ils ne devaient plus produire, le jour où les Allemands en auraient acquis le monopole, mais dont ils devaient vivement ressentir le manque, au moment de la rupture : je veux parler des couleurs indispensables à l'industrie textile, et de toute une série d'alliages nécessaires à la fabrication de l'acier.

***

L'infiltration allemande en Angleterre se présentait sous différentes formes : envahissement ouvert et infiltration plus ou moins occulte. L'envahissement ouvert se manifestait par l'accroissement annuel des importations allemandes et par l'augmentation du nombre des Allemands résidant et trafiquant en Angleterre. L'infiltration allemande s'étendait facilement grâce à une législation peu prévoyante. Ainsi, on pouvait légalement donner le nom de « British Company » à une entreprise à capital, direction, personnel entièrement allemands et ne vendant que des marchandises fabriquées en Allemagne. Le Patent's Act de 1911 imposait bien aux Allemands l'obligation de fabriquer en Angleterre les produits brevetés. Mais cette difficulté fut tournée très habilement par la procédure du « finishing touch », qui consiste à importer un produit presque achevé et par conséquent ne tombant pas sous le coup de l'interdiction, pour le « finir » en Angleterre : ce qui permettait, suivant les besoins de la cause, de le désigner comme « Made in England ».

Ici même, à propos de la pénétration pacifique de la Belgique [1], nous avons parlé de l'importance qu'il faut attribuer au commis et au clerc dans l'expansion mondiale de l'Allemagne : à propos de l'Angleterre on ne pourrait que se répéter. Il y a vingt ans, les hasards d'un voyage me mirent en rapport avec un important personnage de la Cité; ce dernier laissa percer dans la conversation certaines craintes sur l'avenir que se ménageait la jeunesse anglaise. Elle abuse des sports, disait-il au moment même où les sports faisaient invasion chez nous; le travail s'en ressentant, c'est ce qui explique l'envahissement de la Cité par une nuée de jeunes Allemands, de commis qui, sachant en plus de leur langue maternelle, le français et l'anglais, acceptent toute besogne et la remplissent avec soin. Une fois installés sur leur tabouret, ils n'en bougent plus; tandis que, dès quatre heures de l'après-midi, tous leurs camarades indigènes s'élan-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1916 : *L'Avant-Guerre en Belgique.*

cent vers le plein air, ils acceptent et même réclament tout travail supplémentaire, se rendent utiles d'abord, indispensables ensuite. Et le « businessman » londonien prévoyait, non sans tristesse, que fatalement un jour viendrait où bon nombre de collaborateurs étrangers de patrons britanniques deviendraient les associés de ces derniers, et peut-être chefs de maison.

Au moment où l'on tenait ce langage, la grande industrie minière du Transvaal et d'Australie prenait naissance; mais qui donc s'y installait, sinon des Allemands, les Werner, les Beit, les Mayer, etc., installés à Londres, d'autres encore, qui, après avoir fourni de machines les exploitations du Sud-Africain, se faisaient payer en actions et entraient dans les conseils d'administration du pays de l'or? N'était-ce pas également l'époque où se levait l'étoile du futur sir Ernest Cassel, de son acolyte von André, le moment où l'astre du baron von Hirsch brillait du plus vif éclat, tandis que le trop célèbre baron von Erlanger acquérait droit de cité sur les bords de la Tamise? N'oublions pas leur associé, le baron Bruno von Schröder et, franchissant un quart de siècle, arrêtons notre regard sur le compte rendu de la séance de la Chambre des Communes du 13 mars dernier.

Sir Henri Dalziel demande au président du *Board of Trade* s'il est en mesure de donner le nom de la personne qui est désignée par les livres de l'Athénée allemand, le quartier général du pangermanisme en Angleterre (ces livres sont actuellement en possession du *Board of Trade*), comme ayant avancé à l'Athénée une somme de 15 000 livres qui a servi à purger une hypothèque prise sur l'immeuble de cet établissement, et s'il veut donner la date à laquelle cette somme a été donnée ou avancée.

« Des documents en question, répondit M. Prettyman, il ne ressort pas définitivement qui a versé les fonds; il en résulte que le baron Schroeder a promis 5 000 livres, sir Ernest Cassel 5 000 et M. Beit 2 000; il n'y a pas à douter que ces sommes et d'autres moindres n'aient été payées. La transaction est intervenue au début de mars. » A cette traduction littérale d'un texte officiel ne doit s'ajouter aucun commentaire : chaque peuple est libre de comprendre ses intérêts

comme il l'entend. Il est cependant permis de rappeler que le premier de ces généreux donateurs, occupait dans le monde financier de Londres une telle place qu'il fut jugé opportun de lui accorder la nationalité anglaise au lendemain même de l'explosion des hostilités, et que le second, dans son ardeur à susciter des affaires nouvelles sur tous les points du globe, eut à Constantinople une singulière attitude : n'est-ce pas lui qui, vers 1910, fondait, dans la capitale de l'empire ottoman, une banque dite Nationale, destinée à supplanter le vieil et honorable établissement franco-anglais dénommé Banque Ottomane, sans aucun égard pour les intérêts de sa patrie d'adoption?

Au surplus, la situation des naturalisés n'est pas sans provoquer une réelle émotion en Angleterre : peuvent-ils être membres du Parlement et du Conseil privé? La question fut posée devant les tribunaux, sans être encore résolue, à propos de sir Ernest Cassel et de sir Edgar Speyer ; des actes remontant à 1700 déclarent formellement que, pour remplir ces fonctions, il est absolument nécessaire que le candidat soit né sur le territoire britannique. Or les actes postérieurs de 1844, de 1870, de 1914 ne visent pas formellement cette condition : l'ont-ils abrogée? Cette question a provoqué des décisions contradictoires. Les avocats de l'abrogation visent le cas particulièrement intéressant pour nous de sir Richard Wallace, qui, tout en étant né à Paris, put valablement remplir les fonctions précitées.

Un autre point de droit fut soulevé à la Chambre des Communes à propos de la situation de certains pairs, les ducs de Cumberland et d'Albany, l'un beau-père de la fille de Guillaume II, l'autre grand-duc de Saxe-Cobourg-Gotha. Un député demanda au gouvernement si, en présence de l'irritation provoquée par le traitement exceptionnel dont jouissaient ces « personnalités » traîtresses, des mesures ne pourraient être prises à leur égard, à l'instar de ce qui a été fait en 1715, quand deux membres de la Chambre des Communes en furent exclus pour crime de trahison. Pour des motifs identiques ne doit-on pas expulser les deux ducs de la Chambre des Lords? M. Asquith se borna à répondre que ces ducs ont été rayés de l'ordre de la Jarretière et qu' « il

ne peut penser que le temps et l'énergie de la Chambre puissent être utilement employés à examiner et exécuter les mesures suggérées par l'honorable membre ».

***

Les Allemands plus ou moins naturalisés qui, à Londres, avaient acquis pignon sur rue, n'étaient, dans les manœuvres de la finance allemande, que des francs-tireurs travaillant non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour le succès des gros bataillons représentés dans la Cité par les succursales des grands établissements : *Deutsche Bank*, *Disconto*, *Dresdener*, etc. Pour donner une idée des affaires que traitaient ces instituts financiers, nous pouvons admettre les chiffres donnés par les Allemands eux-mêmes et répéter, avec le comte Reventlow et la *Tages Zeitung* du 4 août 1915, que dans les succursales de banques allemandes à Londres reposent des titres représentant soit deux milliards de marks, si l'on admet les chiffres de M. Hellferich, soit trois milliards, si l'on s'en rapporte à l'estimation de M. Steinmann Bucher. Tout ce que les capitalistes tudesques possèdent de titres sud-africains ou américains est là. Et, soit dit en passant, les Anglais détiennent pour le règlement final des gages dont les Allemands n'ont certainement pas la contre-partie.

Les évaluations précédentes ne tiennent évidemment pas compte des placements opérés par des Allemands en Angleterre et grâce auxquels il se produisait une infiltration occulte de fonds allemands, particulièrement difficile à déceler. Le procédé le plus courant consistait dans la création de sociétés dites anglaises avec capital allemand et personnel dirigeant allemand.

Tantôt ces entreprises avaient des établissements en Angleterre ; très souvent elles n'étaient que des filiales de sociétés établies en Allemagne d'où les produits demi-finis arrivaient en Angleterre pour subir le finissage. Dans tous les cas, la grosse part des bénéfices de l'entreprise retournait en Allemagne; c'était le drainage de la fortune anglaise au profit des actionnaires résidant en Allemagne. Si l'on prend au

hasard[1] une quarantaine d'affaires montées en Angleterre par des Allemands, ces sondages permettent de constater que le capital détenu par des Allemands résidant en Allemagne représente en moyenne 80 p. 100 du capital total investi dans des sociétés britanniques fondées dans ces conditions.

1. Le tableau ci-dessous justifie cette affirmation :

	Capital social	Capital détenu par des Allemands résidant en Allemagne
	(En livres.)	
Bradshaw's Asphalt C° Ltd.	10 000	6 400
London Asphalt Cy Ltd.	37 710	31 455
Linderberger Cold Storage C° Ltd	250 000	170 200
International Pharmac Agency	5 000	3 638
A. E. G. Electric C° Ltd.	150 000	149 965
Osram Lamp Works Ltd.	100 000	70 880
Brimsdown Lamp Works Ltd.	1 000	980
Electrical C° Ltd.	100 000	99 960
British Railway Traffit C° Ltd.	100 000	82 337 (Autriche)
Sterling Telephone and Electrical C° Ltd.	54 850	36 200
International Electric C° Ltd.	30 000	18 000
Armorduct Manufacturing C° Ltd.	6 651	5 232
British Mannesman Tube C° Ltd.	340 000	332 990
Bosch Magneto C° Ltd.	50 000	49 896
Union Electric C° Ltd.	25 000	23 409
Union Cable C° Ltd.	50 000	49 896
Siemens Brothers C° Ltd.	600 000	327 825
Standard Cable C° Ltd.	24 940	24 920
British Humboldt Engineering.	2 000	2 000
Isaria Ltd.	1 250	1 244
British Incandescent Mantle Works.	30 000	29 995
Henry Hillard C° Ltd (Welsbech House).	30 000	29 997 (Autriche)
Continental Tyre and Rubber C°.	25 000	24 000
Polack Tyre and Rubber C° Ltd.	40 000	33 800
United Berlin-Francfort India-Rubber C° Ltd.	5 000	4 988
L. and Hardtmuth Ltd.	145 084	144 984 (Autriche)
Johann Faber Ltd.	5 000	4 999
C. P. Gœrz Optical Works, Ltd.	8 000	5 980
Nitsche and Gunther Optical C° Ltd.	18 000	12 000
Carl Zeiss London Ltd.	10 000	9 991
Aerated Candy C° Ltd.	37 000	28 000
Sugar Fodder C° Ltd.	5 001	4 500
Greenwich Time Ltd.	5 000	4 680
Globe Polish C° Ltd.	5 000	4 998
Hugo Stinnes (Thyssen) Ltd.	25 000	24 970
Thermit C° Ltd.	50 000	49 950
Heister, Lucius, Brüning Ltd.	70 000	69 880
Kaempf and Tempel Ltd.	3 000	3 000
Bings Toy Manufacturing C° Ltd.	2 000	2 000
Etc., etc.		

Les banques allemandes établies en Angleterre se prêtaient moins à l'escompte qu'à l'ouverture de crédits d'acceptation. L'exportateur anglais se voyait souvent offrir des arrangements à des conditions très raisonnables et beaucoup de banques étaient assez peu sages pour escompter libéralement du papier de cette nature, permettant ainsi aux banques allemandes de travailler avec l'argent anglais à la place de maisons anglaises. Il est peu probable que l'avenir voie se renouveler de pareilles pratiques; d'ailleurs les Anglais reconnaissent l'esprit d'initiative des Allemands. Ce qu'ils leur reprochaient, c'est qu'en agissant comme ils faisaient, ils se mettaient à même d'étudier la marche des affaires et ne se faisaient pas faute de la faire connaître à l'Allemagne.

Comment dès lors s'étonner non pas du nombre total des Allemands résidant en Angleterre [1], mais de celui des agents qui, à Londres seulement, défendaient les positions financières de l'élément germanique? Sur 6 000 membres du Stock-Exchange, il y avait 2 000 Allemands ou naturalisés; sur 10 000 coulissiers, 2 000 Allemands; à la Bourse des grains, au Baltic, 800 sur 1 200. Et ainsi s'explique tout naturellement la formidable campagne pro-germanique qui dans la dernière semaine de juillet 1914 eut la Cité pour théâtre.

A côté des affaires purement allemandes, il y avait les affaires mixtes, telles le *Nobel Trust*, par exemple, dont le siège était à Londres, mais dont la moitié des participants étaient des Allemands résidant en Allemagne. Cette société avait été constituée, il y a vingt-huit ans, par un échange de titres de la Nobel de Glasgow avec ceux de quatre compagnies allemandes; il y a quelques semaines, sur l'intervention

1. Répondant à une interpellation aux Communes, le ministre de l'Intérieur exposait la situation des sujets ennemis résidant dans le royaume : abstraction faite des mineurs de quinze ans, leur nombre atteignait 75 000, sur lesquels 21 000 ont été rapatriés, ou bien (le cas s'est présenté pour un certain nombre de femmes) autorisés à se rendre dans d'autres pays que le leur. Sur les 54 000 restants, 32 000 ont été internés, 22 000 sont encore en liberté dans le pays. Sur ce nombre, 10 000 appartiennent au sexe féminin; et chacun de ces cas a été examiné : il s'y trouve des femmes âgées dont les unes ont passé toute leur vie en Angleterre et ont pour garantes des personnes honorables, dont les autres sont chargées de famille et ont des fils anglais. Il reste 12 000 hommes, mais qui ne sont Allemands que légalement, et animés de sentiments anti-allemands ou anti-autrichiens, des Tchèques, des Polonais, des Italiens, des Jougo-Slaves, des Alsaciens. Il y a aussi des Arméniens qui ont fui le joug ottoman. De plus, sur ces 12 000 individus, 1 500 ont dépassé soixante-dix ans.

d'une puissance neutre qui se manifesta d'ailleurs avec l'autorisation du gouvernement britannique, les administrateurs allemands donnèrent leur démission et une répartition fut effectuée entre actionnaires allemands et anglais de leurs intérêts dans les sociétés contrôlées par le Trust.

Il y a peu de mois, on liquida dans des conditions à peu près identiques une affaire plus considérable : la *Metallgesellschaft* de Francfort et la maison Merton, de Londres, étaient avant la guerre maîtresses absolues du marché du cuivre, zinc, étain, plomb. Sous le contrôle exclusif de la famille Merton, dont certains membres étaient allemands et d'autres anglais, ces deux sociétés étaient gérées par des administrateurs des deux nationalités en nombre à peu près égal dans chaque conseil ; mais tandis que la *Metallgesellschaft*, appuyée sur la *Metall Bank*, disposait de fonds importants et avait constitué à Francfort les dossiers les plus complets sur les affaires minières du monde entier, la Maison de Londres se bornait à être, par l'organe de son représentant à la Bourse, l'exécutrice des décisions prises par les Allemands. Cette prépondérance de l'élément germanique eut, en temps de paix, d'assez heureux effets, au moins au point de vue de la stabilisation des prix : jadis la multiplicité des courtiers engendrait des fluctuations de cours dues ou à des spéculations personnelles ou à des manœuvres de groupes plus ou moins puissants. Depuis le jour où Merton, comme agent de la *Metall*, eut la haute main sur les tractations en minerais, ces inconvénients disparurent. Mais quand les hostilités éclatèrent, les dangers provenant des enchevêtrements d'intérêts entre Londres et Francfort sautèrent aux yeux et l'on songea à y remédier par un divorce entre les Merton de Londres et leurs cousins de Francfort. La scission se produisit, un peu tardivement, au début de la présente année.

***

Ce qui, plus encore que ces constatations, émeut les habitants de la Grande-Bretagne, c'est l'étude des chiffres afférents à plusieurs grosses industries : ils apprennent par là que dans la métallurgie, par exemple, où ils étaient les maîtres il

y a vingt-cinq ans, leurs rivaux ont pris une supériorité incontestable; pour la sucrerie, tandis que les îles britanniques consommaient jadis 20 p. 100 de sucre de betterave contre 80 p. 100 de sucre de canne, la proportion est maintenant renversée, ce dernier produit étant fourni par les Allemands; pour l'industrie des matières colorantes, la rupture des relations avec l'Allemagne a mis l'Angleterre dans un réel embarras.

Examinons rapidement la situation de ces trois branches de l'activité britannique.

Quelle a été, depuis vingt ans, le développement de la sidérurgie en Angleterre, aux États-Unis et en Allemagne? Prenons d'abord dans les trois pays l'extraction du minerai, et notons qu'en 1892 ils produisaient chacun environ 11 500 000 tonnes. Pendant les vingt années suivantes, l'Allemagne portait sa production à 32 700 000 tonnes, les États-Unis à 30 millions, en augmentation de 184 p. 100. Le Royaume-Uni, dans la même période, après s'être élevé en 1907 à 16 millions de tonnes, était descendu en 1912 à 12 millions, soit un accroissement de 22 p. 100 seulement. Il faut noter aussi que la production de minerai de 1892 était inférieure à celle de 1882, qui atteignit 18 millions de tonnes, ce qui fut pour l'Angleterre un record. Pour arriver, avant 1882, à une production aussi basse que celle de 1892, il faut remonter jusqu'à l'année 1870. Il résulte de ces données que l'industrie minière de la Grande-Bretagne est, après diverses fluctuations, dans la même situation qu'il y a quarante-deux ans, tandis que la production de l'Allemagne est huit fois plus considérable : 3 800 000 tonnes en 1870, contre 32 700 000 en 1912; quant aux États-Unis, ils ont passé de 1 million en 1881 à 50 millions en 1913.

Pour la fonte, on constate que le Royaume-Uni garde sa supériorité jusqu'en 1903, année où l'Allemagne le dépasse avec une marge de 1 million de tonnes. Si l'on prend comme point de comparaison l'année qui précède, au cours de laquelle la production des deux pays était sensiblement égale, on constate que, dans la décade qui suit, l'Allemagne a passé de 8 500 000 tonnes à 17 600 000, gagnant 107 p. 100. La

Grande-Bretagne, passant de 8 680 000 tonnes en 1902 à 10 millions de tonnes en 1906, retomba à 8 570 000 tonnes en 1912, ne montrant ainsi aucune augmentation pendant la décade. La production était déjà en 1882 approximativement la même (8 600 000 tonnes), alors que l'Allemagne produisait seulement à cette époque 3 400 000 tonnes. On peut donc dire que l'Allemagne, au commencement de cette période de trente ans, produisait moins de la moitié, et, à la fin de la même période, plus du double de la Grande-Bretagne, la situation étant exactement inversée entre les deux pays. Quant aux États-Unis, ils passaient de 3 800 000 tonnes en 1882 et 14 010 000 tonnes en 1900 à 30 867 000 en 1912.

Quant à l'acier, les trois pays produisaient en 1892 et 1893 environ 2 900 000 tonnes. Vingt ans après, en 1912, l'Allemagne atteignit 17 300 000 tonnes, et la Grande-Bretagne seulement 6 900 000 tonnes, l'une ayant augmenté sa production de 500 p. 100 et l'autre de 140 p. 100. Les États-Unis arrivaient à 31 millions de tonnes.

Il est difficile, à première vue, de s'expliquer comment en une courte période d'une vingtaine d'années une transformation pareille a pu se produire dans la situation de l'Angleterre vis-à-vis de ses rivaux. Pour le comprendre, il faut admettre que, pendant la dernière moitié du siècle passé, l'accumulation de richesses dont bénéficia le Royaume-Uni se fit par des méthodes anciennes : les Anglais ne se préoccupèrent ni de l'avancement de la science, ni de l'activité du commerce extérieur. C'est ainsi qu'au milieu du XIXe siècle, un des leurs, Bessemer, découvre un procédé supérieur pour affiner la fonte : Krupp l'adopte sans délai ; la métallurgie anglaise attend vingt ans pour l'utiliser A ce moment, un autre Anglais découvre une méthode pratique pour la fabrication de l'acier avec les minerais phosphoreux que l'Angleterre peut trouver à sa porte en Normandie. Thomas, c'est le nom de l'inventeur, ne peut placer son invention en Angleterre; il la cède 50 livres à un Belge qui la rétrocéda à l'Allemagne pour 3 millions de francs; or, en 1913, sur 19 291 920 tonnes de fonte produites par la métallurgie allemande, 12 193 336 tonnes sont de fonte Thomas ; sur 18 949 929 tonnes d'acier, 10 629 697 sortent du convertisseur Thomas.

En Angleterre, pour n'avoir pas à modifier leur outillage afin de traiter les minerais français par le procédé nouveau, les maîtres de forge préfèrent continuer à faire venir du minerai d'Espagne. On a pu dire qu'ils exploitaient en gentlemen farmers, se laissant vivre, écartant les nouveautés.

Notons enfin une lacune qui gêna singulièrement la fabrication du matériel de guerre, celle des métaux d'alliage pour la fabrication de l'acier ; grâce à un *dumping* savant, les Allemands avaient amené les Anglais à renoncer à traiter ces métaux, non sans nourrir l'arrière-pensée de mettre leurs rivaux dans un cruel embarras, en cas de rupture diplomatique. L'obstacle est aplani, mais il a causé tout au moins un retard dans l'armement de nos alliés.

La Grande-Bretagne importait chaque année, depuis 1900, en moyenne 1 665 000 tonnes de sucre, sur lesquelles les empires du centre lui fournissaient 287 000 tonnes de sucre de betterave et 485 000 de sucre raffiné, au total 772 000 tonnes. C'est une somme énorme qui passait ainsi chaque année de la poche des consommateurs anglais dans celles des producteurs austro-allemands.

En 1913, l'Angleterre, obligée d'importer tout ce qu'elle consomme, achetait 1 968 000 tonnes, ce qui représente une consommation de 95 livres sterling par tête (aux États-Unis, ce chiffre s'abaisse à 66). La même année, les principaux pays importateurs de sucre sont l'Allemagne, pour 937 000 tonnes valant 10 888 000 livres, l'Autriche pour 308 850 tonnes valant 4 250 000 livres, et les Pays-Bas pour 189 773 tonnes valant 2 585 000. Au total, un versement de 497 200 000 francs.

En présence d'un pareil déboursé, on signale en Angleterre qu'une politique économique toute différente de celle qui est suivie aujourd'hui a fait la force de l'industrie sucrière et que sa faiblesse est venue des mesures adoptées ces dernières années : on note qu'en 1875 la Grande-Bretagne ne consommait que 11 p. 100 de sucre de betterave, tandis qu'en 1915 elle en prend 87 p. 100. On fait ressortir qu'après le pain, le sucre est l'aliment le plus nécessaire à l'Anglais, que l'Angleterre a le plus vaste domaine colonial qui soit, qu'elle dispose de ressources suffisantes, qui pourraient facilement être déve-

loppées. Malheureusement les parties de l'empire qui s'adonnaient à la culture de la canne s'en sont détournées et non seulement l'Angleterre dépendait hier encore de l'Allemagne et de l'Autriche, mais tout le commerce du sucre était entre les mains d'agents allemands. Aujourd'hui on estime à Londres que si l'on veut remettre sur pied l'industrie sucrière nationale, il lui faudra deux ans pour manifester son activité, et qu'entre temps, les Allemands jetteront sur le marché britannique des quantités de sucre que ne pourront arrêter des droits de 10, 15 ou même 20 p. 100.

On en est arrivé à proposer la procédure suivante : pendant la période critique de l'industrie à rénover, une entente entre les producteurs de sucre et les industriels qui le manipulent interviendrait sous les auspices du gouvernement, qui leur garantirait aux uns comme aux autres un prix minimum pour une quantité minima : de la sorte, quelle que soit la quantité de sucre introduite en Angleterre par l'Allemagne, quel que soit le bas prix auquel ce produit serait livré aux Anglais, producteurs et industriels verraient leurs intérêts sauvegardés et leur industrie sauvée de la destruction. Tel est en quelques traits le programme exposé le 8 mai dernier par M. Hughes, premier ministre d'Australie, à l'Assemblée générale des producteurs de sucre, qui s'y rallièrent d'enthousiasme.

L'industrie chimique est justement regardée comme une industrie index, puisque ses produits sont utilisés comme matières premières par d'autres industries. On peut en suivre utilement les variations, si l'on veut apprécier les conditions générales du commerce dans un pays, puisqu'une demande accentuée de produits chimiques suppose une activité accentuée dans les industries qui provoquent ces demandes.

L'Angleterre avait toutes les raisons de créer sur son territoire une puissante industrie de cette nature. Le fondateur de l'industrie des matières colorantes dérivées du goudron de houille est en effet l'Anglais Sir William H. Perkin. C'est en 1856 qu'il inventa et se mit à fabriquer la première matière colorante synthétique, la mauvéine ; mais la Grande-Bretagne s'est, après vingt-cinq ans, laissé distancer par l'Allemagne. Si, pour les produits chimiques proprement dits, elle offre un chiffre

d'exportation très honorable de 250 millions de francs, elle est, pour les matières colorantes, sous la sujétion de sa rivale : celle-ci, grâce à son trust des fabricants de la spécialité, qui réunit plus d'un milliard de capitaux, était en possession d'un monopole mondial [1].

Le *Chemical-Trade Journal*, organe spécial de l'industrie chimique, contient, jusqu'au troisième numéro inclus du mois d'août 1914, 80 p. 100 de réclames en faveur de maisons allemandes de la spécialité travaillant en Angleterre. Le journal, à ce moment, engagea ses compatriotes à se manifester comme le faisaient les Allemands. Un des fabricants britanniques lui écrivit : « *Father did not find it necessary* », à quoi il fut répondu que « father » ne se trouvait pas en face de la concurrence acharnée d'aujourd'hui.

Depuis un an il est question chez nos voisins de créer une usine monstre qui, constituée pour moitié par une avance de l'État, pour l'autre moitié par des souscriptions de fabricants anglais, délivrerait le pays du tribut annuel de 175 millions que l'empire verse de ce chef aux Allemands et rendrait, à tout jamais, l'Angleterre indépendante de ses ennemis dans ce domaine.

***

Comment s'étonner qu'en présence de tant de difficultés, les unes résolues de manière satisfaisante, d'autres encore en suspens, un violent mouvement se soit manifesté en faveur d'un régime très strict de protection. Les plus modérés des Anglais, convenant de la nécessité de prévenir un retour à l'état de choses antérieur à la guerre, déclarent qu'il ne s'agit ni du *free trade*, ni du *tariff reform*, mais qu'il faut trouver quelque solution intermédiaire. Et tandis qu'à Manchester, la citadelle du libre échange, les délégués des Chambres de commerce réunis, en mars dernier, émettaient un vote impliquant l'abandon des principes qui, jusqu'à ce jour, leur

1. Une singulière tractation s'est récemment poursuivie entre les États-Unis et l'Angleterre, les premiers demandant au Cabinet de Londres l'autorisation d'importer d'Allemagne pour 50 millions de matières colorantes.

étaient si chers, le gouvernement évitait de prendre position; répondant à un membre de la Chambre des Communes qui lui demandait quelles instructions recevraient les délégués britanniques à la Conférence économique de Paris, M. Asquith déclarait qu'ils n'avaient pas à recevoir de directions, qu'ils allaient en France pour se renseigner sur les dispositions des Alliés. Le gouvernement aviserait ultérieurement.

Je ne crois pas, — disait en substance le premier ministre, — qu'il eût été possible de décliner l'invitation que nous ont fait parvenir les Alliés, et, en particulier, la France, de prendre part à une conférence ayant pour objet d'étudier les mesures propres à exercer, au cours de la guerre, une pression sur nos adversaires ou à prêter assistance à nos amis. Mais en ce qui concerne l'avenir, c'est-à-dire en ce qui concerne la façon dont nous ferons face, par la suite, aux nouvelles conditions économiques provoquées par l'engloutissement d'énormes capitaux, par la perte d'innombrables vies humaines, par un bouleversement sans exemple de l'industrie, nous agirons sagement et à propos en nous concertant entre nous et en tâchant de prévoir l'avenir ; je crois que nous commettrions une faute en refusant d'adhérer à l'invitation que nous ont faite, dans ce but, nos Alliés. Mais nous n'irons pas au delà et nos amis peuvent être certains que nos représentants reviendront de Paris absolument libres d'engagement au nom du gouvernement et du Parlement, en ce qui concerne des mesures qui, je l'espère, seront appliquées dans un avenir très prochain.

Il semble, d'après le ton plus que mesuré de ce langage, comme d'après celui des polémiques de presse, qu'il y eut sinon désaccord, tout au moins manque d'unisson entre une partie de l'opinion publique et le gouvernement : si le chef du ministère, se cantonnant dans une prudente réserve, laisse aux événements le soin de le conduire plutôt qu'il ne s'efforce lui-même de les diriger, c'est que M. Asquith ne peut oublier la lutte qu'il mena jadis contre Joseph Chamberlain : des deux adversaires le premier préconisait le maintien du free trade, le second l'adoption d'une politique de protection.

Plus récemment, à la veille du départ pour Paris, M. Chamberlain, comme membre du Cabinet, était amené à répondre à une question qui lui était posée aux Communes sur le même sujet et se bornait à dire que les représentants du gouvernement à la Conférence s'y rendaient libres de toute inclination vers une réforme économique dans un sens ou dans un autre, mais

seulement avec la mission de voir comment pourront être sauvegardés les intérêts communs des Alliés. Il n'en est pas moins vrai qu'entre ces deux déclarations une théorie se formait, d'après laquelle plusieurs tarifs seraient institués : le premier en faveur des colonies, le second, moins libéral, pour les Alliés, un troisième pour les adversaires, un quatrième enfin, qui se classerait entre le second et le troisième, pour les neutres.

*
* *

L'opinion publique anglaise ne pouvait rester indifférente aux révélations successives des dommages immenses qu'avait subis le pays du fait des manœuvres allemandes. Des clameurs isolées s'élevaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre, jusqu'au jour où prit corps la théorie des tarifs parallèles, où un homme se leva pour défendre cette théorie, M. Hughes, premier ministre d'Australie, membre du Conseil privé de Sa Majesté.

Originaire du pays de Galles, pourvu à vingt ans d'un poste d'instituteur à Londres, obligé par sa santé à chercher un climat plus favorable que celui de sa patrie, il émigra en Australie ; après y avoir cherché sa voie en exerçant tous les métiers, tondeur de moutons, défricheur de broussailles, cuisinier de bûcherons, mineur, hôtelier, marin, il ouvrit un magasin sur le port de Sydney, ne tarda pas à acquérir, par la supériorité de son intelligence, un grand ascendant sur les ouvriers ; chef des dockers et organisateur de la *Waterside Workers' Union*, il était élu député dix ans après avoir débarqué sur le sol australien, fondait le parti travailliste et, quand ce parti arrivait au pouvoir, devenait en 1904 ministre des Affaires étrangères ; la guerre le trouvait premier ministre.

Débarqué en Angleterre au début de mars, il ne tarda pas, malgré ses opinions avancées, à devenir l'idole de tout le parti unioniste. C'est que, sans délai, il avait pris la part la plus active aux manifestations quotidiennes auxquelles donne lieu la question économique, se montrant réformateur résolu et, dans une série de discours solidement établis, où les arguments se développent avec une clarté lumineuse, s'attachant à cette

thèse qu'il est impossible qu'après la guerre on en revienne à l'état de choses d'avant 1914.

C'est aussi que M. Hughes représentait ces Australiens qui tombèrent en héros à Gallipoli : Londres lui en témoignait sa gratitude. Il faisait appel à l'honneur de la race et à la grandeur de ses destinées ; il donnait une formule au sentiment du passé glorieux, auquel doit correspondre un brillant avenir : « Si nous devons conserver ce grand empire, s'écriait-il, il faut que nous soyons préparés à le défendre. Et si la défense du pays est le premier devoir de tout homme libre, une pareille tâche est bien celle à laquelle une démocratie doit être heureuse de s'attacher. »

M. Hughes démontrait à l'Angleterre la vraie signification de la guerre : il faut sauver, pour le transmettre aux générations futures, l'héritage britannique, constitué bien moins par des territoires que par l'orgueil, l'esprit de liberté, les traditions morales. Cet esprit sera régénéré par les événements de la guerre, les souffrances, l'effort ; s'il en est ainsi, la guerre aura travaillé pour la sauvegarde de l'empire...

A Glasgow, pour entendre la bonne parole, les délégués de toutes les villes d'Écosse, des principales organisations du pays, industrielles, agricoles, commerciales, se donnaient rendez-vous le 28 avril ; et ils se quittèrent en déclarant qu'ils n'avaient pas perdu leur journée, tant l'orateur avait parlé avec vigueur et conviction, tant il avait conquis son auditoire par un ton de décision contrastant avec le vague des discours tenus depuis le commencement de la guerre, tant l'expression de sa pensée répondait aux sentiments profonds de ses auditeurs. Il se défendit de vouloir détruire le commerce allemand, mais déclara vouloir restaurer celui de la Grande-Bretagne en rétablissant l'indépendance économique de son pays. L'Allemagne commerciale a, dans le passé, travaillé la main dans la main avec l'Allemagne militaire et adopté une politique systématique, visant à étrangler son voisin en matière commerciale, industrielle et financière, et à exercer ainsi une influence même sur la vie sociale et politique ; l'Allemagne avait combiné son expansion commerciale et ses intrigues politiques avec une audace et un succès sans précédent dans le passé. La Belgique, la France, l'Italie et la Grande-Bretagne

étaient soumises à ces influences occultes. L'Allemagne voulait alors nous persuader de son pacifisme; elle cherche maintenant à paralyser les efforts des Alliés en vue de l'union économique. M. Hughes veut dès à présent préparer l'avenir; si l'on ne suit pas un aussi sage avis, on glissera de nouveau dans l'ornière et un jour on se réveillera avec les mots « trop tard » inscrits au travers du chemin.

***

Les auditeurs, les admirateurs de M. Hughes voient en lui le digne successeur de Joseph Chamberlain. Il est arrivé en Angleterre ayant réalisé une œuvre que nombre d'Anglais reprochaient à leur gouvernement de n'avoir pas accomplie. N'a-t-il pas, dès le début des hostilités, donné toute sa mesure? Ne s'est-il pas distingué par l'énergie avec laquelle il a pris les mesures nécessaires à l'égard des marchandises allemandes; n'a-t-il pas, sans hésitation, mis l'embargo sur tout ce qui est de propriété douteuse, sucre, minerai, métaux [1]? M. Hughes se trouvait alors en face de trois branches de production dont la sauvegarde présentait pour le Dominion un intérêt vital : celles du blé, du sucre, des métaux.

Aux agriculteurs, certains États garantirent un prix minimum pour tout le blé qu'ils produiraient : de cette mesure et d'autres complémentaires, il résulta, d'après l'affirmation de M. Hughes émise à Glasgow le 28 avril, que la moisson australienne fut deux fois et demi plus considérable que naguère. Pour prévenir toute compétition en matière de fret, le *Commonwealth* déclara qu'il deviendrait affréteur et le fret descendit à 110 livres, tandis qu'en Argentine, qui est de plusieurs milliers de milles plus proche de l'Angleterre, il est à 175 livres. Pour le sucre, on assura des prix fixes, pour trois années consécutives, au cultivateur, au fabricant, au raffineur. Les cultivateurs du Queensland n'ont jamais autant touché, et la denrée qui se vendait 5 ½ est tombée à 3 ½. Quand la guerre éclata, le plomb, le cuivre et le zinc étaient virtuelle-

1. Pour tous détails à ce sujet, voir le compte rendu de l'Assemblée générale de la *Line Corporation Ld* (*Times* du 27 juin 1916).

ment entre les mains des Allemands : ils avaient d'importants intérêts dans les sociétés d'exploitation et leurs agents étaient seuls à trafiquer sur le minerai.

Ils vendaient nos produits, disait M. Hughes [1], à un monsieur de Londres dont le nom est anglais, mais dont le père était un citoyen distingué de Franctort-sur-le-Mein (allusion à l'affaire Merton visée plus haut), et c'est par cet intermédiaire que, plusieurs mois après l'ouverture des hostilités, le gouvernement allemand se procurait son plomb, son zinc, son cuivre ; à Gallipoli, des soldats australiens recevaient des balles dans lesquelles il y avait du métal australien, tandis que les citoyens anglais étaient exploités par l'agence tudesque qui leur faisait payer un prix exorbitant les approvisionnements de la Grande-Bretagne. On a balayé les agents allemands, on a purgé les compagnies anglaises d'administrateurs et d'actionnaires aussi bien Allemands de naissance que naturalisés, et avec une telle énergie qu'ils éviteront désormais le pays comme s'il y régnait la peste. Et notez qu'on n'a volé personne : les actions des Allemands ont été vendues au cours du jour ; il ne fallait pas qu'ils pussent, après la guerre, utiliser contre nous des bénéfices qui, pendant les hostilités, eussent été en croissant.

Après avoir montré en quelle estime il tient le laisser-faire, M. Hughes ne manque aucune occasion de railler la vieille théorie manchesterienne ; il pense que les sociétés modernes, avec leur extrême complexité, ne peuvent se mouvoir si l'État ne se mêle de leur créer des conditions favorables de développement ; avec beaucoup d'art, il montre ce qu'est l'empire britannique, combien prodigieuse en est l'étendue.

Cette guerre, — s'écria-t-il au Guidhall, devant le lord-maire de Londres, — a réuni toutes les parties de l'empire, toutes les classes sociales. Et quand je songe à notre empire, aux destinées si hautes qui s'ouvrent devant lui, je ne pense ni à des extensions territoriales, ni à des accroissements de richesses, je pense aux moyens pour lui de développer ses institutions de libre gouvernement, à telles conditions de sa vie économique ou sociale en tant qu'elles sont compatibles avec la vie d'un grand peuple et l'intégrité de notre empire, en tant qu'elles assureront aux nations pacifiques de la terre toute garantie contre ceux qui voudraient troubler la paix du monde. Voilà ce que l'empire et son maintien signifient pour moi. C'est un idéal qui doit entraîner à une action unique toutes les classes de la société. Et les possibilités de sa réalisation se déroulent maintenant devant nous ; dans le ciel obscurci par les

1. Discours de Glasgow du 28 avril 1916.

nuages couleur de sang de la guerre, l'avenir se perçoit ; nous en verrons les gloires si nous nous en montrons dignes. Il y a beaucoup à faire : l'empire couvre les quatre cinquièmes de la terre. La plus grande partie de ce domaine est une véritable terre promise, tentation pour ces puissances de proie qui ne connaissent qu'une loi : c'est que ces choses doivent appartenir aux plus forts. L'histoire du grand conflit dans lequel sont engagées les nations de la terre est écrite en lettres de feu, de sorte que, sauf ceux qui veulent être aveugles, tous peuvent lire et retenir... La responsabilité de la paix du monde, de la vraie civilisation et de l'avenir de la démocratie, tout cela dépend de notre habileté à agir. Mais ce n'est pas une tâche légère ; voyez où nous en sommes, voyez quels espaces couvrent le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud. L'Australie et le Canada sont plus grands que les États-Unis ; le Sud-Africain est plus grand que l'Allemagne et la France réunies. Les États-Unis ont une population de cent millions et ne sont pas à l'abri du danger. Nos trois Dominions et d'autres colonies, avant-postes de l'empire, n'ont que quinze millions d'habitants. Après avoir fait abstraction des déserts et des terres stériles, pensez à l'attraction que ces terres vastes et fertiles peuvent exercer sur les mains de nations enflammées du désir de conquérir, avides d'expansion et de place au soleil : vous comprendrez ce que signifie cette expression « défense de l'empire ».

Plus récemment, M. Hughes, devant la Ligue des Travailleurs de la Grande-Bretagne, dévoilait le fond de sa pensée. Devant ses auditeurs du Queen's Hall, le 10 mai, il développe cette théorie que l'organisation industrielle de l'Angleterre doit être révisée du haut en bas; toutes les industries doivent être réorganisées, et si chacune d'elles veut être protégée, les profits d'une nouvelle politique économique devront s'infiltrer dans chaque couche de la pyramide sociale :

Lorsque nous envisageons les conditions spéciales à chaque industrie ou communes à l'industrie anglaise, nous devons rechercher quels seront les effets sur la communauté de toute mesure proposée ; c'est le bien-être de toute la nation que nous devons surtout avoir en vue, et le bien-être ne dépend-il pas de la moisson d'hommes qui se lèvera, et non seulement du nombre, mais aussi de la qualité de ces hommes, qualité intellectuelle, morale, de leur courage?

Et après une allusion qui lui est familière à la dégénérescence du peuple romain, cause de sa ruine, l'orateur émettait le vœu que dans l'industrie nouvelle, une saine organisation du travail et le paiement aux travailleurs de salaires suffisants

permissent aux citoyens de la Grande-Bretagne de se marier, de créer des familles et de posséder la somme de confort dont tout être humain doit bénéficier dans une communauté de haute civilisation.

Il nous faut, dit-il, créer des conditions telles que la population, et de ces îles, et de nos domaines, croisse rapidement et se multiplie, et comme le nombre seul n'est rien, nous devons organiser une ambiance dans laquelle puisse vivre un peuple viril et plein de ressources. A quoi nous servira la richesse, si nous n'avons pas une moisson abondante de jeunes hommes? Rome et les anciens empires ont croulé, la poussière des âges couvre leurs monuments abattus : la défense de notre empire repose sur l'application de la politique que je préconise aussi bien en Angleterre que dans ses possessions d'au delà des mers, de la politique qui organisera et développera nos fabuleuses ressources, assurera la prospérité des industries agricoles et manufacturières, assurera à la masse du peuple ces occasions d'activité, ces conditions de travail, cet étiage de confort qui sont l'héritage d'un peuple civilisé et sans lesquels la race britannique dégénérera et notre empire s'écroulera.

Puis, reportant sa pensée vers l'Australie, M. Hughes conclut ainsi :

Je ne dis pas que tout doit marcher comme en Australie ; mais nous avons contribué à y créer l'état de choses même que nous préconisons et, sans hésiter, je dis que pour ce motif l'Australie est un pays où l'on vit mieux qu'ailleurs ; je dis à ceux qui hésiteraient à me croire : allez et voyez quels sont ces magnifiques spécimens de l'humanité qui, à l'appel du devoir, se sont élancés vers les étendards de l'empire. Rappelez-vous leurs exploits, leur courage indomptable, leur endurance ; ces hommes ont été élevés dans un air ambiant qui assure une race bien portante et virile. Et ces conditions, le *laissez-faire* ne peut les donner ; donc, guerre au *laissez-faire*. Certaines industries ne demandent rien ; ne vous en occupez pas. Mais d'autres réclament la protection, allons à leur secours.

Dans la conclusion de son discours aux représentants du parti travailliste, on trouve un appel continu aux doctrines du parti combiné avec des apostrophes inspirées du plus vibrant patriotisme :

Et aujourd'hui que les anciens privilèges, que la féodalité sont effacés de la mémoire des hommes, que définitivement ont disparu

les classes désunies les unes des autres, maintenant que le son du clairon de la patrie résonne dans les cœurs, maintenant que le salut de la nation et le futur bonheur de notre race réclament une politique nationale, organisons le travail, cette tâche vers laquelle la nation tourne des yeux pleins d'espérance ; tenez ferme et prouvez que vous êtes dignes de prendre votre part à la solution de cette grande crise. Travailleurs de Grande-Bretagne, ayez pleine confiance dans la cause que vous défendez, dans votre capacité à intervenir dans ce conflit d'où dépend votre avenir et, vous dressant noblement et sans crainte, prenez votre place au banc de quart du vaisseau de l'État.

Ce n'est pas seulement à Glasgow que M. Hughes émeut et conquiert les foules, dans la métropole de cette Écosse dont les enfants, essaimant dans le monde entier, réussissent par leur froide persévérance et leur ferme jugement ; c'est aussi à Manchester, en face des statues de Cobden et de Robert Peel qui, il y a quatre-vingts ans, menèrent des luttes inoubliables contre le protectionnisme et jetèrent les bases d'un état économique qui subsiste encore ; à Liverpool, sans égard pour les mânes du grand libéral Gladstone ; à Bristol, la ville aux marins hardis, d'où partit en 1697 le *Mathias*, qui aborda en Amérique quatorze mois avant Christophe Colomb, et d'où, en 1838, s'aventura d'Europe vers le Nouveau Monde, le premier navire à vapeur, le *Great Western* ; à Birmingham, où se pratique si heureusement l'entente entre la science et l'industrie, à Sheffield, à Londres enfin.

Ouvriers et bourgeois, à chaque occasion, applaudissent frénétiquement les discours du ministre australien : ils savent tous à quel état social, instauré depuis vingt ans sur l'autre hémisphère, l'orateur fait allusion, et par suite quelles transformations à l'ordre de choses actuellement existant il préconise ouvertement ; ils savent bien que les travaillistes manuels d'Australie ont l'habitude de faire œuvre précise, réalisable à brève échéance, grâce à des circonstances locales exceptionnellement favorables qui leur permettent d'avancer rapidement leurs constructions, et qui sont loin d'être les mêmes en Angleterre ; ils savent aussi que la situation créée là-bas est moins du collectivisme qu'un état social à « facies » socialiste, — comme on a pu le dire très justement, — dont la Grande-Bretagne ne se détournera peut-être pas.

Les hommes qui acclament M. Hughes en Angleterre

avaient peut-être, ces dernières années, noté les abus des travaillistes au pouvoir en Australie, lorsque ces derniers réglementaient éperdument, abordant à la fois tous les articles de leur programme, en particulier l'immigration des blancs comme des hommes de couleur, les tarifs douaniers, la législation ouvrière; ils ne se montreront sans doute pas disposés à imiter les fantaisies du *Commonwealth* sur les deux premiers points; mais, il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien le programme travailliste australien que, dans un langage enveloppé, M. Hughes propose à l'Angleterre. Certains articles de ce programme, retraites ouvrières et assurances diverses entre autres, ont été adoptés par le Parlement britannique, comme par celui de Sydney; mais que dire de l'arbitrage obligatoire, qui, appliqué en Australie, s'est montré dénné d'autorité en présence de mouvements grévistes importants et dépourvu, au moins à l'égard des travailleurs, des sanctions nécessaires au respect de cette autorité? Que dire de ce que le « Labour Party » désigne sous le nom de «nouvelle protection », c'est-à-dire — ce serait la vraie réforme — la réglementation des salaires et des prix? Quelle que soit la hardiesse des conceptions exposées, les réformes économiques devant aller de pair avec les réformes sociales et en être la condition, les auditeurs du « Premier » australien ne reculent ni devant les mots, ni devant les choses. Que les travaillistes envisagent avec joie de telles perspectives, il n'y a pas à en être surpris; que même le parti conservateur et ses journaux accueillent avec faveur les déclarations de l'orateur, qu'ils acceptent les conceptions nouvelles du monde du travail comme rançon de la réforme du tarif douanier, on ne doit pas autrement s'en étonner, car très souvent les tories ont pris l'initiative des réformes, et, qui plus est, s'en sont bien trouvés.

***

Pour juger les résultats effectifs de la campagne menée par M. Hughes, il suffit de suivre le développement de la vie politique anglaise pendant les dernières semaines de son séjour en Europe ; d'ailleurs, reparti à la fin de juin pour sa patrie

d'adoption, le ministre australien a été l'objet d'ovations sans nombre tant à son passage au Cap qu'à son arrivée à Melbourne ; il est resté en communication télégraphique constante avec la Grande-Bretagne, et sa vigoureuse personnalité se survit en Angleterre autrement que par des paroles : grâce à des actes.

Lorsqu'au Parlement britannique une voix s'éleva, en mars dernier, pour demander que le premier ministre australien fût envoyé à la conférence projetée qui devait réunir à Paris les représentants des Alliés, on répondit, du côté du gouvernement, que la chose était impossible, M. Hughes ne pouvant représenter que l'Australie et que le temps faisant défaut pour convoquer les ministres d'autres Dominions. Quelques semaines s'écoulèrent et la popularité de l'homme que chaque soir on acclamait s'affirmait dans le pays ; un membre de la Chambre des Communes, revenant à la charge, fit remarquer qu'il pourrait bien aller à Paris, non comme Australien, mais simplement comme membre du Conseil privé de Sa Majesté. Devant le mouvement de l'opinion, M. Asquith, oubliant ses anciennes luttes pour le libre échange, fit patriotiquement abstraction de ses préférences personnelles : il consentit au détour et, tout en dictant à ses collaborateurs les déclarations réservées que l'on a notées plus haut, il nomma M. Hughes délégué de la Grande-Bretagne à la Conférence de Paris ; ce dernier, au cours de délibérations dont le résultat fut un véritable succès pour notre diplomatie, contribua brillamment à la rédaction de la déclaration qui en est sortie et qui — les *free traders* ne purent un instant s'y tromper — bat en brèche leurs doctrines de la manière la moins dissimulée. On pouvait se demander quel accueil serait fait par le Parlement britannique à l'accord intervenu dans de pareilles conditions : la Chambre des Communes, dans sa séance du 5 août, l'approuva. C'était pour M. Hughes un éclatant succès. Mais avant de s'embarquer, il sentit la nécessité de frapper davantage encore l'opinion en donnant une forme concrète à trois projets qu'il avait personnellement conçus, dont il avait au cours de son séjour laissé entendre l'utilité et qui doivent, d'après lui, indiquer comment il faut « organiser » le commerce et l'industrie.

Tout d'abord, s'inspirant des idées qui avaient dicté sa conduite à l'égard de l'industrie minière en Australie, M. Hughes publia un ensemble de dispositions d'après lesquelles il deviendrait possible de créer en Angleterre un marché des métaux recueillis dans le Dominion et de les travailler sur le territoire britannique au lieu de laisser à l'Allemagne, comme avant la guerre, le bénéfice de leurs transformations successives.

En second lieu, visant la rénovation de l'industrie sucrière, il a publié un projet de loi qu'il considère comme pouvant être immédiatement réalisé et qui comporte : 1° la prohibition absolue de tout sucre ennemi pendant cinq ans, après quoi un tarif protecteur sera établi ; 2° l'application aux neutres de deux tarifs, l'un modéré pour ceux qui se montreront disposés à entrer dans la voie de la réciprocité, et le second plus élevé pour ceux qui ne témoigneraient point de pareilles dispositions; 3° l'application aux Alliés d'un tarif réduit ; 4° enfin, la création d'un tarif différentiel dans les colonies britanniques. Des mesures sont prévues contre le « Dumping » et, point capital en ce qui concerne l'avenir de l'agriculture anglaise, la production du sucre de betterave sera encouragée par des primes.

Le troisième point sur lequel se porta l'attention de M. Hughes est celui des frets ; ici il ne s'agit plus de projets, mais bien d'un acte. Au nom du gouvernement qu'il préside, le ministre australien acheta quinze steamers d'une capacité moyenne de 7 à 8 000 tonnes. Il fit remarquer que l'affaire était bonne à la fois pour les producteurs de blé et pour le Dominion ; les premiers auront du fret à un prix inférieur aux cours, le second, tout en consentant à des réductions sur le prix des transports, pourra cependant procéder à un rapide amortissement de ses navires, parce qu'il n'aura à faire face ni à l'income-tax, ni à l'impôt sur les bénéfices de guerre.

En somme, surpris par les événements en complète confiance à l'égard de l'Allemagne, en plein rêve pacifiste, le peuple anglais a réagi avec une vigueur sans pareille : il a réalisé la *diminutio capitis* qu'en pleine paix l'ennemi lui avait fait subir sur différents terrains ; à mesure que se multipliaient ses découvertes, il s'appliquait à rechercher les

remèdes aux maux dont il souffrait. En même temps, il maintenait à sa faculté d'échange un degré d'activité qui surprend le monde non moins que l'extraordinaire puissance de son crédit, presque autant que l'adoption du service militaire universel, dont on a, ici même [1], marqué toute l'importance. Quand, dans l'espace de vingt mois, un pays a porté son armée de 150 000 hommes à près de 5 millions, qu'il a fait sortir de terre le matériel formidable nécessaire à de pareilles masses de soldats, que non seulement en Flandre, mais aussi à Salonique, en Mésopotamie, sur le canal de Suez, dans tous les pays d'Afrique où flottait le drapeau allemand, ses troupes tiennent tête à l'ennemi ou l'abattent, ceux qui ont lié leurs destinées à celles de ce pays peuvent être pleinement rassurés sur l'avenir et témoigner à nos voisins une confiance égale à celle qu'eux-mêmes placent en nous.

A. SOULANGE-BODIN

1. Voir les articles de M. André Chevrillon dans la *Revue de Paris* du 1er et du 15 novembre, du 15 décembre 1915 et du 1er janvier 1916.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

DE VERDUN AUX VOSGES,
Impressions de guerre,
par **Gérald Campbell.**

M. Gérald Campbell, correspondant de guerre du *Times*, a suivi les opérations de nos armées de l'Est pendant les premiers mois de la guerre. La traduction de son volume nous apporte aujourd'hui un récit simple, précis et vivant de ces rudes combats. Successivement M. Campbell décrit en reporter et en historien l'offensive d'Alsace l'affaire de Morhange, la bataille du Grand Couronné, la lutte pour la possession des Hauts de Meuse. On lira avec un intérêt particulier les chapitres concernant la défense de Nancy, dont l'énergique préfet, M. Mirman, a écrit à M. Campbell une lettre-préface aussi résolue que ses proclamations. Le public appréciera ce livre où l'observation exacte est nuancée d'une sympathie émue pour le soldat français et la vaillante population lorraine.

L'HÉROIQUE SACRIFICE,
par **Louis Arraou.**

M. Arraou nous conte l'histoire de deux âmes d'élite, séparées par le hasard et qui essayent de revivre le passé. L'idylle passionnée est interrompue par la guerre. Des complications les plus tragiques sort un dénouement inattendu qui exalte l'esprit de sacrifice et le culte de la Patrie.

JOURNAL D'UNE PARISIENNE PENDANT LA GUERRE,
par la baronne **J. Michaux.**

L'auteur n'a pas voulu raconter la guerre elle-même ; on ne trouvera donc dans son livre ni scènes héroïques ni tableaux de batailles. Mais en revanche, des menus faits de la vie quotidienne, ingénieusement groupés et interprétés, se dégage une sorte de psychologie de l'Allemagne, telle qu'elle se révèle avec sa brutalité, sa grossière jactance, son lourd esprit, et enfin tout ce qu'elle étale d'odieux dans ses prétentions à la conquête universelle.

LA PENTECOTE A ARRAS,
par **Joseph Schewæbel.**

L'auteur a passé les fêtes de la Pentecôte dans la ville bombardée ; il y a vécu des heures émouvantes, au fracas de la canonnade; il y a été témoin de l'héroïsme que déploient de même les habitants et les défenseurs de la cité douloureuse. « Arras, dit il, m'a tonifié le cœur d'un âpre enchantement. » M. Joseph Schewæbel, par son récit coloré et très vivant, a su faire partager cette impression au lecteur.

CARNET DE ROUTE D'UN ARTILLEUR,
VIRTON — LA MARNE,
par le **Lieutenant Robert Deville.**

Voici un court volume d'impressions sincères et directes. L'auteur a pris part aux violentes actions qui se déroulèrent dans les Ardennes belges, où l'héroïsme de nos soldats ne parvint pas à forcer la victoire. Puis ce fut la retraite, la bataille de la Marne, à la fin de laquelle le lieutenant Deville fut grièvement blessé. On trouvera dans ces pages un journal de route exact, vivant, écrit dans une langue simple et nette. Elles resteront comme un témoignage précieux des grandes batailles de 1914.

LES PEUPLES DES BALKANS,
ESQUISSES ANTHROPOLOGIQUES,
par **Eugène Pittard.**

La question balkanique est plus que jamais à l'ordre du jour. On sait que chaque peuple de la péninsule prétend démontrer par l'ethnographie la légitimité de ses revendications nationales, et les appuie sur des statistiques que contredisent radicalement celles des adversaires. Il y a donc intérêt à fixer les caractères anthropologiques des différentes races : M. Pittard, dans un ouvrage clair et bien informé, s'est attaché à résumer ces caractères. Il passe en revue Bosniaques, Serbes, Roumains, Bulgares, Monténégrins, Albanais, Turcs, Grecs, etc. Des cartes résument son enquête au point de vue de la langue, de la taille, de l'indice céphalique. Une telle étude, d'une stricte objectivité scientifique, éclaire d'une façon heureuse les questions politiques se rapportant aux Balkans.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.